

DES DEVOIRS
DES FEMMES.

44590
F3C31

DES DEVOIRS
DES FEMMES,

ET DES

MOYENS LES PLUS PROPRES

D'ASSURER LEUR BONHEUR

Par M^{me} Gatti de Camond.



Bruxelles.

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE, ETC.
HAUMAN, CATTOIR ET COMP^{es}.

1858

Imprimerie de P. Mary.

DES DEVOIRS
DES FEMMES

POUR LES PROPRES

Par M. de Saint-Simon.



A MA SOEUR ALINE,

Zoé Gatti de Camond.

PRÉFACE.

L'accueil bienveillant qu'a reçu mon ouvrage sur *la condition des femmes*, m'engage à publier celui-ci, qui est en quelque sorte l'application des principes posés dans le premier. Je traite également dans ce li-

vre-ci, comme dans l'autre, de la condition des femmes et de leur éducation. Mais dans le premier je ne faisais guère que l'exposé critique de leur condition et des malheurs qui y sont attachés. Dans celui-ci j'en cherche le remède, et le trouve uniquement, comme je l'avais indiqué, dans une éducation qui nous porte à la vertu, soit qu'elle vienne de nous-mêmes ou d'autrui. C'est là une vérité banale, dira-t-on au premier abord : oui, ce sont des vérités banales que de se borner à poser des principes de morale, sans entrer dans les difficultés de l'application. Ce sont des vérités banales que de dire, soyez justes, soyez vertueux, soyez bienfaisants, en un mot, vivez dans la crainte de Dieu, et aimez votre prochain comme vous-mêmes : ce sont là des paroles

à peu près inutiles, si vous ne montrez pas l'application de ces principes, et si vous ne cherchez pas à les faire aimer. Le but de mon ouvrage a été de ne pas dire seulement aux femmes : *remplissez vos devoirs*, mais encore de leur préciser ce que sont leurs devoirs, et de leur en montrer la récompense, qui naît de leur accomplissement même. Ces devoirs, à mes yeux, ne sont pas seulement les devoirs généraux commandés à toutes les créatures, d'honorer ses parents, d'assister son prochain, d'être véridique dans ses paroles ; il est encore des devoirs spéciaux aux femmes, comme il en est pour les hommes. Je n'ai pas reculé devant la tâche difficile de signaler ces devoirs, et d'entrer dans les détails les plus intimes et les plus délicats des positions diverses des

femmes, comme jeunes filles, comme épouses, comme mères. De même, dans la seconde partie, qui traite de l'instruction, après en avoir signalé l'utilité, et en avoir marqué l'intime concordance avec la culture de l'âme, j'entre également dans des détails de méthodes pratiques, dont chacun puisse aisément trouver l'application. C'est en ceci que j'ose croire que mon livre sort des moralités ordinaires, et qu'il peut offrir en quelque sorte une utilité journalière; du moins c'est le plan que je me suis tracé: peut-être ai-je échoué dans l'exécution, ou tout au moins suis-je restée bien en dessous de cette persuasion, de cette conviction qui sont dans mon âme, et que j'eusse voulu répandre dans mon écrit. Qu'un autre réussisse mieux que je n'ai su

le faire; qu'importe qui pose les matériaux et qui couronne l'édifice, pourvu que le but soit atteint.



INTRODUCTION.

PROGRÈS DE LA CONDITION DES FEMMES.

La condition des femmes , si défectueuse qu'elle soit, est en progrès. Les faits de l'histoire viennent à l'appui de cette assertion. Cette croyance se lie étroitement à la doctrine du progrès dans toutes les institutions humaines. Plus nous remontons dans l'an-

tiquité, nous rapprochant de l'origine des peuples et des temps primitifs, plus nous trouvons la femme asservie. Chez les peuples pasteurs ou chasseurs (généralement les deux premiers états par où passèrent les hommes), la femme, considérée comme d'une nature inférieure, est condamnée aux travaux les plus grossiers et même aux soins de l'agriculture. En Amérique, lors de sa découverte, la situation des femmes était si affreuse chez la plupart des peuplades sauvages, qu'on raconte que des mères, par un sentiment pieux, tuaient leurs filles à leur naissance, pour leur épargner les horreurs de la vie. Chez les peuples civilisés de l'antiquité leur condition était misérable. Le préjugé de leur infériorité de nature subsistait dans toute sa force chez les peuples principalement guerriers, et dont les idées étaient tournées toutes à la chose publique. On considérait les femmes comme

des jouets, comme des esclaves, comme une nécessité à la vie humaine, et point comme des êtres pensants, sentants et agissants. En Grèce, leur état était la réclusion et l'inaction. A la vérité, une classe de femmes existait à part, formée exclusivement pour charmer les loisirs des hommes; chez ces femmes, l'on soignait les avantages extérieurs, et l'on développait les talents d'agrément, et même les facultés de l'esprit, au détriment de tout sentiment de moralité et de délicatesse. On laissait ces qualités pour tout partage aux femmes épouses et mères, forcées à la vertu sans savoir pourquoi, et sans en retirer pour récompense l'amour et l'estime de leurs maris. A Rome, la femme était la propriété de l'homme, esclave toute sa vie, mise par la loi au rang des choses, et non pas des personnes. Vendue par le caprice d'un père, répudiée par le caprice d'un époux, ruinée, punie, flé-

trie par les rigides interprétations de la loi, toute sa destinée, depuis le moment de sa naissance jusqu'au moment de sa mort, était exposée aux vicissitudes qui naissent de l'arbitraire. Cependant c'est dans cette même Rome que se fait jour le caractère magnanime de la femme, qu'il se révèle dans Clélie, Lucrece, Cornélie, Porcia, enfin dans la matrone romaine, dont le nom seul représente l'assemblage de toutes les vertus. C'est que, jusqu'à l'époque des Césars, les Romains, vainqueurs du monde et maîtres d'eux-mêmes, étaient dignes de commander à leurs femmes, leurs filles et leurs esclaves. Ils avaient droit à leur respect et à leur amour; l'esclavage de ces dernières pouvait ne pas absolument les avilir et les dégrader. Mais dans la Rome d'Auguste, de Tibère et de Néron, lorsque les Romains, eux-mêmes esclaves, acquirent les vices de la servitude, lorsque les âmes s'amollirent,

et que tous les liens de discipline morale se relâchèrent, alors il n'y eut plus d'ennoblissement aux servitudes de la femme, elle tomba dans une corruption toujours croissante, en même temps que, par une réaction nécessaire, elle domina et corrompit ses maîtres. Les femmes, tout opprimées qu'elles étaient, eurent une influence immense sous la Rome des empereurs; cette influence fut totalement funeste et pernicieuse. Aucun temps et aucun peuple n'a peut-être offert l'exemple d'un si grand relâchement de mœurs et de tant d'outrages à la morale. Les hommes généralement s'emploient par les lois et les mœurs à soumettre la volonté de la femme et à corrompre son jugement; ils tentent de la reléguer en quelque sorte dans une société à part, où son rôle soit purement passif; mais une loi de la nature s'oppose à cette séquestration morale de la femme; son influence se fait tou-

jours sentir à l'homme, en dernier lieu, et toujours en rapport de ce qu'a été la domination de l'homme. Des femmes libres sauveraient les empires; des femmes esclaves les conduisent à leur ruine par la pente irrésistible de la corruption et du déshonneur.

Au moment où le colosse romain, ayant rempli sa mission providentielle de réunir les diverses nations en un faisceau où la fusion des lois et des mœurs préparassent le genre humain à une civilisation commune, à ce moment même où le monde romain, renfermant tous les genres de destruction, devait inévitablement se dissoudre, le christianisme vint révéler au monde une loi nouvelle, basée sur l'amour, la charité et l'égalité. Les persécutions et la mort, qui furent le partage des premiers prosélytes, le spectacle de leur glorieux martyr, servirent à répandre leur doctrine et à y donner plus d'éclat. Lorsque la lutte du paganisme et du

christianisme eut pris assez de temps, et que ce dernier eut suffisamment subjugué les esprits et rempli les âmes, Dieu permit, afin que le monde fût véritablement régénéré, que des nuées de barbares, durant plusieurs siècles, fondissent du Nord sur le Midi, et le balayassent dans tous les sens, y traçant de profonds sillons, et y laissant d'ineffaçables empreintes. Ces chocs répétés de la moitié d'un monde sur l'autre, furent tels dans leurs résultats, que les nations diverses se confondirent, mélangeant leurs lois, leurs usages, leurs langages, et embrasant pour la plupart le christianisme, et qu'ainsi, un monde composé d'éléments tout nouveaux, sortit du monde ancien. Dieu voulut que ces broiements de peuples, ces déchirements de nations, ces torrents de sang, ces convulsions du monde, se reproduisissent à plusieurs reprises, et que tous les peuples de la terre fussent tour à tour

jetés les uns sur les autres; qu'après que le Nord se fut rué sur le Midi, le Midi se ruât sur le Nord, l'Occident sur l'Orient, et l'Orient sur les trois quarts de la terre, afin que de cette confusion, de ce chaos, de toutes les calamités réunies, sortit un monde nouveau et régénéré. Aux xv^e et xvi^e siècles, après les guerres de Timour et la prise de Constantinople, qui mit fin à la longue et épouvantable agonie de l'empire Grec, les peuples commencèrent à s'asseoir, et à jouir des bienfaits de la crise effroyable qui avait sauvé le monde en menaçant à toute heure de le faire périr. La conquête de l'Amérique, qui, d'une manière également brutale et violente, assimila cette partie du monde à la civilisation de l'ancien et aux principes du christianisme, est le plus grand événement des temps modernes. Nul ne marque aussi irrécusablement le progrès qui s'est accompli depuis l'enfance des peuples.

L'homme n'a d'abord connu que son île, ou une place étroite du continent, séparée du reste de la terre par un fleuve ou la mer. Depuis les premières découvertes de la navigation, il a toujours étendu ses connaissances, et s'est formé une idée plus distincte de la terre, du ciel et des astres. Remontons aux traditions les plus reculées, nous trouverons les hommes chasseurs, pasteurs, guerriers, commerçants, cultivant l'astronomie et la navigation, et semblant avoir pour but principal, dans leurs courses errantes et leurs guerres furieuses, de reculer les limites de la terre connue. Le progrès s'est accompli insensiblement, jusqu'à ce que la découverte de l'Amérique, en faisant connaître à l'homme la juste mesure de sa demeure terrestre, a semblé lui donner désormais pour soin unique, de l'embellir et de resserrer les liens qui unissent les peuples entre eux.

Ne semble-t-il pas que ce soit là une des grandes phases accomplies de l'humanité, à laquelle doit succéder, dans un ordre de choses différent, de nouvelles phases qui formeront à leur tour un ensemble complet.

Cependant que devint la femme dans ce cataclysme général des nations, ce chaos d'idées, de lois, de mœurs, et un état permanent de guerres furieuses?

Le christianisme prépara l'amélioration au sort de la femme, en rectifiant les idées à son égard, détruisant le préjugé de son infériorité de nature, la donnant pour compagne une et indivisible à l'homme, resserrant les liens du mariage et de la paternité, abolissant l'esclavage et l'exploitation de l'homme par l'homme, et enfin donnant à la femme le sentiment d'une dignité morale, jusqu'alors presque inconnu. Mais combien de temps il fallut pour que ces idées s'infiltrassent dans les esprits, et des esprits dans les lois et les

+

mœurs ! Et que le sort de la femme fut affreux durant ces premiers siècles de l'ère moderne où régna sur la terre, presque sans partage, le règne de la force brutale. Constamment exposée aux plus affreuses vicissitudes de la fortune, elle ne possédait les biens de la terre que pour les perdre avec plus de déchirement, n'avait pas un lieu de refuge, pâtissait avec les vaincus, était foulée aux pieds avec la dernière indignité par les vainqueurs, et servait souvent de complément aux tributs honteux que s'imposaient tour à tour les despotes orientaux. Dans ces temps de désastres, les couvents furent une institution sainte et bienfaisante qui seule procurait la paix et la tranquillité des jours, et offraient du moins quelque garantie contre les horreurs de la guerre. En Europe, l'institution admirable de la chevalerie contre-balança, en faveur des femmes et des classes infimes, les maux de l'arbitraire

et les désordres permanents du régime féodal. A mesure que les mœurs s'adoucirent, que les nations commencèrent à se rasseoir, que la civilisation prit son développement, que l'imprimerie vint donner un essor prodigieux à l'esprit humain, et lui marquer, avec la découverte de la boussole, une ère nouvelle; à mesure, dis-je, que les peuples, prenant leur assiette, s'adonnèrent aux arts, à l'industrie, cultivèrent leur intelligence, et donnèrent un perfectionnement continu à toutes les institutions sociales, la condition des femmes s'améliora; elles-mêmes grandirent moralement et s'épurèrent en proportion du respect et des garanties qu'on leur accorda, et, par une juste réaction, rendirent au centuple, en influences salutaires à la civilisation, ce qu'elles-mêmes en recevaient de bienfaits.

Ceci est une règle sans exception : les nations sont grandes en raison du respect

qu'elles accordent aux femmes, car toutes les vertus sociales se tiennent étroitement. Là où les femmes sont avilies, foulées aux pieds, garrottées, et que les liens matériels semblent seuls suffisants pour les contenir, la nation entière est dans un état d'abaissement et d'immoralité qui doit nécessairement la conduire à sa ruine.

Voyez ce qu'était la femme aux belles époques des nations : chez les Juifs, lorsque tour à tour Israël, Judith, Esther sauvaient le peuple; chez les Grecs, où Lionne se coupait la langue pour ne point céder aux tortures, et où les femmes Spartiates rendaient grâces au ciel de la patrie sauvée au prix de leurs affections les plus chères; chez les Romains, où la mort de Lucrece et de Virginie leur fit par deux fois secouer leur chaîne, et racheter leur liberté; chez les Germains, où la voix des druidesses poussait les guerriers aux actions les plus

glorieuses ; chez les Francs , où Clotilde fait régner le christianisme ! Et en regard de ce tableau , voyez les nations se rapetisser et tomber en décadence proportionnellement à ce que les femmes se dégradent et perdent dans l'opinion. Voyez ce que les femmes étaient aux temps de décadence de la Grèce , lorsque Démosthène et Aristophane leur reprochaient publiquement leurs vices et leur ignorance ; aux temps de décadence de Rome , où l'extrême facilité du divorce avait répandu le désordre dans toutes les classes ; voyez ce qu'elles étaient devenues en France sous les règnes licencieux du Régent et de Louis XV ; voyez enfin ce qu'elles sont restées en Orient , et si en sondant profondément les causes de la décadence de l'empire Turc , on ne trouverait pas , comme une des principales , la pluralité des femmes , leur abrutissement , et leur réclusion forcée.

Nous avons dit qu'au xv^e et au xvi^e siècle , les nations commencèrent à s'asseoir , et que dès lors la civilisation prit un grand développement : toutefois , pour qui ne s'arrête qu'aux faits particuliers et aux époques présentes , pour qui ne voit que l'effet immédiat d'une cause , et non pas ses conséquences éloignées , la civilisation aurait pu sembler parfois rétrograde , troublée , salie et ensanglantée qu'elle était par les guerres de la réforme , les bûchers de l'inquisition , l'effroyable corruption des cours , enfin par les horreurs , encore inouïes dans l'histoire , de 1793 , et les guerres de l'empire en France , qui semblaient faire reculer le monde aux époques des César et des Alexandre , où les destinées des hommes se tranchaient par un glaive conquérant. C'est que la Providence marche lentement dans ses voies , tandis que l'homme est impatient dans ses vœux. C'est que chaque

progrès dans les destinées humaines demande des siècles à s'accomplir, et que l'homme ne voit l'ensemble des choses qu'à grande distance. C'est que de même que la lumière est sortie du chaos, l'ordre sort nécessairement du désordre, soit à considérer les catastrophes générales, comme le déluge dans les temps héroïques du monde, et l'irruption des barbares aux premiers siècles de l'ère chrétienne; soit à considérer des catastrophes particulières à un peuple, comme le massacre des indigènes dans les deux Indes, les guerres de religion au xvi^e et au xvii^e siècle, le bouleversement de l'ordre social dans la révolution française, l'asservissement actuel de l'Italie, et le désastre récent de la Pologne. La guerre plane encore sur toute la terre, l'Afrique est barbare, l'Orient croule de toutes parts, l'Amérique se débat dans une civilisation trop hâtive, l'Europe est aux trois quarts

soumise au despotisme; partout existent encore de monstrueux abus, partout l'abrutissement qui naît des privations et de l'excès du travail, s'offre en contraste avec la corruption attachée à l'excès de la richesse et du luxe.

Mais que l'œil désolé de ce qu'il aperçoit, plonge dans le passé, et rapproche par ordre de temps les phases de l'humanité, sur-le-champ il discerne le progrès accompli : c'est moins dans les faits matériels qu'il faut le chercher que dans la masse d'idées généreuses et de vérités utiles qui augmentent à chaque siècle le patrimoine de l'esprit humain, et vont se répandant de plus en plus parmi les hommes. Le progrès des idées tend visiblement à rapprocher les hommes de toutes les nations et de toutes les races, par le principe raisonné de l'égalité devant Dieu, et les sentiments naturels de paix et de cha-

rité. La guerre, le commerce et la navigation ont servi de tous temps à propager les idées d'un peuple chez l'autre, et à établir des communications et des liens toujours plus resserrés : aujourd'hui que toutes les contrées de la terre se trouvent en contact et en communication, que les vaisseaux ont des ailes, et que la pensée, multipliée à l'infini presque au moment où elle vient d'éclorre, se répand à la fois sur toutes les parties du globe, aujourd'hui la guerre n'étant plus dans les décrets de la Providence un moyen de civilisation, doit disparaître insensiblement, entraînant avec elle les derniers germes de l'esclavage, de l'abrutissement des races et du règne de la force brutale. Du moins c'est la conviction de tous les esprits qui reconnaissent la Providence dans l'histoire : mais il est un doute, c'est de savoir si déjà le monde est assez avancé pour marcher désormais à un

perfectionnement continu dans des voies pacifiques, ou bien, si, pour se dégager des derniers ferments de corruption et d'égoïsme, il lui sera nécessaire de subir, comme épreuves régénératrices, de nouveaux bouleversements qui sembleront momentanément le rejeter dans le chaos.

Si nous nous abandonnons avec bonheur dans la foi du progrès, c'est que nous, femmes, retirons de cette consolante doctrine l'espoir d'un sort meilleur pour les femmes : c'est que nous en retirons la conséquence de leur perfectionnement moral, puisque les leçons du passé nous enseignent l'influence réciproque des femmes sur la civilisation et de la civilisation sur leur propre destinée. Effectivement, de même que dans le coup d'œil que nous avons jeté sur la civilisation en général, si nous considérons la condition des femmes dans ce qu'elle offre présentement de défectueux,

si nous considérons leur état d'abaissement dans la vie privée, la nullité de leur rôle dans la vie publique, les maux qui les accablent, et les défauts qui les entachent, on sera tenté de nier le progrès, ou même de voir leur condition dans un état rétrograde : de même, si, d'un autre côté, l'on recherche la véritable amélioration, non pas dans les faits accomplis, mais dans le progrès des idées, on trouvera la femme devenue, dans un ordre à part, l'égale de l'homme, tous les préjugés disparus de son infériorité de nature, et, enfin, un sentiment profond de la dignité morale qui doit la distinguer, l'ennoblir, et, par sa propre régénération, élever, purifier, ennoblir l'homme même. Le monde scientifique et industriel appartient presque exclusivement aux hommes, le monde moral appartient presque en entier aux femmes. A l'époque actuelle, c'est le monde moral qui est livré

au désordre et au chaos ; un doute mortel a saisi les esprits ; tous les principes sont en lutte ; l'égoïsme, basé sur le matérialisme, s'est emparé des âmes comme pouvoir transitoire ; mais les âmes en souffrance aspirent après des croyances généreuses qui les rendent à la lumière, à la foi et à l'amour de l'humanité. Que chacun, selon ses forces, travaille à cette œuvre de régénération ; que les femmes y soient pour leur part, qu'elles se disent fermement qu'elles portent en elles les destinées du genre humain, et que c'est en se mettant à la place qui leur convient, et en donnant l'exemple des vertus qui leur sont propres, que, par une impulsion irrésistible, elles pousseront les nations à cette civilisation lointaine, inconnue, que tous les esprits pressentent, que les âmes appellent, et qu'atteste l'histoire.

PREMIÈRE PARTIE.

ÉDUCATION MORALE.

CHAPITRE PREMIER.

DESTINÉE COMMUNE AUX FEMMES.

— Quelle est aujourd'hui l'éducation, la règle de conduite, la destinée commune des femmes? nous ne parlerons pas ici des femmes de la classe du peuple, élevées dans

l'abrutissement et la misère, exploitées, corrompues, sans soutien, sans recours, traînant péniblement la vie, et courbées jeunes sous le poids d'une vieillesse prématurée. Il y aurait trop à dire sur ce sujet, et comme la misère est le premier des maux de cette classe, c'est surtout au législateur à y porter remède, tandis que dans les classes plus aisées et plus éclairées, le sort des femmes est dans leurs propres mains, et c'est à elles qu'il appartient de réformer leur position sociale.

Peut-on nier que l'éducation des femmes ne soit composée des éléments les plus hétérogènes, et que leur destinée ne soit presque entièrement abandonnée au hasard. Quels sont les parents qui aient une règle d'éducation pour leurs enfants, et particulièrement pour leurs filles? qui songent à sonder leurs penchants, leurs inclinations, à les modifier, à les diriger? qui veillent à leur pré-

sent, et préparent leur avenir? Sans doute, il en est quelques-uns; mais, pour envisager la question sous un point de vue général, quelle est l'éducation donnée aux filles? Une éducation qui n'en est pas une; on les élève parce qu'il faut les élever, en déplorant en quelque sorte leur naissance lorsque le nombre des enfants s'accroît d'une manière non proportionnée à la fortune, et en prévoyant pour elles un triste avenir auquel on ne cherche point à remédier. On les élève donc, on leur donne, tant bien que mal, des soins physiques et moraux, c'est-à-dire une certaine surveillance, des réprimandes et des punitions. Cette première direction est partagée entre la mère et les bonnes d'enfants, dont l'influence morale ne saurait être absolument que nuisible, vu la propre éducation des femmes de cette classe; plus tard on envoie la petite à l'école, plutôt pour se débarrasser de son tracasserie que dans le but

de son instruction ; et lorsqu'enfin le temps est venu de commencer son éducation , on met l'enfant dans une pension quelconque , où , durant plusieurs années , on l'accable de maîtres de toute espèce ; au bout d'un certain terme , l'éducation est censément achevée , et l'enfant revient à la maison paternelle. S'il y a quelque différence dans cette éducation commune , c'est que des parents préfèrent l'éducation particulière à l'éducation publique : cette première consiste à donner à l'enfant une gouvernante ou bien des professeurs dans la maison paternelle , au lieu de l'envoyer en pension ; mais comme il n'y a pas d'éducation proprement dite dans toute cette instruction donnée au hasard , et que souvent l'influence des gouvernantes et des professeurs est encore plus nuisible que celle même de la bonne d'enfants , ce genre d'éducation est peut-être pire que l'éducation de pension : dans cette dernière , les enfants

apprennent du moins une chose , la plus difficile de toutes , à vivre avec leurs semblables.

Quoi qu'il en soit de ces deux éducations , la tâche difficile des parents va seulement commencer. Jusqu'à présent ils n'ont pris à l'égard de leurs filles que des mesures temporaires , mais il s'agit désormais de les placer définitivement , c'est-à-dire de les marier. On les a élevées dans ce but ; on cherche donc à les marier , tant bien que mal , d'une manière quelconque ; toutefois , les idées des parents varient beaucoup à ce sujet : les uns veulent marier leurs filles toutes jeunes , d'autres ne sont point pressés ; les uns sont disposés à faire des sacrifices de fortune , d'autres apprécient toute la valeur du fameux mot d'Harpagon : *sans dot*. Quelques-uns ne recherchent absolument que les convenances de naissance et de fortune ; d'autres tiennent compte des convenances

d'âge, de caractère, de mœurs et d'éducation. Enfin, quelques-uns prétendent disposer de leurs filles arbitrairement, et d'autres consentent à les laisser libres dans leur choix : la seule chose à laquelle les parents ne songent point, sauf de rares exceptions, c'est à rendre leurs filles capables, par leur éducation, de former un bon choix, et, en même temps, de les rendre dignes d'être choisies.

Quelquefois, dans les capitales principalement, les mariages s'arrangent au sortir même de pension de la jeune fille ; on la fait passer subitement à cet état nouveau, sans qu'elle connaisse, pour ainsi dire, l'homme auquel elle unit sa destinée, sans qu'elle ait aucune idée des devoirs qu'elle aura à remplir. Aussi, l'on voit généralement les jeunes femmes, mariées aussi légèrement, ne considérer le mariage que comme une position sociale qui leur permet de rechercher plus librement les plaisirs du monde ; elles

s'abandonnent avec fureur à ces plaisirs, et rarement reviennent au bonheur du foyer domestique, qu'elles n'ont jamais pu se figurer, et dont peut-être, mariées de la sorte, elles ne possèdent pas les éléments.

En province, généralement, les femmes se marient moins jeunes, et l'on a pour maxime de leur laisser goûter d'abord les plaisirs du monde, afin qu'elles en soient moins avides après le mariage, et aussi pour que cette vie dissipée leur donne plus d'occasions de trouver des partis convenables. L'on voit donc, au sortir de pension, ces jeunes filles entièrement séparées jusqu'alors du contact du monde, qui n'ont, pour ainsi dire, pas levé les yeux sur un homme, on les voit, sans transition, passer de cette vie claustrale à une vie entièrement dissipée et mondaine ; on les voit, conduites par leurs mères, courir aux bals, aux spectacles, aux concerts, aux promenades, et

être tout à coup initiées à cette vie du dehors qu'on leur avait si soigneusement cachée. Mais quoi ! le bal, le spectacle, la toilette, sont-ce là des crimes, des choses blâmables en elles-mêmes ? Non, pas précisément blâmables, mais comment accorder le rigorisme de la première éducation, et cet entier laisser-aller de la vie mondaine ? Vous séquestrez votre enfant de la société ; vous ne lui donnez aucune notion du monde tel qu'il est ; vous en exigez une réserve extraordinaire dans les paroles, dans la contenance, dans la mise, dans les lectures et même dans les pensées ; cela, lorsqu'elle est encore enfant, et que la connaissance du bien et du mal pourrait ne lui offrir aucun danger, tandis que précisément à l'âge où les passions s'éveillent et colorent tous les objets d'un prisme trompeur, vous donnez tout à coup à cette jeune fille la connaissance pratique d'un monde

vicieux et corrompu ; vous exposez sans préparation ses yeux à ce qu'ils ne doivent point voir, et ses oreilles à ce qu'elles ne doivent pas entendre ; vous excitez en elle des sentiments funestes de vanité, de coquetterie, d'envie, de jalousie et d'ambition, en la jetant dans un monde où les femmes doivent forcément s'écraser l'une l'autre pour paraître ; vous lui donnez du monde une connaissance factice, à la fois tardive et prématurée, en ne lui laissant entrevoir que le vice poli et brillant ; enfin vous froissez sa modestie jusqu'à risquer de la faire disparaître entièrement, en l'exposant aux regards, aux discours du monde, en la laissant aller toute une soirée de bal avec des jeunes gens que vous ne connaissez même point. Il n'y a peut-être pas de plus singulière anomalie dans nos mœurs, que la sévérité de la première éducation, le rigorisme de principes que l'on donne aux

jeunes filles, et la singulière liberté du bal, notamment du bal public. Là, se fane bientôt pour les jeunes filles cette fleur d'innocence si soigneusement cultivée; là, elles acquièrent bientôt le goût des frivolités et l'esprit de médisance; là, elles oublient les plaisirs simples de l'enfance, et toute la fastidieuse série d'études stériles; là, elles acquièrent ce désir immense de briller, d'éclipser leurs rivales, qui corrompt les meilleures natures; là enfin, elles prennent cette malheureuse habitude de dissipation, ce besoin de s'étourdir, qui peu à peu les rend inhabiles à toute occupation sédentaire, à tous soins domestiques, à toute pensée sérieuse. La vie du monde, lorsqu'elle devient l'existence première des femmes, doit nécessairement gâter tout ce qu'elles ont de bon, et substituer à leur nature vraie, une nature entièrement factice.

Cette vie mondaine remplit-elle au moins le but premier des parents, en donnant aux jeunes filles plus de chances de trouver un parti sortable? Non, ce n'est point dans ces fêtes, ces grandes réunions, où toutes les femmes sont semblables par le masque de la toilette, du maintien et des discours, où les yeux sont constamment distraits et l'attention emportée, où la coquetterie est la seule qualité en relief, et où le fond de l'âme ne saurait être pénétré, ce n'est point dans ces réunions que se forment les engagements de cœur; elles apportent au contraire des obstacles invincibles à ce que l'on puisse se connaître, se comprendre, se convenir. Quant aux mariages basés sur les convenances de fortune et de naissance, ils n'ont besoin ni d'occasion, ni de prétexte, ils trouveront toujours de grandes facilités à se former. Le grand mal de cette vie mondaine, c'est qu'au bout de quelques années, les femmes

en sont profondément lasses , et ne demanderaient pas mieux que de s'en retirer ; mais le pli est pris , elles ne sont plus bonnes à la vie domestique , leur âme est blasée sur les jouissances tranquilles. Si elles se marient, elles restent flottantes entre ces soins nouveaux et leurs habitudes enracinées de dissipation ; si elles ne se marient pas , on les voit continuer un genre de vie qui les fatigue et les ennuie , ne leur offre ni but , ni compensation ; qui , dans leur âge mûr , devient un ridicule et leur fait souffrir mille angoisses d'amour-propre , mais auquel il leur est chaque jour plus difficile de renoncer , parce que chaque jour elles deviennent plus inhabiles à toute occupation sédentaire , à tout repliement sur elles-mêmes , à toute œuvre utile.

Lorsque la jeune fille est mariée convenablement selon le monde , les parents s'applaudissent : leur tâche est achevée , leur œuvre

est conduite à bien. De même que l'éducation était censément terminée à la sortie de pension , de même la destinée est censément fixée à l'époque du mariage. Eh ! non , l'éducation dure autant que la vie , et l'existence réelle de la femme commence seulement à l'époque de son mariage. Seulement maintenant , elle va connaître l'étendue de ses devoirs , et la récompense attachée à leur accomplissement ; seulement maintenant elle peut envisager à la fois le présent et l'avenir , comprendre que l'un dépend entièrement de l'autre , et se poser une règle fixe et immuable de conduite.

Eh ! bien , comment la jeune fille a-t-elle été préparée à cette existence sérieuse et remplie , à ces devoirs sacrés , d'où dépend son propre bonheur , et celui de tout ce qui l'entoure ? Est-ce par les premières impressions reçues des bonnes et des gouvernantes ? Est-ce par une stérile instruction

de mots , par la vie claustrale de pension , et des préceptes de rigorisme entièrement contradictoires avec la vie réelle? Est-ce enfin par la vie mondaine dont quelques années ont suffi pour faner cette première vivacité d'impressions , qui porte au bien et fait comprendre le beau comme par instinct? Non, ses idées généralement sont fausses, ses habitudes sont pernicieuses, ses facultés sont en quelque sorte usées avant d'avoir pris leur développement. Sera-ce son mari qui rectifiera ses habitudes et ses idées, lui fera aimer le foyer domestique, donnera une nouvelle direction à toute sa conduite? Oui, cela pourrait arriver dans un mariage d'inclination, où les convenances naturelles se trouveraient réunies; une affection vive pourra toujours transformer et régénérer une femme; mais ces mariages ne forment que de rares exceptions; rarement, d'ailleurs, le mari est

lui-même capable de donner une direction morale à sa femme; ils commencent ordinairement par se froisser tous deux dans leurs goûts et leurs habitudes, jusqu'à ce que le plus faible plie, ou bien qu'ils s'évitent assez pour que chacun puisse vivre à sa manière. On voit souvent la femme être la moins raisonnable, continuer par désœuvrement sa vie mondaine, et conserver des goûts de parure et de coquetterie incompatibles avec ses devoirs; ou bien si, renonçant de lassitude à une vaine dissipation, elle se concentre dans l'intérieur du ménage, elle a souvent le tort de négliger tout X
soin d'elle-même, et son mari est le dernier auquel elle songe à plaire. C'est en cela qu'elle oublie ses véritables intérêts: car enfin, si elle ne cherche pas à se faire aimer, et à répandre du bonheur autour d'elle, elle ne saurait s'attirer le reflet de cet amour et de ce bonheur qui sont tou-

jours la récompense de ceux qui savent les procurer.

Le plus grand mal de cette fausse éducation des femmes, de leurs habitudes frivoles et de leur ignorance du bonheur domestique, c'est qu'elles en deviennent incapables d'élever leurs filles mieux qu'elles ne l'ont été elles-mêmes, ni de leur inculquer de meilleurs principes : de sorte que le mal se perpétue et s'aggrave, sans que l'on puisse deviner où il s'arrêtera, ni comment les femmes en viendront à le reconnaître et à y porter remède.

Heureusement qu'il est quelques natures excellentes, qui se développent et se fortifient dans le bien, en dépit d'un sot entourage et de maximes pernicieuses ; il en est d'autres, éclairées par le malheur et par l'expérience ; d'autres encore, à la fois jeunes et réfléchies, qui n'attendent peut-être qu'un bon conseil, qu'une main secourable,

pour s'aider elles-mêmes, et se sauver par leurs propres efforts du naufrage commun. Ce sont celles-là, qui, remontant par la réflexion à la source de leurs maux, rectifieront leurs idées et leurs coutumes, et travailleront ainsi à leur propre bonheur, en même temps qu'elles se mettront en état de donner une sage direction à tout ce qui les entourera, à commencer par leurs enfants. Cet écrit est donc consacré aux femmes capables de réflexion, soit les mères désireuses de bien diriger leurs filles, soit les jeunes filles désireuses de se bien conduire par elles-mêmes. Ce n'est pas un système d'éducation que je leur présente, mais des idées sur l'éducation, et qui ont pour objet d'aider leurs propres réflexions, en tant qu'elles leur paraîtront avoir du vrai et de l'utile.



pour s'aider elles-mêmes, et se sauver par
leurs propres efforts du naufrage commun.
Ce sont celles-là, dit l'auteur, qui se
font à la source de leurs maux, vertueuses
tant leurs biens et leurs confiances, et in-
utilitaires dans leur propre bonheur, au
même temps qu'elles se livrent au plus
de donner une sage direction à tout ce qui
les entoure, à commencer par leurs en-
fants. Car c'est dans leurs conseils aux fem-
mes que se trouve la réflexion, soit les moeurs
désireuses de bien diriger leurs filles, soit
les jeunes filles désireuses de se bien con-
duire par elles-mêmes. Ce n'est pas un aveu
sans éducation que je leur présente, mais
des idées sur l'éducation, et qui ont pour
objet d'aider leurs propres réflexions, en
leur montrant leur véritable état de vie
et de famille.

esprit, développer leur intelligence, leur
coeur, de toutes manières de leur élever par
un mélange des sciences, et ne donner
pas seulement à la sagesse.
Cette question a de tout temps partagé
les esprits.

CHAPITRE II.

Quelle doit être la destinée commune des
femmes? De cette question dépend celle de
l'éducation. Si la vie domestique est la seule
qui leur convienne, à quoi bon cultiver leur
esprit, développer leur intelligence, leur
coeur, de toutes manières de leur élever par
un mélange des sciences, et ne donner
pas seulement à la sagesse.

BUT DE L'ÉDUCATION.

Quelle doit être la destinée commune des
femmes? De cette question dépend celle de
l'éducation. Si la vie domestique est la seule
qui leur convienne, à quoi bon cultiver leur
esprit, développer leur intelligence, leur
coeur, de toutes manières de leur élever par
un mélange des sciences, et ne donner
pas seulement à la sagesse.

Quelle doit être la destinée commune des
femmes? De cette question dépend celle de
l'éducation. Si la vie domestique est la seule
qui leur convienne, à quoi bon cultiver leur
esprit, développer leur intelligence, leur
coeur, de toutes manières de leur élever par
un mélange des sciences, et ne donner
pas seulement à la sagesse.

esprit, développer leur intelligence? Dans ce cas, de hautes facultés ne sont-elles pas un malheur chez les femmes, et ne doit-on pas chercher à les étouffer?

Cette question a, de tout temps, partagé les esprits : les uns veulent établir un niveau sur les intelligences, et n'offrir qu'une destinée commune aux génies les plus divers ; les autres comprennent qu'il n'y a rien de si malheureux qu'une nature avortée, et qu'il est nécessaire que chaque esprit puisse suivre sa vocation et recevoir son plus haut développement.

La question n'est-elle pas la même pour les femmes que pour les hommes? Les facultés chez les uns comme chez les autres sont différentes, inégales, se modifient et se développent à divers degrés. On a l'expérience chez les hommes de l'horrible tourment qu'engendrent des facultés inconnues ou combattues, soit par une éducation con-

traire, soit par la fatalité des circonstances. Que l'on repasse en imagination la vie des grands hommes, des génies qui se sont distingués dans tous les genres, et l'on trouvera toujours la lutte de l'esprit avec la routine, les combats intérieurs de l'âme qui doute, qui s'afflige, qui ambitionne et se décourage, enfin cet élan passionné vers un objet d'art ou de science, qui, s'il est tout à fait comprimé, tue ou rend fou inmanquablement. Ces vocations décidées, et basées sur des facultés supérieures, ne sont données qu'à un très-petit nombre d'hommes ; mais elles existent à des degrés moindres chez tous les individus ; chacun plus ou moins est fait pour une chose plutôt que pour une autre ; et il y a longtemps qu'on a découvert que le chef-d'œuvre de l'éducation et de la législation serait de mettre chaque homme à sa place, d'utiliser sa vocation, et de donner à ses facultés tout le

développement dont elles sont susceptibles. Ce système, dans la supposition qu'il soit réalisable, ne présenterait aucun inconvénient; car, loin d'éveiller les ambitions, il les tiendrait chacune dans leur sphère, et ne donnerait lieu qu'à une émulation honnête; d'ailleurs, somme faite de toutes les facultés, l'on trouverait que la nature a arrangé les choses de manière qu'il y a place pour tous dans la société, et des individus pour tout; que les hautes capacités sont extrêmement rares; que les esprits médiocres sont les plus communs, et que la grande masse sera toujours restreinte naturellement à des travaux purement manuels.

Eh bien, il en est des femmes comme des hommes: elles ont des facultés diverses qu'il faut diriger, et des esprits plus ou moins actifs auxquels il faut des substances différentes; vouloir leur imposer à toutes une éducation uniforme et une destinée sembla-

ble, c'est les condamner moralement à la torture du lit de Procuste. Tout ce que la nature fait est bien fait; on peut la modifier, la diriger, l'orner; mais prétendre la contrecarrer ou l'étouffer entièrement, c'est jeter le désordre et le chaos dans ses œuvres les plus sublimes. Que le principe d'éducation pour les femmes, comme pour les hommes, soit donc de donner le plus haut développement à leurs facultés morales et intellectuelles; l'effet n'en saurait être que salutaire à la société, et l'on trouvera également, en dernier résultat, que les supériorités sont rares chez les femmes, et que, tout naturellement, la condition qui convient le mieux à la grande généralité, c'est une existence simple, obscure, monotone, renfermée dans les soins domestiques, et embellie par quelques douces affections.

Si nous consultons l'histoire, nous trouverons que les femmes, en divers lieux et en

divers siècles, ont rempli tous les rôles qui paraissent être réservés exclusivement aux hommes : elles ont été poètes, prêtresses, guerrières, philosophes, législateurs, littérateurs, professeurs, savantes et artistes. L'influence de ces femmes supérieures a-t-elle été pernicieuse à leur siècle et à leurs entours? Non, elle a été ordinairement bienfaisante, comme toutes les influences qu'exercent le génie et de hautes facultés. Toute la question est de savoir si les facultés existent; sinon la parade que l'on prétendrait faire d'une vaine science et de médiocres talents, ne serait qu'un ridicule et une absurde prétention.

Ces prétentions fausses existent chez les hommes comme chez les femmes; elles n'algèquent rien contre le légitime emploi de hautes facultés, mais seulement contre l'abus d'une sottie éducation.

C'est peut-être un malheur dans nos temps

modernes que toute carrière publique soit fermée aux femmes : la carrière d'artiste est presque la seule qui leur soit restée, et encore, tant de préjugés l'entourent, qu'à moins d'être née dans cet état, une femme se résout difficilement à l'embrasser.

Toutefois, il est encore des femmes orateurs, poètes, savantes, philosophes; le salon et la presse, dans nos pays septentrionaux, sont devenus pour les femmes une chaire moderne où elles peuvent encore instruire et raconter. Dans les pays méridionaux, en Italie par exemple, les femmes ont conservé le privilège qu'elles possédaient en Grèce, à Rome, dans le Bas-Empire et au moyen âge, de monter en chaire publique, et d'exercer les fonctions du professorat dans toutes les branches de l'enseignement.

Nous n'avons plus de femmes prêtresses ni guerrières, et celles qui prétendraient à

ces rôles seraient tout à fait des anomalies dans nos sociétés. Les faits auxquels les yeux ne sont pas accoutumés semblent étranges et presque chimériques. Notre esprit ne se figure pas aisément des mœurs qui admettaient les femmes à deux genres de fonctions qui nous paraissent si peu leur convenir. Cependant, l'institution des prêtresses a été générale dans l'antiquité, où les religions, mêlées d'idolâtrie et de superstition, et s'appuyant sur des objets visibles et matériels, recherchaient le concours des femmes, les considérant comme plus propres à embellir les cérémonies, à frapper les yeux, et comme plus dignes même de recevoir et de transmettre les décrets de la divinité. Un peuple d'Amazones n'a probablement jamais existé, mais tous les peuples ont compté des femmes guerrières dans les temps héroïques. A des époques plus récentes, lors des guerres furieuses du Bas-Empire et du moyen âge, qui

s suivirent l'invasion des barbares, c'était une chose fort commune que des femmes habituées au métier des armes. Les Clorinde, les Bradamante, ne sont pas purement des fictions poétiques, mais bien une expression fort approchante de la vérité. Même dans nos temps modernes, combien d'héroïnes se sont signalées en se joignant à leurs concitoyens pour la défense de leurs murs assiégés, en prenant elles-mêmes le commandement, ou bien en suivant leurs maris dans les combats, et leur faisant un bouclier de leurs corps, au plus fort de la mêlée.

Il est évident que la nature n'a pas destiné les femmes à ce métier rude et sanglant; mais que l'on se garde de porter anathème sur les héroïnes exceptionnelles dont l'âme a su s'élever à la hauteur des circonstances. Aujourd'hui que les horreurs de la guerre vont tous les jours diminuant, et que dans ses désastres mêmes il y a une sorte de droit

des gens établi, on a beau jeu à vanter les charmes de la paix domestique, et les grâces de la faiblesse et de la timidité chez la femme. Mais dans les temps antiques, et durant les quinze premiers siècles de notre ère, le sort des femmes était constamment exposé à toutes les chances et à toutes les vicissitudes de la guerre; leurs liens de famille étaient toujours au moment de se dissoudre; leurs affections étaient perpétuellement déchirées; elles n'avaient ni refuge, ni appui certain; les couvents même étaient un asile précaire; les forteresses, des prisons périlleuses; l'institution de la chevalerie, une faible sauvegarde; opprimées par les vaincus, outragées par les vainqueurs, leur sort était surtout misérable en Asie et sur les frontières et les côtes maritimes d'Europe, où, dans les guerres avec les infidèles du Nord, du Sud et de l'Est, les femmes chrétiennes de toute condition et de tout âge, à la prise des villes,

considérées par le vainqueur comme un vil bétail, étaient conduites et vendues sur les marchés publics. Ces horreurs existent encore en Turquie, et même dans les pays chrétiens où l'on fait le trafic des noirs; mais du moins l'Europe aujourd'hui en est entièrement exempte. Que l'on considère la position précaire et les dangers de la femme dans ces siècles à demi barbares, où la guerre ravageait les nations sans relâche, faisant reconnaître seulement le droit du plus fort, et l'on concevra que le métier de la guerre était le seul qui pût donner aux femmes quelque sûreté, et que toutes celles qui se sentaient de l'âme et de l'énergie devaient l'embrasser intrépidement.

Aujourd'hui, que les progrès de la civilisation font diminuer sensiblement les progrès de la guerre, et donnent même un espoir lointain de son total anéantissement, le métier des armes ne convient aucune-

ment aux femmes d'Europe , le raisonnement et tous les sentiments de la nature y répugneraient , sauf toutefois dans des circonstances exceptionnelles , où elles se verraient , avec leurs concitoyens , attaquées dans leurs foyers , et où alors elles auraient le droit , si elles en possédaient la vertu et l'énergie , d'une naturelle et légitime défense.

La religion chrétienne n'admet point de femmes prêtres , et c'est avec raison qu'elle repousse leur concours dans l'exercice des fonctions sévères du sacerdoce et l'accomplissement des rites. Mais , d'une autre part , qui ne sent pas dans nos sociétés modernes le vide d'un sacerdoce purement moral pour les femmes ? Quelques-unes , douées éminemment du côté de l'âme , auraient le don de l'exhortation et de la consolation ; la grande généralité en éprouve ardemment le besoin. Quoi ! dans une société désordonnée comme la nôtre , où tant

de difficultés s'offrent dans la vie , où tant de plaies saignent , où des cris de détresse s'élèvent de toutes parts , pas un refuge , pas une voix amie , pas une main secourable , personne près de qui avoir recours , près de qui pleurer , avouer sa faute ou dire son innocence , demander conseil ou bien intercession , réclamer contre l'oppression , l'injustice , enfin obtenir ne fût-ce qu'une parole qui sauvât du désespoir ! Les prêtres sont là , dira-t-on ; la prédication et la confession sont les deux sources d'enseignement et d'exhortation , sans cesse ouvertes aux fidèles. Oui , mais elles sont insuffisantes , du moins pour les femmes. Les femmes seules connaissent les femmes , comprennent leurs douleurs , et peuvent y compatir. On révèle ses fautes sous le sceau de la confession , mais on ne révèle pas ses souffrances ; on reçoit l'absolution d'un prêtre , mais pas une règle de conduite applicable

à toutes les circonstances. Les sœurs noires sont une admirable institution de la charité chrétienne pour les maux physiques. Pourquoi n'y a-t-il pas d'institution semblable de femmes, non pas réunies, mais dispersées dans le monde, pour recueillir les douleurs morales, et y verser le baume de la sagesse, de la résignation, de la foi, de l'espérance, et de tous les adoucissements qui seraient en leur pouvoir? Si la société continue à être abandonnée purement aux garanties matérielles de la loi, la société ira toujours croulant et s'enfonçant jusqu'à son entière dissolution; ce sont des garanties morales que l'on réclame, et des institutions propres à les faire naître: les femmes doivent principalement travailler à cette œuvre, en se réformant toutes les unes par les autres, et accordant la suprématie aux plus dignes d'entre elles. Les hommes font les lois, et les femmes font les mœurs. Que

ces dernières n'attendent point qu'une loi les revête d'un sacerdoce moral; mais que chacune en exerce les fonctions dans sa sphère et selon ses moyens: et le sacerdoce des élues s'établira spontanément dans la société subjuguée.

Des philanthropes passionnés pour la cause des femmes, ont été jusqu'à réclamer leur admission à tous les emplois publics de la société; demandant s'il était juste qu'elles fussent constamment sous l'empire des idées des hommes, dans la législation et toutes les institutions solennelles qui en dérivent. Non, il n'est pas juste que les hommes soient entièrement juges des rapports de la femme avec la société, parce que, quelque impartiaux qu'ils puissent être, ils ne connaissent point la nature de la femme, et par conséquent la direction à lui donner. Mais il n'est pas nécessaire pour que la femme réclame, de-

mande , expose , en matière de législation , et soit son propre juge en tout ce qui tient aux mœurs , coutumes , usages , préjugés , il n'est pas nécessaire , dis-je , qu'elle remplisse les fonctions d'avocat , de juge et de législateur ; ces fonctions ne lui conviennent point : dans la vie publique comme dans la vie privée , la femme doit se soumettre à la raison et au jugement de l'homme , parce qu'il lui est réellement supérieur en savoir et en intelligence , et parce qu'il faut bien que l'un des deux juge en dernier ressort . Mais l'influence morale appartient aux femmes ; l'éloquence , la persuasion , la poésie , sont de leur domaine ; elles peuvent prétendre à diriger l'opinion publique dans tout ce qui tient aux mœurs , et même dans les lois qui les concernent . Le salon et la presse , avons-nous dit , leur servent en quelque sorte de tribune ; oui , mais ce moyen de publicité est faible et in-

suffisant . Pourquoi ne pas réclamer pour les femmes une chaire véritable où , déjà tant de fois dans les siècles passés , elles ont déployé un rare savoir et une louable éloquence ? Croit-on que ce ne soit pas un besoin général parmi les femmes , chez les faibles et les ignorantes , comme chez les fortes et les intelligentes , de sentir parfois ranimer leur esprit et vivifier leur âme , d'aspirer aux sources de morale pure , et de toutes les connaissances humaines , sans autre effort que de prêter attention ; croit-on , dis-je , que ce ne soit pas un besoin pour elles de dégager par moments leur esprit d'un cercle étroit de tracasseries , de frivolités et de médisances , en recevant une parole haute , élevée , fertile en instructions et en moralités pratiques ? Ce besoin est si réel , que lorsque les femmes sont admises aux cours publics créés pour les hommes , on les voit s'y porter en foule ; et

cependant ces cours n'ont rien qui leur soit spécial, et présentent beaucoup de choses qui ne sont nullement à leur convenance. Il faudrait des cours spéciaux donnés par des femmes aux femmes. L'éducation n'est pas finie à quinze ans, le désir de s'instruire subsiste et peut durer autant que la vie; que des cours spéciaux aux femmes satisfassent d'une manière utile à ce désir. La condition des femmes n'est pas heureuse; elle se ressent évidemment du désordre moral qui, depuis le commencement du siècle, afflige la société; que la chaire professorale soit un moyen d'instruire les femmes de leurs devoirs et de leurs droits. Il est des femmes hautes d'intelligence, grandes de cœur, douées du don de l'éloquence et de la persuasion : que le professorat leur soit une carrière ouverte, où elles puissent honorablement utiliser leurs talents et activer leurs facultés.

Il est dans notre société, comme dans les sociétés anciennes, des femmes artistes, et c'est peut-être la faculté qui se révèle le plus spontanément, et devient la plus irrésistible. Heureuses ces femmes quand les dons de la fortune joints à ceux de la nature leur permettent de conserver leur rang dans la société, et de ne pas faire métier de leur talent. Sinon, un cruel préjugé s'attache à cet état, et la déconsidération les suit en proportion de la publicité à laquelle elles doivent se soumettre. En prenant la question sous un point de vue très-général, le préjugé qui rabaisse les artistes n'est pas tout à fait injuste. Mais n'est-ce pas encore aux femmes artistes à relever leur condition et à forcer l'estime publique par une conduite irréprochable? En prenant pour exemple la carrière la plus dange-reuse, le théâtre, nous n'hésiterons pas à dire que le théâtre devrait être aboli s'il

n'était pas possible de concilier l'état d'actrice avec le respect qu'une femme se doit à elle-même, et les égards qu'elle doit ambitionner par-dessus toutes choses chez autrui.

Il est un fait déplorable que je ne chercherai pas à dissimuler, c'est qu'un génie éclatant chez les femmes, a rarement été accompagné des vertus modestes de leur sexe, et de la pureté, qui est la première de toutes. Il est trop vrai que généralement les femmes qui se sont signalées par de hautes facultés, les femmes qui ont régné, non pas seulement sur le théâtre, mais dans la littérature et sur le trône, les Élisabeth d'Angleterre, les Catherine II de Russie, les Tencin et les Clairon, ont souillé leur génie par une complète immoralité. Mais quoi ! est-ce leur génie, leur haute position sociale qui les a perdues ? N'avons-nous pas sous les yeux des femmes de toutes les clas-

ses et de toutes les intelligences qui perdent, par une triste éducation et des circonstances funestes, le sentiment de dignité et d'honneur que leur a inculqué la nature ? Et si quelque chose pouvait sauver ces femmes si haut placées, n'était-ce pas la conscience de leur supériorité, et l'ambition de donner au monde l'exemple de toutes les facultés réunies de l'âme et de l'intelligence ?

Mais quoi ! dira-t-on, le monde va-t-il être inondé de femmes savantes, de femmes artistes, de femmes auteurs et professeurs ! Que l'on se rassure, nous l'avons déjà dit, la nature ne doue excellemment qu'un petit nombre d'êtres privilégiés : une nature active, le besoin de se dévouer à l'humanité, les grands talents seront toujours rares, et le génie un fait exceptionnel. Il y aura toujours la masse qui ne prétend à aucune direction, se laisse patiemment conduire, et

reçoit la joie ou la souffrance comme on la lui donne.

Eh bien , même cette masse , est-il juste, est-il sage qu'on la déshérite de toutes les jouissances intellectuelles pour la renfermer dans un cercle monotone d'occupations et d'idées rétrécies ? Sera-ce un mal pour elle ou bien pour la société , que l'on cultive les dons que lui a départis la nature ? Cette question peut-elle en être une pour tout esprit réfléchi ? Quelle utilité peut-il donc y avoir pour qui que ce soit à abrutir les femmes ? Quel est ce préjugé qui fait considérer l'instruction et les talents dans une femme comme incompatibles avec les vertus de son sexe , tandis que ces dernières exigent au contraire un esprit éclairé ? Sans doute , il y a souvent abus d'instruction chez les femmes et abus des talents d'agrément . Souvent elles en tirent vanité , en prennent le goût de la dissipation , et s'en servent comme de prétexte

d'une dangereuse coquetterie . Mais ces défauts prouvent contre l'éducation , et point contre l'instruction ; que le moral soit cultivé avant toutes choses , que l'instruction ne vienne jamais qu'en seconde ligne et toujours à l'appui des vérités morales , et les femmes de toutes les intelligences et de toutes les conditions seront précisément ce qu'elles doivent être .



dans d'autres cas. Mais ces de-
 tails prouvent contre l'éducation, et point
 contre l'instruction : que le moral soit cul-
 tivé dans toutes choses, que l'instruction
 ne s'en tienne jamais qu'en seconde ligne et
 toujours à l'appui des vertus morales, et
 les femmes de toutes les intelligences et de
 toutes les conditions seront parfaitement en
 état de leur devoir.

CHAPITRE III.

ÉDUCATION.

De grands obstacles environnent l'éduca-
 tion des jeunes filles, car l'éducation ne con-
 siste point en préceptes et maximes, mais
 bien dans les impressions que nous recevons,

dès notre plus tendre enfance, de tout ce qui nous entoure. Chez un peuple parfaitement vertueux, l'éducation se ferait d'elle-même, parce que toutes les impressions seraient salutaires, et qu'il y aurait de l'accord entre les institutions sociales et les préceptes de vertu. Au contraire, dans une société à moitié égoïste et corrompue, où les institutions sociales sont en désaccord presque complet avec les préceptes les plus usuels de vertu, l'éducation est une lutte constante de l'individu avec tout ce qui l'entoure : les mauvais exemples et la corruption générale sont un courant qui tente sans cesse de l'emporter, et contre lequel sans cesse il résiste et se fortifie par la résistance même. Comme l'exemple et le précepte sont les deux moyens d'éducation, et que le premier de ces moyens n'est pas entièrement au pouvoir de l'instituteur, au contraire, qu'à moins de séquestrer son élève du monde,

il doit nécessairement l'exposer au danger du mauvais exemple, il n'y a pour lui de moyen possible d'éducation, que de développer à un haut degré l'intelligence de l'élève, et de le rendre capable, à un haut degré, de jugement et de réflexion. En un mot, dans notre société, la première éducation ne peut que nous préparer à savoir nous élever nous-mêmes; car, durant toute la vie de l'homme et de la femme, l'éducation, c'est-à-dire l'accomplissement du devoir, leur sera une tâche difficile et pénible, où toujours ils auront à observer, à réfléchir, à lutter, et à se sauver par eux-mêmes.

La première difficulté que rencontre la mère de famille dans l'éducation de sa fille, c'est de trouver des personnes capables de partager sa tâche, parce qu'il est certain qu'elle n'y saurait entièrement suffire. Or, quelle confiance pourra-t-elle accorder à tout ce qu'on appelle domestiques et bonnes

d'enfants? et, plus tard, qui la guidera dans le choix de sages institutrices? La société ne donnant aucune garantie à cet égard, et s'inquiétant fort peu de la moralité et de la capacité de ces deux classes de femmes qui commencent et continuent, conjointement avec les parents, l'éducation des jeunes filles, les mères se trouvent fort embarrassées dans leur choix, et risquent fort, nonobstant toutes les précautions, de tomber dans de graves erreurs. Toutefois, la mère attentive, et soigneuse de s'attirer la confiance de son enfant, pourra toujours, en découvrant le mal dans son germe, détruire les mauvaises impressions à mesure qu'elles tenteraient de naître. Une difficulté plus grande pour la mère de famille, c'est d'offrir à sa fille un modèle de vertu dans sa propre conduite; par cela seul, de l'impression journalière que recevrait l'enfant du bon exemple de sa mère, de l'accord heureux

qui régnerait entre elle et son époux, de la douceur attachée à l'accomplissement du devoir, du charme toujours renaissant du foyer domestique; par cela seul l'âme de l'enfant se trouverait tout naturellement imprégnée de l'amour du bon, de la connaissance du vrai, et pourrait se garantir par elle-même des faux conseils et des mauvais exemples. Lors même que la mère, victime de chagrins domestiques, ne pourrait offrir à sa fille l'image du bonheur, encore pourrait-elle lui présenter l'image du devoir, et lui développer peu à peu les causes de son malheur, afin qu'elle pût elle-même s'en préserver; lors même qu'elle se serait attirée son malheur par sa faute, le révéler à sa fille, serait peut-être la leçon la plus frappante qu'elle pût lui donner. Mais où trouverons-nous cette intimité complète de la mère et de la fille, le plus sûr, le seul moyen d'une bonne éducation? L'on voit des

mères rechercher la confiance de leur enfant, mais l'on n'en voit point qui savent elles-mêmes lui ouvrir leur cœur, et y faire lire leurs pensées secrètes. Et cependant, même de la mère à la fille, la confiance n'est pas un droit que l'on puisse s'arroger; la confiance s'appelle et s'échange, mais ne s'exige point. Les mères recherchent rarement une amie dans leur fille, parce qu'il y en a peu qui oseraient dévoiler toute leur âme; parce qu'il y en a peu qui n'exigent pas de leur fille une obéissance passive, sans condescendre à entrer dans des explications; parce qu'il y en a peu qui osent sonder les mystères de la vie, et qui croient que le bon et le vrai se tiennent étroitement; en un mot, parce que généralement les mères ne sont pas instruites par le malheur, corrigées par l'expérience, ni capables, même avec de bonnes intentions, d'élever leurs filles mieux qu'elles-mêmes ne l'ont été.

Et cependant il n'y a de réforme possible pour les femmes que par l'éducation; mais chacune doit attendre d'elle seule cette réforme. L'éducation spontanée est aujourd'hui la seule possible; aujourd'hui chaque femme est appelée à sa propre régénération; elles peuvent s'aider, s'assister l'une l'autre par leurs conseils et leurs bons exemples, mais chacune doit user de sa propre raison pour se frayer un chemin nouveau à travers les débris vermoulus de notre vieille société, où le monde roule sur un cercle usé, qui chaque jour nous entraîne plus précipitamment dans un abîme sans fond.



CHAPITRE IV.

BONHEUR.

Quel est le but, dans la vie, que tous nous cherchons à atteindre? c'est le bonheur. Nous prenons diverses routes, nous le plaçons dans des objets différents; mais, en

résultat, nous voulons tous être heureux.

Le mot bonheur résume la doctrine de l'amour de soi, qui prétend, avec raison, que l'homme ne saurait faire autrement que de tout rapporter à lui, et tire de là la conséquence injuste que l'égoïsme est l'unique mobile des actions. Oui, nous cherchons tous notre bonheur, notre satisfaction personnelle ; mais la différence entre l'homme égoïste et l'homme généreux, c'est que le premier le cherche principalement dans les jouissances matérielles, ou, si l'on veut, les sensations, et que le second le recherche dans les jouissances morales, c'est-à-dire ce qu'il y a d'impérissable dans son être : les jouissances du premier s'usent promptement, et corrompent sa nature ; les jouissances du second s'avivent au feu de l'âme immortelle, et concourent au perfectionnement de l'être moral. A dire vrai même, les jouissances matérielles, ou celles qui déri-

vent des sentiments égoïstes, tels que la vanité, l'orgueil, l'esprit de domination, ne donnent que des joies passagères, que des éclairs de plaisir, et point de bonheur : ce dernier consiste dans une satisfaction permanente de l'âme, qui résulte de l'accomplissement du devoir, et de l'utile emploi de toutes les facultés.

L'on a tant abusé de ce mot *amour de soi*, qu'il était nécessaire d'entrer dans cette explication. Qui ne comprendra la différence de rechercher le bonheur dans les plaisirs de la table, du luxe, de toutes les sensualités et de toutes les vanités, ou de le placer dans les actions de bienfaisance, la culture de l'esprit, l'estime et l'affection d'autrui ? L'amour de soi est le mobile de ces deux existences si différentes : mais dans la première, les facultés se rétrécissent, l'âme s'anéantit, l'homme devient brute ; dans la seconde toutes les facultés prennent leur dé-

8.

veloppement, l'âme se confond dans la grande âme de l'humanité, l'homme s'élève jusqu'à Dieu par ses vertus.

Faites donc le bien, vivez pour autrui, amassez autour de vous un trésor d'affections, et si elles viennent à vous manquer, sachez vous retirer dans votre conscience et vous contempler dans Dieu, si ce n'est dans autrui; votre mobile sera l'amour de vous-même, mais un amour noble, élevé, qui constitue votre individualité, sans être entaché de cet égoïsme tout terrestre qui ravale l'âme et qui l'anéantit.

Le bonheur ici-bas, c'est de se rapprocher de la nature des anges, et d'aspirer au ciel et à une vie meilleure.

Toutefois, nous devons vivre de cette vie terrestre, et nous dire que nous avons tous une mission à y remplir. Sans qu'il nous soit donné de pénétrer les décrets éternels de la Providence, du moins pouvons-nous juger

que les devoirs de l'homme ici-bas sont le travail et l'amour du prochain; ces devoirs appartiennent à tous, chacun de nous doit se rendre utile à la chose publique, et contribuer au bien-être de tout ce qui l'entoure: à cette condition, nous avons le droit de rechercher dès cette vie à nous procurer la plus grande somme possible de bonheur. C'est par cette recherche que nous nous convainçons que bonheur et vertu sont exactement synonymes; si cela n'était pas, Dieu, qui a mis dans nos âmes le désir du bonheur et le sentiment du devoir, Dieu eût été en contradiction avec lui-même.

Si tous les hommes étaient vertueux, et que les institutions sociales tendissent à mettre la vertu en honneur et à la récompenser, la vertu serait une chose aisée, dont la valeur aurait une entière évidence, et qui dès cette vie obtiendrait son prix.

Les choses ne sont pas ainsi; on voit gé-

néralement les hommes se nuire les uns aux autres par leurs défauts, leurs vices et leur égoïsme. Les institutions sociales, ouvrage des hommes, pourront chaque jour se modifier en bien, mais resteront nécessairement imparfaites. La vertu pourra toujours être méconnue et persécutée, mais trouvera éternellement un dédommagement en elle-même. Il n'en est point pour le méchant; les apparences les plus brillantes ne servent de rien contre le ver rongeur de sa conscience. Ce sont là des vérités aussi anciennes que le monde, mais qu'on ne doit jamais se lasser de répéter.

La première loi du bonheur, c'est que nous soyons bien convaincus que le bonheur parfait n'est pas sur cette terre. Ici-bas tout est défectueux, tout est incomplet : la nature physique comme la nature morale, l'homme même comme la création dont il fait partie. Le mal est partout à côté du bien;

tout est changeant, mobile, périssable; rien ne nous avertit plus sûrement d'une autre vie, que le mélange de toutes les choses ici-bas et l'impossibilité absolue d'aucune perfection. Le ciel nous sourit, mais la tempête va survenir. Cette contrée réalise le paradis : une inondation, un volcan vont la dévorer. Cet homme est un dieu par ses vertus : non, il va faillir. Vous êtes comblé, dites-vous, de tous les biens de la vie; insensé, à quoi tient votre fortune, votre santé, votre vie, la vie de tout ce qui vous est cher? chaque moment peut vous les ravir, et la conviction seule que rien sur cette terre ne nous appartient, que tout échappe, et que tout périt, suffit à empoisonner nos joies, et à nous détacher par avance des objets qui nous sont les plus précieux : la seule manière même dont nous puissions en jouir avec quelque tranquillité, c'est de nous résigner à leur perte.

Non, non, ne cherchez pas à lutter contre la nature même des choses ; croyez au progrès, contribuez-y par vos œuvres, mais n'aspirez pas à une vaine perfection, n'allez pas rêver un âge d'or, dans le présent ni dans l'avenir des hommes : cette idée est funeste, car l'on se rebute en découvrant l'inutilité de tous les efforts, ou bien l'on s'attache trop fortement aux objets de cette vie, qui doivent tous nous quitter.

D'un autre côté, gardez-vous, en considérant les infirmités inséparables de la vie humaine, infirmités de l'âme et infirmités du corps, gardez-vous de vous rebuter de vivre, ou bien, croisant les bras, de contempler le ciel et d'y aspirer, sans vouloir autrement vous mêler des choses de cette terre. La loi du travail est générale, nul ne doit s'y soustraire ; l'amour du prochain est également obligatoire. Vivez donc, participez à la vie commune par votre travail et par

vos affections, en même temps que vous vous procurerez ainsi la plus grande dose possible de bonheur ; toutefois, retenez que toutes les jouissances sur cette terre sont mélangées, et souvent engendrent les peines les plus cuisantes. Faites en sorte du moins qu'il n'y ait pas de votre faute. Vivez de la vie commune, sans vous renfermer dans l'égoïsme, et sans non plus vous créer un monde imaginaire. Alors, quoi qu'il arrive, résignez-vous : c'est la première des vertus. La volonté se brise contre les événements ; la résignation seule appartient à l'homme. L'énergie sert dans la lutte ; mais lorsque la lutte est épuisée, l'énergie devient résignation : c'est le plus haut degré de la vertu humaine.





SUITE

DU

CHAPITRE IV.

Le bonheur ne consiste point dans les objets qui nous environnent, mais bien dans l'impression que nous en recevons. Sous ce rapport, il est vrai de dire que notre bon-

heur est en nous ; toutefois, l'arrangement des objets extérieurs ne dépend pas entièrement de notre volonté, et souvent même n'en dépend pas du tout. Lors donc que nous ne pouvons agir sur les objets environnants, lorsque nous ne pouvons maîtriser les circonstances de notre vie, c'est notre âme même que nous devons travailler, afin de nous élever au-dessus des circonstances, et ne nous abandonner qu'aux impressions douces et salutaires, en restant inaccessibles aux impressions funestes et pernicieuses.

Se maîtriser soi-même, voilà le grand art de la vie, puisqu'il ne nous est pas possible de maîtriser les événements.

Toutefois on peut s'en rendre maître jusqu'à un certain point, en adoptant une sage règle de conduite, en observant le monde, et profitant de l'expérience des autres et de sa propre expérience.

Quelle est donc pour nous autres femmes la règle générale de conduite que nous ayons à observer, sauf les applications particulières, et quel est le but de perfectionnement que nous devons donner à notre caractère et à notre esprit ?

§ I^{er}. — CARACTÈRE.

Il existe entre les esprits et les caractères, des nuances infinies. De même que dans le monde physique il n'y a pas deux objets exactement semblables, de même, dans le monde intellectuel, il n'y a pas deux esprits qui se ressemblent. Cette variété est d'autant plus frappante que le fond est partout le même ; les caractères les plus op-

posés se touchent par un trait commun, *l'amour-propre!* d'où dérivent toutes les passions.

C'est ainsi, pour ne parler que des femmes, que nonobstant les nuances qui varient le moral de chacune d'elles, il est des qualités essentielles dont la nature les a toutes douées, et que toutes peuvent cultiver avec un égal succès. La bonté, la douceur, la modestie, sont des vertus faciles aux femmes, et qui les ornent de leur plus puissant attrait. La bonté répand un charme sur leur esprit et sur toute leur personne. Les moindres discours se ressentent de cette disposition bienveillante de l'âme, la physionomie en contracte une expression charmante qui tient lieu de beauté lorsqu'elle ne sert pas à l'embellir. Une femme dénuée de bonté est un monstre dans l'ordre moral, et chacun doit le repousser; tandis qu'une bonté vraie peut tenir lieu de beauté,

d'esprit, de toutes les qualités qui ne brillent que par intervalles; car la bonté est de tous les instants, n'éblouit pas, mais gagne le cœur, se fait aimer. La bonté sera toujours la qualité la plus essentielle au bonheur domestique. L'esprit et la beauté s'usent entre personnes qui se voient tous les jours, mais point la bonté; il y a même des exemples d'un amour vrai inspiré par le seul charme d'une parfaite bonté.

La bonté! c'est un entier dépouillement d'égoïsme; c'est aimer son prochain comme soi-même, et ses amis mieux que soi; c'est trouver son plus grand plaisir à obliger, secourir, servir, se dévouer, et cela jamais par un calcul intéressé, mais par un mouvement instinctif qui porte à vouloir le bien d'autrui, et rend heureux d'y contribuer. Cette bonté est naturelle, et s'accorde parfaitement avec l'amour de soi, puisqu'elle trouve en elle-même sa récompense, et que,

chaque fois qu'elle s'exerce, l'âme en ressent une immédiate satisfaction. Elle procure le bonheur le plus vrai en attirant l'estime et l'affection de ceux qui en sont l'objet; mais elle ne doit pas viser à cette récompense, ce serait presque un calcul, tandis que la bonté, don céleste, induit l'âme à une constante abnégation d'elle-même dans le seul but de faire naître la joie au cœur d'autrui.

La sensibilité touche de près à la bonté, c'est la sensation qui la précède et l'excite. La sensibilité n'est autre que la faculté de nous figurer tellement ce qui se passe dans l'âme d'autrui, que nous en ressentions nous-mêmes les impressions diverses. Cette faculté, liée étroitement à l'imagination, est susceptible d'un très-grand développement, qui s'opère à des degrés différents chez tous les individus. La sensibilité ne s'éveille qu'avec l'expérience du malheur;

il faut avoir souffert soi-même pour compatir aux maux d'autrui, pour se figurer les douleurs morales, qui ne sautent point aux yeux ainsi que les douleurs physiques. Ce sentiment, presque nul chez les enfants, se développe par gradation jusqu'à l'âge mûr; puis la multiplicité des maux dont on est témoin endure le cœur, et la sensibilité décroît dans la vieillesse. L'on se pique généralement de sensibilité, l'on aime à se parer d'une qualité offrant un indice certain de bonté, de bienfaisance et de dévouement. Toutefois ceux qui s'en parent le plus en sont ordinairement les plus dépourvus. La sensibilité ne consiste pas en larmes, exclamations, gémissements, lorsqu'un malheur personnel ou la vue du malheur d'autrui nous touche; toutes ces démonstrations bruyantes, si elles ne sont pas jouées, ne prouvent autre chose qu'une grande faiblesse dans le système nerveux. La vraie

sensibilité est peu démonstrative. Elle concentre volontiers ses impressions, qui en prennent d'autant plus d'intensité en ne s'exhalant pas au dehors. Lorsque la sensibilité est réelle, bien loin de s'en vanter, l'on voudrait se cacher à soi-même un don qui amène des douleurs si continues, produit des peines si amères, nous met dans une si grande dépendance de ceux que nous aimons. Il y a une modestie, une pudeur secrète attachée à la sensibilité; on la refoule au fond du cœur en la recouvrant d'un voile; elle a sa rougeur, ses réticences, ses demi-révélation; elle se dérobe surtout aux regards froids et indifférents, ne consentant à s'abandonner que devant les âmes sympathiques qui sauront la comprendre.

La sensibilité se révèle par la bonté, par une bonté active, ou bien elle n'existe pas. Lorsqu'on est réellement sensible aux peines d'autrui, l'on cherche par tous les

moyens à les adoucir; c'est la vraie pierre de touche de la sensibilité. Vous dites que le spectacle de l'indigence vous fait un mal affreux; que l'idée de misérables créatures condamnées à la faim, au froid, à toutes les privations, trouble votre sommeil, et ne vous permet pas de jouir tranquillement des avantages de votre position. Ah! sans doute alors que vous cherchez constamment à secourir les malheureux, vous privant du superflu pour leur procurer le nécessaire; sans doute que vous vous faites un devoir de la charité, un bonheur de la bienfaisance, et que pas un de vos jours ne s'écoule sans être marqué d'un bienfait. Si cela n'était point, et que loin d'aller à la recherche des malheureux, vous pussiez refuser un secours à votre disposition, l'étalage de votre fausse sensibilité ne serait propre qu'à exciter l'indignation et le dégoût.

Vous êtes au désespoir de la mort d'un parent ou d'un ami ; il éclate par des torrents de larmes , vous repoussez toute consolation , et vous vous entourez des objets les plus propres à aggraver votre douleur. L'on doit croire que vous fûtes très-attachée à la personne que vous regrettez aussi vivement, et que vos soins embellirent sa vie. Si l'on apprend, au contraire, que vous ne lui montrâtes jamais que froideur et dureté, et que vous avez semé ses jours de chagrins , quel effet produiront les simagrées de votre prétendue douleur ?

On dirait, quelle sympathie est la vôtre pour les peines de l'âme ! La lecture d'un roman vous met tout en émoi , et vous vous évanouissez au spectacle d'un mélodrame. Ah ! sûrement que , compatissant aux faiblesses du cœur humain , tous vos discours respirent la bienveillance , et que vous connaissez l'art difficile de ménager la sensibi-

lité d'autrui , et savez trouver un baume efficace à toutes les blessures de l'âme. Mais non , l'on dit que vous êtes aigre , médisante , et sans aucune tolérance ; que vous vous plaisez , par des paroles perfides , à aggraver une faute et envenimer une douleur. Et vous prétendez être sensible ! c'est là une cruelle dérision envers vous-même.

Enfin , ne pouvant supporter de voir souffrir les animaux , vous donnez des soins minutieux à votre chien et à votre perroquet , et réchauffez dans votre sein l'oiseau engourdi par le froid. Mais lorsque vos amis sont malades , vous vous abstenez d'aller les voir , et abandonnez votre propre famille aux soins des domestiques. C'est , dites-vous , par excès de sensibilité , la souffrance d'autrui vous affecte si vivement que vous ne savez pas en supporter la vue. Oui , c'est bien là le cachet de la fausse sensibilité , vous-même le révélez

dans votre naïveté impudente. L'on ne fait tant de démonstrations de sensibilité que pour s'épargner la peine de la mettre en œuvre, et ne payer qu'en paroles sa dette à l'humanité.

La bienfaisance est inséparable de la sensibilité, et l'on a toujours assez de sensibilité pour être porté à la bienfaisance. La bienfaisance vient au secours d'indigents dont les douleurs se devinent à la première vue. Tout le monde s'imagine aisément la sensation affreuse causée par la faim, le froid, la misère sous toutes ses faces; il est impossible que nous n'en ayons pas tous compassion. La charité est le premier des devoirs; il est horrible de garder un superflu lorsqu'on a autour de soi des malheureux qui manquent de feu, de vêtements, de nourriture. Qui ne frémirait d'être assis à une table somptueusement servie, tandis que des créatures humaines

mourraient de faim tout à l'entour sans oser y toucher; voilà cependant ce qui se passe journellement; à l'exception que les pauvres et les riches ne présentent pas un contraste aussi rapproché de leur luxe et de leur misère. La charité est une justice; car de quel droit avons-nous si grande part aux biens de ce monde, tandis que d'autres en sont totalement privés? La charité est une restitution qui, rentrant dans les voies de la Providence, corrige le vice des institutions sociales; malheur à celui qui, n'ouvrant jamais la main, garde tout ce qu'il possède: le moins que nous puissions faire, c'est de donner le surabondant, le superflu, les miettes de notre table.

La bienfaisance est une vertu essentielle chez les femmes; les hommes ne l'exercent guère que par occasion, lorsqu'il s'agit de donner sa bourse ou de faire une démarche. Elle doit être pour les femmes d'un exer-

cice habituel. C'est à elles à discerner l'indigence malheureuse, du vice et de la fainéantise. A elles à visiter les malades et consoler les affligés. A elles à doubler le prix d'une charité par de douces paroles. Les femmes ont sur cette terre une mission spéciale d'amour et de charité. C'est leur vraie destinée qu'elles peuvent toujours remplir, quelles que soient les vicissitudes de leur vie.

Le dévouement est inséparable de la sensibilité. Une affection vraie nous porte à dévouer notre existence, à nous sacrifier pour ceux que nous aimons. L'occasion d'un grand dévouement est rare comme toutes les actions qui jettent de l'éclat; il est moins difficile qu'on ne pourrait le penser; des circonstances extraordinaires nous élèvent momentanément au-dessus de nous-mêmes, et nous rendent capables de puissants efforts; mais cet état d'excitation

morale ne saurait se soutenir, et souvent l'on se retrouve plus faible, plus égoïste et pusillanime qu'avant de s'être élevé jusqu'au dévouement. Il faut beaucoup nous défier de cette exaltation passagère, et nous garder d'engagements irrévocables, tandis que notre esprit fermente; car, c'est nous exposer à la fois à de cruels regrets et au mépris du monde. Le dévouement sera toujours chose rare; l'on ne doit pas même chercher à sortir du cercle de devoirs communs qui nous est tracé; laissons les grandes actions à quelques âmes privilégiées faites pour donner l'exemple au monde. Mais il est un dévouement en petit qui est de tous les instants, et convient à tous les esprits. On l'appelle complaisance, elle consiste à sacrifier habituellement ses goûts et ses fantaisies à celles des autres, lorsqu'elles se trouvent en contradiction avec les nôtres; à embellir l'existence des per-

sonnes avec lesquelles nous vivons , par des soins et des prévenances journalières ; enfin , dans tous les détails de la vie privée , à préférer constamment le bien-être d'autrui au nôtre propre , ou plutôt à faire consister le nôtre principalement dans celui que nous procurons.

La complaisance est une qualité nécessaire chez les femmes. Aux hommes appartiennent principalement les sacrifices difficiles. Il appartient aux femmes de se dévouer dans les petites choses , et de rendre l'existence douce à tout ce qui les entoure. C'est pour elles un devoir , c'est aussi leur charme le plus puissant , la preuve sans cesse renaissante de leur bonté et d'une sensibilité réelle. C'est dans cette vie toute de dévouement , que , satisfaisant au premier vœu de leur nature , aimer et manifester leur amour , elles trouveront le bonheur le plus vrai.

De même que la complaisance doit être compagne inséparable de toutes les actions , la bienveillance doit présider à tous les discours. Il appartient à tout le monde d'être bienveillant ; l'on a toujours assez de connaissances pour savoir que la médisance est nuisible et la méchanceté odieuse. Les femmes surtout devraient se porter une bienveillance naturelle ; ce sont elles qui se font le plus de mal par la cruelle intolérance de leurs discours. Loin de soutenir et protéger mutuellement leur faiblesse , elles sont les premières à se blâmer , se déchirer , interpréter à mal des choses innocentes au fond , et ne péchant que par l'apparence. C'est ainsi qu'elles ne craignent pas d'aiguiser l'arme perfide de la malignité et de la médisance , dont elles seront inmanquablement frappées à leur tour. Ceux mêmes qui s'amuse des traits piquants de leur esprit , ou bien applaudissent à l'éta-

lage d'une sévérité outrée, au fond de l'âme se sentent repoussés par le manque de bienveillance. Cette qualité est essentielle chez les femmes; aussi facile que la complaisance et la bienfaisance, elle consiste uniquement à aimer son prochain comme soi-même, et à éviter toute occasion de lui faire de la peine. C'est une habitude de l'âme, une tendre pitié, une douce compassion pour toutes les créatures humaines, quels que soient leurs défauts, leurs torts et leurs égarements. C'est l'indice certain d'une sensibilité qui nous fait compatir aux peines morales ainsi qu'aux maux physiques.

L'indulgence est une vertu plus difficile : c'est une bienveillance éclairée qui n'agit plus seulement par un instinct de bonté, mais par une haute raison, laquelle nous enseigne à plaindre toutes les erreurs en distinguant toutefois les fautes provenant de faiblesse, légèreté, fatalité, entraînement,

d'avec celles qui naissent du vice et de l'égoïsme. L'indulgence va au fond des actions, en pénètre les motifs, et apprécie chaque chose à sa juste valeur. L'indulgence se répand sur l'humanité entière, car elle connaît la faiblesse de notre nature et le malheur d'une mauvaise éducation; elle ne nie point le mal, comme souvent fait la bienveillance, faute de savoir l'excuser; mais elle l'explique, et le montre toujours comme plus digne de pitié que de blâme. L'indulgence sait le secret des exhortations les plus propres à raffermir l'âme, la relever, la fortifier; elle connaît l'art de ménager la susceptibilité que donne le malheur, de ne point heurter en sondant les blessures, et ne pas faire naître la rougeur en retraçant les fautes. L'indulgence est pleine de délicatesse, qualité charmante provenant toujours d'une sensibilité exquise et d'un esprit éclairé.

La douceur est inhérente à la bonté et à la sensibilité. Si réellement vous êtes pénétrée de l'amour du prochain, comment votre âme serait-elle accessible à des sentiments tristes ou violents qui donneraient habituellement de l'aigreur à vos paroles, et une expression de dureté à votre physiologie? Non, il n'y a que l'envie, la jalousie, la haine, qui puissent donner cette humeur acrimonieuse si pénible aux autres et si douloureuse à soi-même. Toutes les qualités de l'âme tirent leur plus grand charme de la douceur; c'est elle qui donne le plus de prix à la bienfaisance, rend l'indulgence aimable, adoucit le reproche; la douceur est comme la parure de la bonté. C'est une qualité naturelle à toutes les âmes affectueuses. La bonté, la bienveillance se reflètent d'elles-mêmes dans les yeux, le son de voix, les manières, toute la personne, qui porte ainsi l'empreinte des impressions journalières.

Cependant, que l'on prenne garde qu'il y a plusieurs sortes de douceurs, et que c'est la qualité dont l'hypocrisie aime le mieux à se revêtir. L'on distingue aisément cette dernière à quelque chose de patelin, de faux et d'emprunté: mais les manières doucereuses ne sont pas la douceur; loin d'attirer, elles répugnent, éloignent, et font douter de la bonté de celui qui s'en revêt, autant que de sa sincérité. La vraie douceur, celle qui naît de l'état habituel de l'âme, est pleine de naturel; elle n'exclut point la franchise du regard, les inflexions variées de la voix qui donnent tant de charme au discours, ni la vivacité des mouvements. Ce qui est incompatible avec la douceur, ce sont la mauvaise humeur, la bouderie, la brusquerie, l'aigreur dans la voix, et toute parole offensante. Souvent lorsqu'on a quelque contrariété, l'on en prend pré-
texte pour tourmenter tout ce qui entoure :

mais c'est là seulement une preuve d'égoïsme. Lorsqu'on est véritablement bon, l'on renferme ses peines en soi-même, on cache les secousses intérieures, l'on souffre seul des inégalités d'humeur dont l'esprit n'est pas maître. La douceur ! C'est le pardon des injures, c'est prier pour son ennemi, c'est la manifestation habituelle de tout ce que l'âme renferme de bon et d'exquis.

La franchise naît de la réunion des qualités précédentes. Lorsqu'on est bon dans le cœur, l'on est vrai tout naturellement, il n'y a pas nécessité de rien cacher ni par rapport à soi, ni par rapport aux autres, puisqu'on ne leur souhaite que du bien, et que l'on excuse leurs défauts. La franchise ne consiste pas à tout dire, mais bien à ne rien déguiser ; elle est ennemie de la ruse, de la finesse et de la dissimulation. La franchise n'est autre qu'un parfait naturel. Elle

ne consiste nullement à conter ses affaires à tout le monde, ou dire à chacun les choses désagréables que l'on en pourrait penser. Cette prétendue franchise n'est que le plaisir de parler de soi ou de blesser autrui. Pour se permettre de dire une chose pénible, il faut être sûr qu'elle profitera. L'on ne doit parler de soi qu'à ses amis, soit pour se soulager le cœur, soit pour se faire mieux connaître en avouant ingénument le bien et le mal de son caractère. La franchise est une qualité qui naît avec nous ; c'est la mauvaise éducation qui donne aux femmes cette habitude de finesse dont elles se glorifient en quelque sorte. Cependant quoi de plus triste pour ceux qui voudraient les aimer que de ne pouvoir jamais se fier à leurs discours ni à aucune de leurs démonstrations ? Rien ne refroidit et ne repousse comme la finesse : c'est une injure à l'amour-propre, une offense à l'amitié. La

finesse la plus innocente est toujours une tromperie. Ah ! conservez sans altération cette précieuse franchise, le charme le plus attractif de l'esprit, et qui pare toute la personne d'un naturel et d'une simplicité charmante. L'habitude de la franchise se manifeste dans tous les détails de la vie, dans la parure, l'ameublement, les soins du ménage; vous êtes aussi incapable de vouloir tromper les yeux par de fausses dorures ou un luxe d'apparat, que de donner à vos paroles un sens contraire à vos pensées.

C'est ainsi, car toutes les qualités s'enchaînent, que l'habitude d'être vraie forme le goût en faisant comprendre en toutes choses le charme de la simplicité.

Telles sont les qualités que les femmes doivent posséder nécessairement : bienfaisance, douceur, franchise, indulgence, tolérance, qui toutes dérivent d'une bonté active dont la source est la sensibilité. C'est

l'égoïsme avec de faux raisonnements, qui vient détruire nos inclinations naturellement bonnes. Mais sachons combattre le mensonge, repousser l'égoïsme, et rappeler notre bonté native, qui ne saurait entièrement s'évanouir. Nous femmes, surtout, revêtons-nous de ces qualités aisées que je signale comme le plus bel ornement de notre sexe, et quels que soient les événements de notre vie, elle sera toujours assez remplie, si nous produisons un peu de bien et si nous parvenons à nous faire un peu aimer.

§ II. — FORCE D'ÂME.

La sensibilité, source de tout bien, ne nous est donnée qu'à divers degrés; toute-

fois, nous avons tous une sensibilité naturelle, et nous ne devons pas craindre d'en manquer, du moment que nous remplissons nos devoirs. De même qu'il est des personnes qui singent la sensibilité, qui s'imaginent de bonne foi qu'elles la possèdent à un haut degré, parce qu'elles ont pris l'habitude de la grimacer, de même il est des personnes qui, tout étonnées de ne pas se sentir attendries ou éplorées à des objets qui semblent émouvoir d'autres profondément, se figurent être dépourvues de ce don précieux, et s'en attristent comme d'un défaut d'organisation. Mais, je le répète, lorsqu'on a une bonté active, on possède suffisamment de sensibilité; et l'on doit se garder d'en affecter d'autres démonstrations, si elles ne viennent pas naturellement. Rien n'est si pitoyable, si bas, si ridicule, que de vouloir se donner l'apparence d'une douleur que l'on ne ressent pas. C'est

ainsi que lorsqu'on a perdu un parent ou un ami, l'on s'entoure souvent d'images lugubres qui en rappellent incessamment le souvenir, écartent toute distraction, et agissent au moins sur l'imagination, si ce n'est pas sur l'âme. Si ces manifestations ont lieu pour en imposer aux autres, elles sont méprisables; si elles n'ont pour objet que de nous tromper nous-mêmes, c'est une folie digne de pitié. Eh! bon Dieu, la vie n'est-elle pas semée de douleurs trop réelles, sans que nous allions nous en susciter là où la nature nous les épargnait. Du naturel et de la franchise avant tout, même à votre égard; ne cherchez pas à tromper ni vous ni les autres, et rejetez toute espèce d'affectation. Personne n'a le secret de sa sensibilité; c'est une faculté qui agit à notre insu par des motifs dont nous ne savons pas toujours nous rendre compte; nous ne pouvons que respecter les bienséances, remplir notre

devoir , faire le bien , et du reste nous féliciter lorsque nous échappons à une ténacité de douleur que nous avions craint.

D'ailleurs , se méfier de sa sensibilité , en est déjà une preuve certaine. Ces appréhensions proviennent d'une excessive délicatesse de sentiments , et lorsqu'on en est susceptible , il y a plutôt nécessité de modérer sa sensibilité que de l'exciter. Cet empire sur soi-même , que nous appelons modération ou force d'âme , est une qualité plus difficile que les précédentes , qu'il faut travailler toute sa vie à acquérir.

Les dons les plus précieux de la nature peuvent devenir funestes , si nous ne savons pas nous modérer. Toutes les passions sont bonnes en elles-mêmes , et enfantent les plus belles actions lorsque nous en sommes maîtres ; mais si au contraire nous nous y abandonnons sans frein , elles entraînent à leur suite une foule de maux : et que l'on

ne s'y trompe pas , les sentiments exagérés deviennent toujours passions désordonnées. Par exemple , ce besoin inhérent à notre nature d'aimer , d'être aimés , et d'occuper une place dans l'estime et l'affection d'autrui ; ce besoin , source de tout bien , s'il n'est retenu dans de justes limites , peut devenir égoïsme , injustice , jalousie , vanité , ambition ; nous nous pervertirons de la sorte , du moment que nous attacherons nos désirs à un objet qui sera trop au-dessus de nos moyens , et que nous ne serons plus maîtres de nos désirs. Le désir , c'est la vie même , c'est l'espoir , c'est l'avenir ; mais sachons ne désirer que les objets auxquels il nous est permis d'atteindre ; et s'ils nous manquent , sachons y renoncer. Lorsque l'amour-propre ne s'attache qu'à obtenir une estime et des suffrages mérités , prêt à se consoler d'une injustice passagère , l'amour-propre est un sentiment légitime qui

nous pousse à tout ce qu'il y a de bon et de beau ; mais lorsqu'il devient un désir immodéré de louanges et d'honneurs , nous faisant plus vivre dans l'opinion d'autrui que dans la nôtre même, c'est un fléau qui nous conduit à toute sorte d'égaréments. Nous ne réglons plus notre conduite d'après nos principes et nos goûts , mais d'après ceux des autres dont nous voulons le suffrage à tout prix ; et si l'opinion publique nous trace une fausse route , nous la suivons aveuglément. L'opinion devient notre guide, notre juge , notre bourreau ; nous n'estimons plus aucun des avantages dont nous jouissons par sa valeur, mais seulement par le prix que les autres y attachent. En nous rendant esclaves de l'opinion , nous le devenons de tout le monde à la fois ; il n'y a personne à qui nous n'ayons donné la puissance de nous blesser profondément. Nous vivons dans des soucis et une inquiétude

permanente. Le *qu'en dira-t-on ?* est toujours là comme une ombre menaçante que nos sacrifices ne sauraient entièrement contenter. Nous prenons en haine et en jalousie nos rivaux dans l'opinion , et c'est ainsi que notre cœur s'ouvre aux plus tristes impressions. Le désir immodéré de louanges dans les petites âmes n'est que vanité ; chez les hommes , il peut tourner à l'ambition ; chez les femmes , il ne les pousse guère qu'à une absurde coquetterie. La femme vaniteuse veut être distinguée , entourée , flattée ; elle use de toute espèce d'artifices dans sa toilette, son maintien et ses discours, et considère comme ennemies les autres femmes qui pourraient les éclipser. Sa langue distille sur ses rivales le fiel de la médiancée, son triomphe consiste moins dans ses succès que dans le mal qu'ils causent à autrui ; aussi rencontre-t-elle à chaque pas des désappointements et des humiliations ,

et sa vie se passe dans une lutte pénible qui dégrade son âme et rapetisse ses facultés. Non, le désir de plaire, le besoin des suffrages d'autrui ne nous a pas été donné pour un si fatal usage. Nous devons respecter l'opinion, et n'en point être esclave; nous devons juger l'opinion qui nous juge. Nous verrons que ce qu'on appelle opinion publique est ordinairement raisonnable et immuable dans les choses essentielles, autant que capricieuse et changeante dans les détails accessoires. Il nous faut travailler à acquérir l'estime du monde, mais, forts de notre conscience, nous consoler des injustices particulières, goûtant les éloges mérités; mais, gardons-nous de les mendier, d'en vouloir à tout prix, et surtout de les ravir à ceux à qui ils appartiennent. Enfin, nous ne devons sacrifier notre conviction à aucun motif d'ambition ou de convenance. L'esprit doit rester indépendant, et s'ap-

puyer, avant toutes choses, sur lui-même. Or, l'indépendance de caractère et d'esprit est basée tout entière sur la force d'âme.

Il nous faut également de l'énergie pour ne pas nous abandonner imprudemment à cette attraction du cœur que j'ai désignée sous le nom de bonté et sensibilité. Il nous fait aimer notre prochain, l'aider, le secourir, compatir à ses maux, mais avec modération, si nous ne voulons que chacun de nos sentiments ne tourne en levain, et ne torréfie notre âme d'amertume. Nous devons apporter du discernement dans la bienfaisance, et ne pas tellement prodiguer nos dons à quelques malheureux, qu'il ne nous resterait rien pour d'autres, et que nous-mêmes en serions fort gênés. Il nous faut apporter plus de discernement encore dans nos affections; car l'amitié n'est pas comme la bienfaisance où l'on donne tout sans rien attendre; l'amitié attend le re-

tour de l'amitié. C'est un esclavage d'un autre genre ; nous vivons dans l'âme d'autrui , faisant dépendre notre bonheur de l'influence que nous y pouvons avoir ; nous y sacrifions nos goûts , nos opinions , une partie de nous-mêmes ; nos actions ont désormais un autre motif que l'amour de l'humanité ; mais ce n'est pas un mal : l'amitié et toutes les affections de l'âme font le charme de la vie ; rien ne serait si triste que de vivre pour soi seul ou pour cet être abstrait qu'on nomme humanité. Mais apportez du discernement dans vos affections , n'en soyez pas esclaves , ne faites que les sacrifices que votre raison autorise et que votre conscience permet ; qu'une affection particulière ne vous dérobe pas à vos devoirs envers l'humanité ; sinon elle n'est plus qu'égoïsme : et enfin , si tout à coup elle vous manque , sachez rompre de votre côté le lien qu'on aura rompu ; il n'y a pas

de pire servitude que de tenir à l'affection de quiconque vous la refuse. Mais c'est en cela surtout que l'énergie est nécessaire.

C'est la faiblesse de caractère qui rend souvent la bonté plutôt digne de pitié que d'admiration. Que signifie cette bonté banale qui se montre la même à tous , prodiguant sa charité , ses affections , son indulgence à quiconque en veut user et abuser ; se laissant duper , victimiser , servant même d'instrument aux méchants pour commettre le mal ; sans force pour se débattre , sans utilité réelle , sans dignité , offrant le triste spectacle des qualités les plus attachantes rendues pernicieuses par le manque d'énergie.

Il est un genre de sensibilité qui peut faire notre plus grand malheur. Par exemple , une extrême susceptibilité qui nous rend sensibles à un léger blâme , à la moindre blessure faite à notre cœur ou à

notre amour-propre , est une véritable maladie de l'âme. Le penchant à une certaine jalousie qui nous fait souffrir de toute l'affection que l'on ne nous porte pas , renferme le germe d'une maladie terrible dans ses progrès si nous ne nous hâtons de la maîtriser. Il n'y a presque personne qui n'ait dans l'âme ce qu'on appelle une corde sensible que la plus légère vibration rend douloureuse : c'est-à-dire un penchant à se chagriner démesurément d'une chose qui n'aura point d'effet sur telle autre organisation. Employons nos efforts à guérir ce mal dans son principe , car il ne faut pas que nous soyons plus esclaves de nous-mêmes que des autres. Enfin , nous devons nous armer de courage contre les coups de la fortune , et lorsque c'est notre cœur qui est blessé par l'absence , l'ingratitude , ou la mort de ceux qui nous sont chers , bien loin d'exciter nous-mêmes notre douleur ,

cherchons bien plutôt à la surmonter doucement , suivant en cela l'impulsion de la nature , qui a voulu que les peines les plus cuisantes de l'âme s'adouçissent avec le temps. Nous ne devons non plus nous affecter des peines d'autrui qu'autant qu'il est en notre pouvoir de les soulager ; visitons les pauvres , soignons les malades , consolons les affligés ; dévouons notre vie à ceux dont la vie sera embellie par notre dévouement. Mais là s'arrête la sphère de nos attributions ; prodiguer en pure perte notre temps , notre fortune , notre sensibilité , et nos affections , ce n'est plus que de la folie. C'est la force d'âme , réunie à un jugement sain , qui doit enseigner la juste limite à toutes les vertus.

§ III. — LA MODESTIE.

Ce n'est pas assez que la femme possède la bonté et la force d'âme, il faut encore qu'elle soit modeste ; c'est une qualité inhérente à son sexe , dont elle ne saurait se dépouiller sans renoncer en même temps à son titre de femme. Mais la modestie ne consiste pas seulement dans les formes extérieures , elle doit provenir de la pureté de l'âme. Une femme vraiment modeste ne pense jamais à le paraître , et ne s'inquiète pas de sortir des bornes de la modestie , tant elle est sûre de toujours s'arrêter par le sentiment vrai de pudeur et de délicatesse qu'elle porte en elle-même. La modestie est ennemie de la pruderie , car cette

dernière n'est qu'un masque de modestie outrée qui sert à cacher le vide de celle qu'on ne possède pas. Lorsqu'on exagère les démonstrations d'une vertu , l'on fera toujours douter de sa réalité. C'est ainsi qu'affecter une contenance très-réservée , ne jamais regarder en face , éviter certains mots , mettre de la roideur dans sa parure , n'avoir point d'indulgence pour les faiblesses du cœur , voir en toutes choses du scandale , faire étalage d'une singulière innocence , toutes ces simagrées sont aussi loin de la modestie , que le fard de la fraîcheur qu'orne la jeunesse. Pourquoi la femme modeste serait-elle si scrupuleuse sur l'emploi des mots ? Les mots ne doivent pas l'effrayer davantage que ne le font les idées. Pourquoi affecterait-elle une parure guindée , une contenance gênée , un regard baissé ? Elle est trop sûre d'elle-même pour craindre que de l'immodestie ne se révèle

dans le goût de sa toilette, l'abandon de ses mouvements, et la franchise de son regard, ou plutôt elle n'a pas de ces arrière-pensées ; c'est la prude qui témoigne, par toutes les précautions qu'elle invente, de la mauvaise tendance de son imagination. Pourquoi la femme vertueuse qui se sent au-dessus du soupçon, afficherait-elle de la sévérité dans ses discours ? Le manque d'indulgence n'appartient qu'aux femmes qui se sentent aussi fragiles que celles sur qui elles déversent le blâme dans la crainte qu'on ne pénètre leur propre faiblesse. Pourquoi verrait-elle partout dangers et corruption ? La modestie véritable ne s'altère pas d'images et de récits, qu'il n'est pas toujours possible d'éviter dans la société où nous vivons ; elle n'accorde à aucune impureté qui vient du dehors, le pouvoir de ternir la pureté qu'elle conserve intérieurement. S'il en était autrement, la modestie

ne serait qu'une lueur passagère qui s'éteindrait au premier souffle d'une société corrompue. Enfin elle n'affiche point une ignorance prétendue, d'abord parce qu'elle est franche avant tout, et ensuite parce qu'elle ne croit pas que l'ignorance soit compagne inséparable de la modestie.

La modestie ne dépend pas nécessairement de l'innocence ; s'il en était ainsi, la modestie irait toujours se ternissant à mesure que l'on avance en âge, on risquerait de la perdre à chaque pas que l'on fait dans le monde, et il n'y aurait point de modestie chez la femme mariée. Ce n'est pas cela ; la modestie tient à la délicatesse des sentiments ; c'est un voile dont l'âme s'enveloppe, exhalant des parfums plus suaves à travers cette transparence. C'est un sentiment de pudeur craintive qui s'attache aux pensées, aux sentiments, faisant hésiter à les mettre au jour, et les revêtant des formes les plus sim-

ples et les plus naïves. La modestie craint le grand jour, elle se méfie d'elle-même, et ne se hasarde qu'en tremblant, avec timidité et circonspection; si l'éclat ou la grossièreté du monde extérieur la blesse, elle se réfugie aussitôt dans le sanctuaire de l'âme. Il est une modestie pour les hommes comme pour les femmes. Chez eux elle s'attache principalement au sentiment d'amour-propre qui blesserait en se montrant trop à nu. Chez les femmes, c'est un bouclier que la nature donne au sexe le plus faible pour imposer au sexe le plus fort; si la femme, se dépouillant de timidité, de modestie et de réserve, se montrait hardie dans toute l'acception du mot, non-seulement elle perdrait son plus grand charme, serait repoussée par son sexe, mais encore elle s'attirerait les mépris et les grossièretés des hommes.

La modestie est de tous les âges, elle s'attache aux actions, aux paroles, répand

son charme sur toute la personne, elle orne une vie entière. Chez la toute jeune fille, il se joint à cette modestie impérissable, une fraîcheur d'impressions, une candeur, une innocence, qui offrent un singulier attrait. Malheureusement, cette fraîcheur s'use et se ternit bientôt au contact de la société. Il est impossible qu'il en soit autrement; pour qu'une jeune fille vécût dans l'ignorance du mal, car c'est en cela que consiste l'innocence, il faudrait entièrement la séquestrer du monde, ne point lui laisser de jeunes compagnes, la priver en quelque sorte de lecture, ne lui donner aucune notion d'histoire, lui cacher même sa religion. Or, ce système est impraticable, et, en tout cas, quelles seraient les conséquences probables d'une telle éducation? Le moment viendrait toujours où la jeune fille élevée de la sorte entrerait en contact avec un monde corrompu, où livrée sans lumières, sans jugement,

sans expérience, elle courrait autant de dangers, que si, les yeux bandés, on la forçait à gravir une montagne inconnue, bordée de précipices. Et cependant c'est là un principe général dans l'éducation; l'on croit avoir tout fait, quand on a maintenu les jeunes filles au degré d'ignorance qui leur permet précisément d'entrevoir la brillante écorce du vice, sans être capable de discerner la corruption et la pourriture du fond. Il serait plus judicieux, il nous semble, de donner aux jeunes personnes de justes notions sur la société où elles doivent vivre, que de prendre à tâche, dès leur plus tendre enfance, de leur cacher le vrai en tout ce qui tient aux rapports sociaux et aux lois de la nature. L'éducation ne doit-elle pas avoir pour but de former la raison, d'éclairer le jugement, et de faire connaître le monde tel qu'il est, au risque d'altérer prématurément cette fleur d'innocence, cette candeur native, qui ne

sont qu'une parure éphémère de la première jeunesse, et bien plutôt contraires à la modestie qu'elles ne la produisent. La candeur et l'innocence ne doutent de rien, ne voient le mal nulle part; tandis que la modestie est éclairée, et qu'elle s'accroît par la connaissance du mal auquel elle se dérobe en se réfugiant dans le sanctuaire de l'âme. Je pense donc qu'il est puéril et intempestif dans l'éducation des femmes de se montrer fort rigoriste sur le choix de leurs lectures, et d'affecter des réticences et des obscurités dans les conversations que l'on tient devant elles. Sans doute, il est un choix à faire des livres qu'on met entre leurs mains, et des personnes qui les entourent : mais ce choix doit être dicté par les règles immuables de la morale, et non point par des idées exagérées de décence et de prudence. En résumé, je pense qu'au siècle où nous sommes, les femmes doivent recevoir une éducation forte qui les

mette à même de comprendre l'époque actuelle, et de s'associer à toutes les pensées grandes et généreuses qui font battre le cœur des hommes, et non plus cette éducation fautive et mesquine consistant uniquement dans l'ignorance des choses, et quelques préceptes puérils. L'éducation aujourd'hui doit reposer tout entière sur la vérité. L'esprit ne s'éclaire qu'aux dépens de la candeur, puisque la connaissance du mal se mêle à toutes les connaissances, et que la candeur réside dans une complète illusion des choses de ce monde. Mais la candeur se remplace par la modestie, et cette dernière s'allie à l'élévation des sentiments, aux lumières de l'esprit, à toutes les vertus d'une âme forte, dont elle ne fait que rehausser l'éclat.

§ IV. — L'ESPRIT.

L'esprit, considéré comme une des qualités de l'âme, est un des mots les plus vagues et les plus sujets à de fausses interprétations. Qu'est-ce que l'esprit, quelle est sa manifestation la plus certaine? L'esprit de conversation n'est-il pas un esprit à part? Est-il bon que les femmes aient de l'esprit?

L'incertitude réside au fond de ces questions, et même lorsqu'on les discute de bonne foi, personne ne reste d'accord sur ce qui constitue le véritable esprit. L'on a souvent pris pour des sots des hommes de génie, et tous les jours on est dupe d'un babil faux et brillant que l'on accepte pour de l'esprit. Lorsqu'on est mécontent de l'esprit chez les femmes,

c'est que l'on prend pour tel les qualités qui lui sont le plus opposées, c'est-à-dire un flux de paroles vides de sens, la pédanterie, l'envie de briller, et tous les genres d'affectation.

Il y a des nuances infinies dans l'esprit ainsi que dans les caractères, mais il n'est pas vrai qu'il y ait différentes sortes d'esprit : il n'y a qu'un seul esprit qui soit bon et véritable, tous les autres ne sont que de fausses lueurs, des feux follets qui brillent un instant pour disparaître aussitôt.

L'esprit, c'est la pensée même qui se reflète dans la physionomie, dans les paroles, dans le geste, dans les écrits. Il n'y a point d'esprit sans la pensée. Ce qu'on appelle mémoire, facilité d'élocution, habitude de conversation, peuvent donner des semblants d'esprit : mais ce n'est là qu'un esprit d'emprunt, que l'on prend et que l'on dépouille comme un vêtement, et qui n'appartient pas

en propre. Le véritable esprit, au contraire, manque souvent de l'habitude et de la facilité d'élocution, il peut paraître gauche, embarrassé, ne pas savoir tourner les phrases, ni trouver les mots, mais il n'en existe pas moins et prendra tous les jours un plus grand développement, et même il saura paraître chaque fois qu'il sera ému, qu'il y aura pour lui désir ou nécessité de paraître.

L'esprit, c'est le fond et point la forme : c'est un avantage lorsque la forme est là pour faire valoir le fond, mais l'on n'en a pour cela ni plus ni moins d'esprit. Il est difficile même que la forme n'emporte pas jusqu'à certain point le fond. Lorsque l'esprit s'évapore constamment en paroles, il perd de sa force et de sa saveur. L'esprit craint de se parpiller, il se concentre, et creuse au dedans de lui-même. Les grands génies généralement sont taciturnes ; ils aiment à s'entourer de silence et de solitude. Les grands

parleurs, au contraire, généralement sont des sots; leur esprit prétendu a besoin de l'entourage et de l'excitation d'un cercle, leur cervelle est comme une éponge qui constamment s'emplit et se déemplit. D'ailleurs le meilleur esprit s'épuise, et ne saurait toujours se suffire; il doit se replier journalièrement sur lui-même, s'alimenter de substances fortes, et se fortifier par la réflexion; mais s'il sacrifie tout à la forme, s'il ne cherche ses aliments qu'au dehors, et vit dans un cercle tout extérieur, bientôt il languit, s'épuise, et n'existe que sur des redites.

L'esprit, c'est l'homme tout entier. Il est entièrement uni au caractère et à l'expression même de la physionomie. L'esprit c'est l'activité de la pensée, c'est le bon sens qui juge et la conscience qui avertit. Celui qui ne pense pas est un sot; le nombre plus ou moins grand d'idées fait la juste mesure de l'esprit. Lorsque le jugement se fausse, et

que la conscience se pervertit, l'esprit également se fausse et se pervertit: l'esprit indique toujours le caractère, et le caractère représente toujours l'esprit.

On peut être *bon* et *bête*, dira-t-on; le mot est presque passé en proverbe; et l'on y ajoute celui-ci: *rien de tel que les gens d'esprit pour faire des sottises*. C'est une erreur; l'esprit se marque essentiellement dans la conduite; tel bon que l'on soit, si l'on manque d'esprit, l'on ne saurait faire un pas dans le monde, sans nuire à soi-même et aux autres. Les gens d'esprit qui disent ou qui font des sottises, c'est qu'ils n'ont pas l'esprit de réflexion, ou plutôt qu'ils sont emportés par des passions contraires.

L'esprit, c'est l'harmonie de toutes les facultés; c'est quelque chose de droit et de juste qui plait dans la conduite, et persuade dans le discours, parce que tout vient de l'âme; l'esprit, c'est de connaître le vrai et

de s'y conformer dans les paroles et les actions : c'est de se sentir supérieur au faux et à l'injuste ; de savoir commander à ses passions , en un mot , d'asservir la matière à l'intelligence. Il y a loin de là sans doute à ce qu'on appelle vulgairement esprit de conversation. Mais cette définition assigne seule à l'esprit la place qu'il doit véritablement occuper.

Nous avons tous un esprit naturel , puisque nous avons tous la faculté d'observer , de réfléchir , et d'activer notre pensée. La différence que nous trouverons dans les esprits , nonobstant les nuances infinies qui constituent les individualités , c'est qu'il y a des esprits plus ou moins rétrécis par le défaut de connaissances et l'inactivité de la pensée ; c'est qu'il y a des esprits emportés par l'imagination ; des esprits gâtés , viciés par les passions et par de mauvaises habitudes. Mais la faculté naturelle n'a manqué à

aucun ; d'un autre côté la perfection n'a été atteinte par aucun , car elle n'appartient pas à la nature humaine.

Je dirai donc aux femmes : cultivez votre esprit , étendez-le autant qu'il est en votre puissance , et poussez toujours à son perfectionnement , car l'esprit c'est votre âme même , c'est l'ensemble de vos facultés qui doit se refléter dans tout votre extérieur , votre visage , vos gestes , vos paroles , vos actions.

Cultiver l'esprit , c'est l'étendre par l'acquis des connaissances qui alimentent la pensée , et par l'habitude de la méditation qui fortifie et assainit le jugement ; c'est conserver intact ce précieux instinct de l'âme , appelé bon sens ou conscience , en ne permettant pas aux préjugés de l'assaillir , ni aux passions de s'en emparer ; c'est se faire une règle immuable d'agir et de parler conformément à la manière dont on pense.

Une instruction sage et bien entendue sert merveilleusement à développer l'esprit; la lecture, la réflexion et la conversation le perfectionnent et l'alimentent. Le moyen d'acquérir de l'esprit, et tout le monde doit chercher à en acquérir, c'est d'occuper sa pensée principalement par des objets sérieux, et de se faire une habitude de les approfondir; c'est de chercher constamment à dépouiller sa raison de toute erreur; enfin, c'est de voir juste, de porter un jugement sain sur toutes choses, et de toujours agrandir le cercle de ses idées.

Ce travail est tout intérieur; mais en même temps qu'il s'accomplit, l'effet s'en reflétera-t-il au dehors? Aura-t-on ce qu'on appelle de l'esprit dans le monde?

C'est une triste prétention que de vouloir briller dans le monde par son esprit; cette prétention est surtout nuisible chez les femmes. Elles doivent chercher à plaire,

et jamais à briller. Or, il est vrai que le charme de la conversation est tout-puissant pour subjuguier et aller à l'âme. Mais on possède toujours suffisamment le don de la conversation, lorsque l'esprit est cultivé, la pensée active et le jugement sain.

Il est un esprit de conversation qui ne s'acquiert guère que par l'usage et l'habitude du monde. Mais c'est là un esprit factice que l'on ne possède presque jamais qu'au détriment du véritable. Il ne plaît que par sa nouveauté; bientôt on le sait par cœur et l'on s'en fatigue.

L'esprit qui plaît le plus constamment, et dans lequel on découvre tous les jours des charmes nouveaux, c'est celui qui vient de l'âme; qui ne jette pas des clartés brillantes et inégales, mais éclaire d'une lumière douce; qui ne se livre pas d'un coup et à tout le monde, mais par degrés, et à mesure qu'il accorde son estime et sa con-

fiance ; qui pense tout haut et n'a rien à cacher de ce qui le concerne ; qui n'offre qu'harmonie et concordance ; qui puise une verve inépuisable dans le sentiment , la sensibilité où il prend sa source ; qui se varie à l'infini , et n'est point exclusif ; qui ne se prend jamais aux frivolités ni aux médisances , mais aux pensées intimes et aux questions générales ; qui se ravive et se nourrit par sa propre force sans jamais s'épuiser ; qui jamais ne choque , parce qu'il est naturellement bienveillant ; qui ne brille point , et n'excite point la jalousie , mais se fait pardonner et aimer ; répandant le calme et la félicité dans les âmes par une sorte de vertu semblable à ces paroles enchantées qui adoucissaient les maux et fermaient les blessures ; cet esprit est l'esprit véritable des femmes , il est gracieux , poétique , naturel , aimant , dévoué ; il plait chaque jour davantage , n'a pas besoin de parure ni d'é-

clat , mais se sent à l'aise , et se développe avec toutes ses beautés dans le cercle de la famille , au foyer domestique , dans l'intimité des affections ; cet esprit ne vieillit jamais , mais conserve une jeunesse impérissable , attestant ainsi l'immortalité de l'âme dont il se montre le plus magnifique reflet.

§ IV. — BEAUTÉ.

Il vous faut cultiver non-seulement votre âme et votre intelligence , mais encore les dons physiques que vous a départis la nature. Les moralistes généralement blâment le soin de la beauté corporelle ; c'est à tort , la beauté vient de Dieu comme tous les biens terrestres , on peut s'en glorifier et

l'orner sans crime, il ne s'agit que de n'en pas faire son idole, et d'être toujours prêt à s'en détacher.

La beauté est un grand avantage, surtout chez les femmes. C'est la première chose qui frappe, et que l'on recherche : les qualités morales ne viennent qu'après, et il faut un temps beaucoup plus long pour les connaître. Cependant qu'on lise l'histoire, et que l'on regarde autour de soi ; il semblera que la beauté est presque toujours un don funeste aux femmes, et qu'il engendre plus souvent les larmes que la joie. Oui, par l'abus qu'on en fait, ainsi que des dons de l'intelligence. Tous les biens de la vie sont pernicieux, si l'on ne sait pas en régler l'usage, et les rendre tous secondaires au perfectionnement moral.

La beauté est pernicieuse, lorsqu'une femme, idolâtre des avantages extérieurs qu'elle possède, néglige de se rendre aimable

d'ailleurs. La beauté est pernicieuse, lorsque la femme en fait l'instrument d'une coupable et dangereuse coquetterie. La beauté est pernicieuse lorsque la femme la considère comme le bien le plus précieux, et qu'elle pense avec désespoir au déclin des ans.

Mais la beauté est un don divin, elle est l'expression la plus sublime du beau idéal, elle procure à l'intelligence même, par sa contemplation, les jouissances les plus exquises, lorsqu'elle orne une belle âme, que la physionomie est un reflet des qualités du cœur, qu'elle n'exerce autour d'elle qu'une influence salutaire, et que la femme pieuse et dévouée, contente de ce qu'elle possède d'ailleurs, la voit se ternir sans regrets.

L'amour, le désir de plaire, d'être aimée, le mariage, la maternité, formeront toujours les principaux événements de la vie d'une femme. La beauté est le plus puissant

auxiliaire de l'amour. Mais c'est en cela principalement qu'elle menace de devenir funeste aux femmes. A leur entrée dans le monde, lorsqu'elles se voient entourées d'hommages, souvent le désir de plaire éteint chez elles le besoin d'aimer, la vanité tue la sensibilité, elles ne songent qu'à accroître le nombre de leurs adorateurs, le jeu de la coquetterie les rend fausses et perfides, les succès du monde et une basse adulation leur deviennent une habitude absolue, une nécessité de la vie. Dès lors elles sont perdues. Le cœur se dessèche chez ces femmes, même dans le mariage elles conservent leur légèreté; et lorsque l'âge vient ravir leur beauté, elles en retiennent les restes avec désespoir, redoublent d'artifices pour donner le change, s'aigrissent le caractère et l'esprit dans des regrets désordonnés et la haine qu'inspirent des rivales plus jeunes, qui tour à tour viennent les supplanter.

Il n'y a peut-être pas de sort plus affreux que celui de la femme qui, ayant placé tout son bonheur dans les avantages extérieurs, ne sait pas se résoudre à vieillir.

La beauté n'est un avantage qu'autant qu'elle est réunie à la modestie, à la franchise, et à la pureté de l'âme. Elle ne doit être chez la femme qu'un auxiliaire aux qualités qu'elle déploie pour être aimée de l'homme de son choix. Insensible aux hommages qu'elle ne peut accueillir, franche à l'égard des prétentions qu'elle repousse, indifférente aux succès purement d'amour-propre, ennuyée au milieu d'un monde dont les plaisirs ne sont que bruit et fumée, toutefois elle est heureuse de se savoir belle, parce qu'elle espère en être d'autant plus aimée lorsqu'elle-même aimera. Et lorsqu'enfin se réalise, dans un être préféré, le beau idéal que son imagination avait créé, elle ressent toutes les délices d'un amour où l'âme

s'épure et grandit en même temps que la physionomie s'embellit par l'expression du sentiment. Complètement satisfaite de plaire à celui qu'elle aime, elle n'ambitionne point d'autres succès, et ne s'aperçoit même pas que sa beauté passe, puisqu'il n'y a pas de changement dans leur mutuelle affection, et que d'ailleurs elle s'est préparée dès longtemps un grand nombre de dédommagements à cette perte nécessaire.

Il n'y a peut-être pas de sort plus beau que celui de la femme qui, possédant le don de la beauté, ne s'en sert que pour rendre plus aimables les qualités attachantes et durables de l'âme.

Il n'existe heureusement pas de type fixe et immuable de beauté, qui ne souffrirait pas de modifications et plairait également à tous; car dès lors les femmes qui réaliseraient ce type formeraient une caste tout à fait privilégiée. La beauté varie à l'infini

dans l'opinion, et subit en elle-même un nombre infini de modifications d'après l'âme que la physionomie reflète. La plus laide peut plaire par une expression de douceur; la plus belle, c'est-à-dire dont les traits offrent l'ensemble le plus parfait, peut repousser par une expression de dureté et de mauvaise humeur.

En tous cas, la plus laide comme la plus belle, et la plus belle comme la plus laide, doivent chercher à rectifier leurs défauts, et à tirer parti des dons de la nature, en se persuadant bien que, chez les femmes surtout, les qualités extérieures rehaussent extrêmement les qualités intimes. La beauté ne consiste pas seulement à avoir un beau visage et à être bien faite; la beauté consiste encore dans la démarche, la physionomie, le geste, le parler, la parure, tout l'extérieur de la personne.

Les deux accessoires principaux de la

beauté, ce sont la propreté et la santé. Lorsqu'une femme se néglige sur sa personne, ou bien qu'elle ne soigne pas sa santé, elle est fort coupable envers elle-même et envers ceux qui l'entourent. La santé est le premier de tous les biens, car elle influe même sur le moral et sur l'esprit. Des exercices propres à développer et à fortifier le corps, doivent occuper une grande place dans l'éducation, et toute notre vie nous devons conserver l'habitude d'un régime sain et d'un exercice salubre. La propreté est un devoir; la femme qui se néglige n'a pas le droit de se plaindre des rebuts du monde et de ses proches. L'on doit être propre sur soi et dans sa toilette. Une recherche de propreté et d'élégance dans les vêtements doit être, non pas une affaire importante, mais une habitude de tous les jours, et de toutes les heures; c'est une surveillance continuelle qu'il est nécessaire de porter à la propreté

du corps ainsi qu'à la pureté de l'âme. Le luxe dans la toilette peut s'allier à la malpropreté et au mauvais goût; le luxe est toujours un tort. Mais une propreté ornée d'élégance est une qualité précieuse chez une femme, atteste des idées d'ordre et d'économie, et supplée presque à la beauté.



— 111 —

CHAPITRE V.

CONDUITE.

Vous voilà donc douée de bonté, de sagesse, de modestie ; votre esprit est cultivé, votre figure porte l'empreinte de la douceur et de la sérénité de l'âme ; ce sont là tous

éléments de bonheur si vous savez en faire un sage emploi. Votre première règle de conduite doit être l'arrangement de chacune de vos journées ; vous ne sauriez croire combien il est nécessaire au bonheur de savoir régler son temps, combien cela profite à toutes les occupations, et combien l'on y gagne une habitude d'ordre et d'activité. Il ne s'agit pas de se marquer sur un papier heure par heure l'emploi du temps : il ne faut jamais être minutieux. Mais vous devez marquer de bonne heure à votre vie un but utile ; ce but doit être essentiellement le perfectionnement de vous-même, et chacun de vos jours doit y concourir. Faites-vous donc la loi d'un travail ayant pour objet le développement de vos facultés, et qui remplisse plusieurs heures de chacune de vos journées : de la sorte, la durée de votre existence se marquera au moins par vos progrès dans une partie quelconque

que vous aurez embrassée ; de la sorte, chacun de vos jours sera occupé en partie par le travail, et vous en aurez plus de joie au repos et à la récréation ; de la sorte, vous connaîtrez une spécialité, vous vivrez réellement par l'esprit.

La vie de l'esprit n'est rien sans la vie du cœur ; cette dernière donne le plus grand bonheur, mais elle ne doit pas absorber l'être entier, car elle le tuerait par la force des impressions. Un travail journalier de l'esprit serait déjà utile, lorsqu'il n'aurait que le but de faire diversion aux affections de l'âme ; d'ailleurs une affection peut remplir toute la pensée, mais elle ne remplit pas le temps. Alfieri dit dans ses mémoires : « Le plus grand bonheur auquel l'homme puisse atteindre, c'est d'avoir une noble affection au cœur, et une puissante occupation à l'esprit. » Effectivement, là est le secret de la vie ; que l'âme, le cœur, l'esprit,

toutes les facultés soient activées; mais où trouver de nobles affections et de puissantes occupations? — Rendez - vous - en dignes , elles viendront d'elles-mêmes vous chercher.

L'on a toujours quelqu'un à aimer : l'on a une famille , des amis , des malheureux que l'on soulage. Plus tard peut-être contracterez-vous de nouveaux liens , vous créerez-vous une nouvelle famille , connaîtrez-vous des affections plus vives et plus puissantes. Vivez de la vie du cœur , aimez pour être aimé , ne soyez pas égoïste dans vos affections , sachez remplir tous les devoirs qu'elles exigent. Toutefois prenez garde qu'elles ne vous maîtrisent et vous absorbent ; occupez votre esprit , activez toutes vos facultés simultanément.

L'oisiveté et l'ennui , qui engendrent la dissipation , et souvent les désordres les plus honteux , voilà les deux fléaux de la vie des

femmes. C'est un préjugé funeste , celui qui prétend encore aujourd'hui concentrer les femmes uniquement dans les soins domestiques ; ce préjugé est funeste parce qu'il pose un principe tout à fait inapplicable dans les mœurs actuelles , et que par là il empêche une éducation convenable. Une éducation toute domestique pour les femmes était bonne du temps des patriarches , chez les peuples bergers , ou bien pour la vie de château du temps de la féodalité , et aujourd'hui encore dans les campagnes. Dans une habitation éloignée des villes , où presque toutes les industries se trouvent rassemblées par nécessité et par des vues d'économie , chaque membre de la famille trouve des occupations suffisantes à remplir son temps , et n'en est pas distrait par la dissipation d'autrui. Mais dans les villes , où la dissipation s'offre de toutes parts , et où toutes les industries s'offrent à vous , présen-

tant les objets fabriqués presque au même prix que les matières premières, comment voulez-vous concentrer les femmes dans les soins domestiques, en considérant à quoi se réduisent ces soins? Ce qu'on appelle tenir un ménage prend si peu de temps, lorsqu'on a des domestiques, que l'on ne saurait s'en occuper plus de quelques heures par jour, et que l'on voit la plupart des femmes chargées de ce léger fardeau, donner quatre fois plus de temps à leur toilette et aux plaisirs du grand monde.

Or, l'oisiveté la plus dangereuse est celle qui vous pousse à la dissipation et aux plaisirs du dehors.

Les soins domestiques, la tenue d'un ménage, doivent entrer dans l'éducation d'une femme, et lui être présentés comme l'occupation la plus essentielle de sa vie. Toutefois, il serait fort peu utile que les femmes en fissent un long apprentissage, précisé-

ment parce que rien n'est plus dans leur nature; que c'est une chose qui leur plaît tout à fait, et qu'elles apprennent tout de suite sans se donner pour cela aucune peine.

Il serait plus nécessaire d'enseigner aux femmes à ne jamais faire étalage de ce genre d'occupations, et à ne ressembler en aucun point à une cuisinière, que d'exiger qu'elles y attachent une importance apparente.

Un ménage doit aller de soi-même quand les ressorts sont bien montés; il faut qu'une maîtresse de maison y ait une surveillance continuelle et qu'elle fasse attention à ce que les domestiques ne se relâchent jamais de leur devoir; mais ce soin constant ne remplit nullement son temps, n'en prend pour ainsi dire aucune partie.

Cependant les soins domestiques sont l'éternel argument que l'on oppose aux raisons en faveur d'une éducation solide pour

les femmes. L'on allègue encore aujourd'hui les fameux vers de Molière :

Nos pères, sur ce point, étaient gens bien sensés,
Qui disaient qu'une femme en sait toujours assez,
Quand la capacité de son esprit se hausse
A connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse.

Et l'on oublie que nul n'a mieux démontré les inconvénients de l'oisiveté et de l'ignorance, que ne l'a fait ce profond philosophe dans sa pièce immortelle de *l'École des Femmes*.

Je regarde autour de moi, et je vois des femmes (c'est surtout en Allemagne que nous les trouverons) réunir à l'amour des arts et des lettres, à la culture des sciences, la plus vive sollicitude pour les soins du ménage, pour le bien-être de leur époux et de leurs enfants. Je vois d'autres femmes, entièrement ignorantes et simples d'esprit, qui, trouvant le secret de s'adonner entiè-

rement aux soins du ménage, en prennent prétexte pour se montrer d'un caractère minutieux, tracassier, opiniâtre, se négliger entièrement sur leur personne, et avoir toujours à la bouche les exigences du service domestique, en un mot, faire payer bien cher à leur mari le bonheur journalier d'avoir *un rôti cuit à point*. Enfin, d'autres femmes, et c'est le plus grand nombre en tout pays, s'occupant de toutes choses superficiellement, de cuisine et de beaux-arts, sont avant tout femmes du monde; ne s'intéressent à rien, faute d'avoir rien approfondi, recherchent par ennui et par oisiveté les plaisirs du dehors, se créent une funeste habitude de frivolité et de dissipation, et deviennent par là absolument inhabiles à toute pensée sérieuse et à tout devoir réfléchi. Tel est le résultat d'une éducation fautive et superficielle, où les soins domestiques servent de prétexte pour éloigner une

véritable culture de l'esprit, et un développement réel des facultés. Cette éducation ne donnant pas de solidité au jugement, pas de but à la vie, pas d'emploi au temps, ne fait de la femme qu'un jouet qui se laisse emporter par la mobilité de ses propres impressions, et par la contagion de l'exemple, contre laquelle l'éducation aurait dû soigneusement la fortifier.

Le grand tort des femmes, qui engendre pour elles toute espèce de maux, c'est la soif désordonnée des plaisirs du monde, et l'habitude de la dissipation. — Cette femme qui sait rester chez elle, quelles que soient les occupations qu'elle s'est créées, cette femme est capable de remplir ses devoirs, et il y a toute probabilité à ce qu'elle les remplisse.

— Cette femme qui, par oisiveté, par habitude de dissipation, a besoin d'être constamment hors de chez elle, et ne peut jamais rester seule et se suffire à elle-même, cette

femme ne saurait remplir aucun de ses devoirs : la vie du monde et la vie domestique sont réellement incompatibles, mais non pas la vie intérieure et la culture de l'esprit.

Ce n'est pas que je veuille porter un anathème sans restriction aux plaisirs du monde. Ces plaisirs choisis, et servant de délassement aux occupations sérieuses, sont, à mes yeux, très-permis. Il est même nécessaire de jeter de la variété dans la vie, et de se distraire quelquefois au dehors pour mieux sentir le bonheur *du chez soi*. Une société choisie, l'intimité de quelques amis, la promenade, les spectacles, les concerts, les bals de société, ce sont là des récréations fort innocentes, et qui même concourent à élever l'âme, et à agrandir le cercle des idées. Ce que je blâme dans les plaisirs du monde, c'est l'abus, l'excès, l'habitude qui dégénère en besoin, et qui fait que tout

devient bon , et que l'on ne choisit plus. Je blâme encore les plaisirs du monde lorsqu'ils deviennent l'occupation la plus importante de la vie , et que le devoir n'est compté qu'après. Une société modeste et choisie , où le cœur se donne plus que l'esprit , où chacun se livre sans craindre la médisance et la critique ; où l'on réunit le charme des beaux-arts au plaisir de la conversation ; une société de ce genre est presque un besoin de l'existence ; mais si cette société dégénère en un cercle qui chaque jour se renouvelle et s'agrandit, où le cœur et l'esprit ne trouvent pas à sympathiser , où règnent seulement la vanité et l'amour-propre sous toutes ses faces ; où chacun , constamment exposé à une critique amère , en prend également la funeste habitude pour avoir sa revanche ; alors je dis qu'il y a abus , que c'est un temps misérablement employé , et que l'âme , au lieu de s'ennoblir ,

se rétrécit et se corrompt. L'amour de la parure est naturel chez les femmes , et bien dirigé , c'est une qualité ; mais s'il dégénère en passion , s'il devient une pensée dominante , s'il pousse à des dépenses au-dessus des moyens , alors c'est un vice des plus dangereux : l'amour désordonné de la toilette chez une femme est aussi pernicieux que l'amour du jeu chez un homme : il ne connaît pas de limites , et entraîne à toutes les corruptions. Enfin , l'amour des spectacles , des concerts , des bals , de tout ce qui vous attire hors chez vous , n'est un mal qu'autant que vous vous y abandonnez avec excès , y sacrifiant vos besoins , et vous gênant dans votre dépense. Cette règle est la même pour les jeunes filles et pour la femme mariée ; les devoirs de la première sont moins importants , mais c'est une mauvaise habitude qu'elle contracte , un mauvais pli qu'elle prend. Non , si j'étais homme ,

+ C'est oui qu'il faut lire.

et que j'eusse des vues sur une jeune personne, je m'effrayerais beaucoup de lui voir un goût trop vif pour le monde : je craindrais que, dans notre intérieur, le monde ne fût entre ma femme et moi ; je craindrais que nous ne sussions pas mesurer la recette à la dépense ; car, s'il est aisé de calculer les nécessités de la vie, il est impossible de calculer les nécessités du luxe ; je craindrais que ma femme n'eût déjà contracté, dans le commerce du grand monde, l'esprit de médisance et de frivolité qui y règne exclusivement, que l'envie et la jalousie n'eussent déjà altéré la pureté de son âme. Je craindrais enfin de ne trouver dans ma femme qu'une de ces poupées mondaines, dont on est assuré de rencontrer le visage partout où il y a une occasion de se montrer, et qui n'est absolument pour son mari qu'une charge et un sujet constant d'inquiétude.

^{oui,} Non, le premier devoir d'une femme, avant comme après le mariage, c'est de savoir rester chez elle, et s'y occuper. Or, comme les soins domestiques ne prendront jamais tout son temps, il lui est nécessaire de se créer d'autres occupations propres à activer son esprit, et à développer ses facultés. De cette manière, non-seulement elle aimera l'intérieur de sa maison, mais encore elle saura l'embellir pour ceux qui habitent avec elle, elle saura assez les captiver pour qu'eux-mêmes n'aient pas le besoin d'aller au dehors chercher des distractions. Et n'est-ce pas là un devoir essentiel de la femme, de retenir tout ce qui l'entoure par sa douceur, sa bonté, son esprit, ses talents ? N'est-ce pas ainsi qu'elle doit charmer les vieux jours de ses parents, qu'elle doit retenir auprès d'elle son époux, qu'elle sera la première institutrice de ses enfants ? Quoi ! serait-il préférable que la femme fût

simplement le premier domestique de la maison? Autant vaudrait-il affirmer que la coutume chez les Grecs était bonne, de diviser les femmes en deux classes, dont les unes étaient condamnées à tous les soins domestiques, et les autres à tout l'éclat désordonné de la vie publique. La coutume, je pense, vaut mieux chez nous, où les femmes peuvent prétendre par leur éducation à concilier le charme de ces deux existences, et à offrir à leur mari, dans une affection unique, les trésors réunis d'un sentiment profond des devoirs, d'un entier dévouement, de la candeur, de la modesties, des talents, d'un esprit cultivé, et d'un amour exclusif.

Les anciens, et principalement les Grecs, ne connurent point le véritable bonheur de la vie domestique : la vie publique absorbait presque toute leur existence. Le grand progrès des modernes, c'est d'avoir su al-

lier les devoirs également importants de la vie publique et de la vie privée.

Pour la femme, il n'est de bonheur que dans la vie privée : mais elle doit participer à la vie publique au moins par la pensée.

Que la jeune fille ne contracte donc point la funeste habitude des plaisirs du monde; qu'on ne la laisse pas non plus dans une privation absolue à cet égard, de crainte que le désir d'en jouir ne vienne à lui naître de son ignorance même; qu'on la conduise dans le monde, mais à la condition que son éducation lui soit par avance un sûr bouclier contre ses séductions. Comment un esprit sage et studieux pourrait-il se plaire à cette dissipation vaine, à ce tourbillon étourdissant et monotone? Qu'on la conduise dans le monde pour qu'elle puisse l'apprécier à sa juste valeur, et ne pas s'en faire des idées chimériques; si,

d'un autre côté, elle a chez ses parents l'exemple du bonheur domestique, elle fera tout naturellement la comparaison de ces deux genres d'existence, reconnaîtra en quoi ils sont incompatibles, et seulement de cette sorte, son éducation se trouvera complète.

Surtout, oh ! mères, ne conduisez pas vos filles dans le monde, en affichant la prétention de leur trouver un mari : par là, vous ternissez la candeur de votre enfant, et la placez dans une condition humiliante. D'ailleurs, le moyen que vous employez est précisément ce qui nuira à l'établissement de votre fille. En la produisant ainsi au dehors, vous effrayez les hommes ; en la gardant chez vous, vous leur donnez le désir de l'y venir chercher.



CHAPITRE VI.

LE MARIAGE.

Le mariage est l'événement le plus important de la vie d'une femme ; il décide sans rémission de toute sa destinée. Qu'on élève une femme, pour ainsi dire, dans ce but unique, ce n'est pas ce qu'il y a à blâ-

mer ; la majorité des femmes doit se marier, et toute leur éducation doit être dirigée dans ce sens ; mais le tort qu'on a généralement, c'est de s'imaginer avoir tout fait pour leur bonheur en leur procurant un mariage quelconque, où l'existence matérielle est à peu près assurée, et en les dotant d'avantages superficiels, qui, à dater de ce changement d'existence, ne leur servent plus à rien dans le cours de la vie.

Au premier regard que nous jetons sur la société, deux choses nous frappent également : d'abord, c'est la difficulté du mariage pour les femmes ; il semblerait cependant que dans ce lien tous les avantages soient du côté de l'homme, puisqu'il trouve à la fois dans sa femme, une compagne, une amie, une ménagère, la mère de ses enfants, et ordinairement des avantages de fortune ; tandis que la femme abandonne une vie tranquille et paisible pour se charger

de mille soins nouveaux, et se courber sous le poids de pénibles devoirs. La seconde chose qui nous frappe, c'est que le mariage, cette institution sainte et divine, qui est dans la nature des choses comme dans les lois sociales, ne nous présente guère que le spectacle de désordres, de troubles, d'un conflit perpétuel, et des plus amères douleurs. Ce désordre est tellement constaté, que de certains réformateurs n'y trouvent pas de meilleur remède que l'abolition même du mariage ; ils nient que cette institution soit dans la nature, et, ne pouvant empêcher le désordre et le vice, ils voudraient organiser le vice et le désordre. Les malheureux ! s'ils avaient seulement trois mois la direction de la société, elle tomberait dans une si horrible anarchie, qu'il vaudrait mieux aller vivre dans la tanière de quelque bête sauvage, que sous le régime de semblables perturbateurs.

Leur remède à eux , aux maux de la société , c'est de dire aux hommes : si vous avez mal à un bras , coupez-vous le bras ; si vous avez mal à la tête , coupez-vous la tête.

Non , le mariage est une institution à la fois naturelle et sociale , qui peut recevoir un grand nombre de modifications et de perfectionnements , mais qui subsistera aussi longtemps que le monde même. La preuve en est que le mariage est une institution universelle ; qu'il se trouve dans l'état de nature , dans les sociétés au berceau , et chez les nations parvenues au plus haut degré de civilisation. Dans chacun de ces états , l'homme sent le besoin d'une compagne , lui donne son affection exclusive pour avoir la sienne en retour , la considère davantage lorsqu'elle devient mère , et désire qu'un contrat lui en assure la propriété , afin qu'elle ne puisse pas le quitter , ou que d'au-

tres hommes ne viennent pas la lui ravir.

Dans chacun de ces états , le divorce ou la répudiation a été plus ou moins acceptée comme un remède triste , mais nécessaire , aux unions malheureuses. Plus les peuples sont vertueux , plus on voit que le mariage y est en honneur , et que le divorce tombe en désuétude. Plus les peuples se corrompent , plus le mariage y est l'objet des sarcasmes , et plus le divorce y devient un besoin et une mode. Voilà ce que nous enseignent l'observation et l'expérience en faveur du mariage dans tous les temps et dans tous les pays. Si , d'un autre côté , mettant à part l'expérience des siècles , nous considérons l'institution du mariage en elle-même , toutes nos réflexions viendront nous convaincre que le mariage est la première base de la société , que seul il assure le bonheur domestique , l'éducation des enfants , la concorde parmi les hommes , et qu'y porter

atteinte, c'est faire crouler l'édifice social même dans toutes les parties.

Et cependant, il est peu de mariages heureux; il est peu d'intérieurs qui offrent le spectacle de la concorde entre les deux époux. Là, on voit des querelles fréquentes, des germes infinis de discorde; autre part, c'est une indifférence totale, née de la disparate des goûts, des caractères et des humeurs; ailleurs, c'est l'inconduite de la femme ou de l'homme, souvent des deux à la fois, et les désordres les plus révoltants; et, en face de ces tristes tableaux, combien il est rare de trouver de ces sympathies vives et inaltérables, chaque jour se fortifiant et prenant de nouveaux développements, et qui, donnant à deux êtres une existence entièrement identique, doublent toutes les jouissances, ôtent l'amertume aux peines, et font vivre de cette vie de l'âme qui chaque jour acquiert, et seule ne périt pas.

Que de conditions ne faut-il pas pour former de bons mariages! comment ces deux êtres qui se connaissent à peine, et qui ont reçu des éducations si différentes, qui apportent sur leur union même des idées contradictoires, qui sont peut-être possédés chacun de la pensée de dominer l'autre, qui, peut-être chacun, ont un certain égoïsme qui leur donne la volonté d'exploiter l'autre; comment ces deux êtres assemblés au hasard pour vivre de l'union la plus intime, où, à chaque instant, il est nécessaire de s'entendre et de se faire de mutuelles concessions; comment serait-il possible qu'ils vécussent en paix et se donnassent un bonheur mutuel? Est-il étonnant, lorsque les sympathies véritables n'ont pas été consultées dans le mariage, qu'il ne puisse offrir qu'un tiraillement continuel, où chacun finit par vivre à part, en se considérant mutuellement comme un fardeau nécessaire

dont on se décharge autant que possible.

Mais lorsqu'un mariage est basé sur les convenances naturelles, lorsqu'on a pu se connaître et s'aimer, que les éducations ont eu les mêmes principes fondamentaux, que les deux natures sont bonnes et flexibles, que chacun, dépouillé d'égoïsme, met toute sa joie à faire le bonheur de l'autre, que tous deux ont la même idée des devoirs réciproques du mariage, de la condescendance, des concessions nécessaires, de l'obéissance que la femme doit au mari, comme le dit l'Évangile; de l'attachement exclusif, de la protection, du dévouement que ce dernier doit à sa femme; lorsque toutes ces conditions sont remplies, combien le mariage devient une source de joies ineffables, et d'un bonheur qui va toujours s'agrandissant, et que l'on ne saurait trouver dans aucune autre condition de la vie! Quelle affection plus puissante que celle qui attache deux époux!

Quelles joies plus vives que les joies de la paternité et de la maternité! Comment dépeindre ce charme du foyer domestique, où toute la famille assemblée a constamment sous les yeux les êtres qui lui sont les plus chers; dans lesquels les souvenirs et les espérances se confondent, qui forment un but à la vie, une occasion d'activer constamment toutes les facultés de l'âme et de l'intelligence, et qui procurent, par la seule contemplation de ces objets chéris, les jouissances les plus réelles? Oh! qu'est-ce, qu'est-ce donc que les plaisirs et toutes les vanités du monde, en comparaison du bonheur domestique? Que sont même les chagrins qui viennent effleurer la vie, tant que l'on garde autour de soi de si chers trésors, tant que l'on peut se réfugier dans cette vie d'intérieur si monotone en apparence, et cependant la plus fertile en puissantes émotions? Ah! si ce n'était que l'on peut être frappé au cœur

dans les objets mêmes de ces saintes affections, si ce n'était que la mort peut nous les ravir, l'homme, connaîtrait ici-bas le vrai paradis, et, peut-être, ressentant la plénitude constante du bonheur, il cesserait de former des vœux pour une autre vie.

Non, non, les plus grandes joies de ce monde, par leur mélange et leur instabilité, ne font que nous donner le pressentiment de la vie éternelle.

Le mariage offre donc ces deux chances de bonheur et de malheur infini. Il y a des caractères où tout glisse, joies et bonheur; pour ceux-là peut-être y a-t-il un milieu entre ces deux existences. Mais pour les personnes douées de sensibilité, il n'est pas d'alternative dans le mariage: c'est pour elles un bonheur de tous les moments, ou bien une chaîne pénible qui chaque jour devient plus douloureuse.

Dans un mariage mal assorti, l'homme

est malheureux comme la femme, mais pas au même degré. Le premier a des occupations, des devoirs qui le distraient; la seconde est toute à sa peine: c'est un vautour qui lui ronge incessamment le cœur.

Quel est le remède aux mauvais mariages? Est-ce le divorce? Non; le divorce doit exister comme palliatif, lorsque le mal est accompli. Mais pour remédier véritablement au mal, il faut remonter à sa source, et purifier la société entière.

Aux femmes appartient ce soin; les lois n'y peuvent rien, ce sont elles-mêmes qui doivent se réformer, et préparer ainsi la réforme de toute la société.

Les femmes sont généralement victimes dans les mauvais mariages, mais presque toujours elles ont été cause de leur malheur.

D'abord, pourquoi se marient-elles avec une si incroyable légèreté? Pourquoi dans le mariage ne savent-elles pas mieux rem-

plir leurs devoirs, se rendre agréables à leur mari, et embellir leur intérieur ?

La femme a cent fois plus de moyens que l'homme de plaire à celui qu'elle aime avant le mariage, et par conséquent de s'en faire choisir en le choisissant. Elle a également cent fois plus de moyens de le retenir, de le captiver après le mariage, de lui faire aimer son *chez soi*.

L'on crie beaucoup contre la coquetterie des femmes, et l'on a raison, quand cette coquetterie se prend à toutes sortes de buts ; mais lorsqu'elles en savent faire un digne emploi, c'est leur qualité la plus précieuse ; c'est-à-dire, diriger toute leur coquetterie sur l'homme de leur choix, afin de le rendre constamment heureux par l'affection même qu'elles inspirent.

Bon Dieu ! dès qu'il y a un commencement de sympathie, la femme peut se faire aimer à un si haut degré ! Quel lui faut-il pour cela ?

aimer elle-même, et se montrer constamment digne de l'image qu'un homme épris s'est d'abord formée d'elle. Après le mariage, combien il lui est aisé de fortifier cet attachement ! C'est elle qui charme son existence par des soins de tous les moments ; elle ne se contente pas d'aimer et de dire qu'elle aime, mais elle prouve cet amour par une sollicitude constante ; elle ne soigne pas seulement le moral, mais encore le matériel de la vie. Un homme est si heureux d'être l'objet de cette affection et de ces soins ; il prend si vite goût à cette douceur ineffable de l'intimité et au calme du logis ! Combien il est aisé à une femme de le retenir près d'elle et de s'en faire aimer exclusivement ! Pourquoi donc en voyons-nous si peu remplir cette tâche si douce ? Pourquoi ? parce que leur éducation les a rendues vaines et frivoles, et que ce sont elles qui, peu soucieuses du bonheur domestique, préfèrent les plaisirs bruyants

du monde ; parce que , irréfléchies et imprévoyantes, elles ne calculent pas combien, par leur insouciance présente, elles détruisent jusqu'au germe de tout bonheur dans l'avenir ; parce qu'elles se sont mariées la plupart par convenances, pour être mariées, qu'elles n'ont pas aimé avant le mariage, ou bien qu'elles cessent promptement d'aimer, et qu'elles se soucient peu de l'affection de leur époux ; parce qu'enfin elles dédaignent un bonheur dont on n'a même jamais su leur donner une juste idée.

Que les femmes reconnaissent donc leurs avantages, leurs devoirs et leurs vrais intérêts. Qu'elles sachent présider à leur destinée, au lieu de l'abandonner à tous les hasards, ou même de la compromettre par leur propre faute.

L'affaire la plus importante de la vie d'une femme, avons-nous dit, c'est le mariage. Il est donc juste qu'elle y songe, qu'elle s'y

prépare de bonne heure, et qu'elle ne mette point d'entraves à ce qu'il la vienne chercher. Mais est-ce à dire que cette préparation consiste à se parer d'avantages superficiels, à se produire dans le public, à s'étaler aux yeux du monde, à user de coquetterie dans la toilette, le regard et la parole ? Non, cette préparation consiste, selon nous, dans une vie simple, modeste, occupée, et dans la haute idée que la jeune fille acquiert, de bonne heure, de l'importance du mariage et des devoirs qu'elle aura à remplir. Toute la conduite ultérieure de la femme dépend de la manière dont elle aura d'abord envisagé cet état. Si elle n'y voit, comme le font tant de femmes, qu'une sorte d'émancipation qui substitue la complaisance d'un mari à l'autorité des parents ; une manière d'être qui donne plus de liberté d'aller dans le monde, et de recevoir chez soi ; le plaisir d'avoir la direction de la dépense ; enfin, si

elle ne considère que la position sociale que donne le mari, et non pas le mari lui-même, dès lors il n'est pas étonnant qu'elle se montre peu difficile dans son choix, et qu'elle ne recherche guère les sympathies véritables. Ces femmes-là se marient pour se marier, de même qu'elles changent de vêtements selon les saisons, sans y mettre d'autre réflexion que le bien-être tout matériel que cela procure. Il n'est pas étonnant que les hommes se montrent peu soucieux de se charger d'une chaîne semblable, et qu'ils n'y consentent qu'en y trouvant eux-mêmes le dédommagement d'avantages matériels.

Mais que la jeune fille soit accoutumée à considérer le mariage sous le rapport des devoirs et des récompenses qui y sont attachées; qu'elle y voie principalement un cercle agrandi d'affections, et qui par cela même entraîne autant de peines que de joies; qu'elle y voie des devoirs pénibles, des soins de

tous les instants, des inquiétudes permanentes dans le présent et dans l'avenir, une immense responsabilité et, pour tout prix, pour toute récompense du dévouement d'une vie entière, l'affection de celui auquel elle s'est unie, et la tendre bénédiction des enfants qu'elle aura élevés; oui, que la jeune fille considère le mariage sous cette face, la seule qui soit réelle et permanente, et dès lors elle ne sera plus désireuse de ce lien *quand même*, elle ne sera plus légère dans son choix, mais, au contraire, fera serment, dans son âme, de ne jamais appartenir qu'à l'homme capable de la comprendre, de l'apprécier, de s'associer à l'accomplissement de ses devoirs, et d'être reconnaissant du bonheur qu'elle saura procurer.

Lorsque les femmes auront fait ce serment, et que, ne se laissant pas séduire par des dehors frivoles, elles seront capables de juger les hommes, et de n'accorder leur amour

qu'à celui qui s'en montrera digne, elles auront conquis leur véritable puissance et dignité, et seront à même d'assurer leur propre bonheur.

La privation de fortune et de tous moyens d'existence est une des causes de la dépendance des femmes à l'égard du mariage. Elles n'ont pas le droit de se montrer difficiles lorsqu'elles courent le risque de manquer de pain. Elles auraient tort de se montrer fort exigeantes, lorsqu'elles ignorent sous quel toit elles pourront s'abriter, et comment elles se procureront le vêtement et la nourriture.

La situation d'une jeune fille sans fortune, lorsqu'elle se voit constamment en danger, si ses parents venaient à mourir, de se trouver en quelque sorte réduite à la mendicité, est la plus horrible de toutes par le contraste de cette position avec l'éducation puérile et frivole que l'on donne généralement aux filles : mieux vaudrait cent fois qu'elle eût

été accoutumée à vivre jour par jour du travail de ses mains. — Une éducation grave et solide, l'habitude d'une spécialité, remédieraient sans doute en partie à ce triste état de choses ; toutefois le remède serait insuffisant : pour les hommes déjà, la carrière du travail est partout encombrée ; pour les femmes cette carrière est encore plus étroite, et d'ailleurs cette ressource pour les femmes ne doit être qu'un cas exceptionnel : les soins domestiques doivent suffire à la grande majorité. C'est aux parents à préserver leurs filles de l'isolement et de la dépendance, en se faisant un devoir sacré, lorsque Dieu leur donne un enfant *du sexe le plus faible*, au lieu de sacrifier leurs épargnes à une éducation de luxe et de vanité, de placer sur la tête de leur fille, à dater du jour de sa naissance, un fonds qui ira toujours s'accroissant : cette épargne formera la dot de leur enfant, ou assurera son

indépendance dans l'avenir. Dès lors, si elle a reçu une bonne éducation, si elle est sage, modeste, économe, rangée, judicieuse, son avenir est entre ses mains, car bien certainement elle sera recherchée en mariage, et bien certainement elle ne se donnera qu'à un homme capable de l'apprécier et de lui rendre affection pour affection.

Ce seul soin des parents d'assurer une épargne à leurs enfants (et tous le peuvent proportionnellement à leurs moyens d'existence) changerait la condition des femmes, et en même temps la face de la société; car alors on verrait les femmes plus soigneuses de leur dignité, se placer elles-mêmes à la place qui leur est due; on les verrait, insouciantes d'hommages vulgaires, ne se donner qu'en récompense à de nobles sentiments et à des actions vertueuses; on les verrait, par leur propre réforme, forcer les hommes à se réformer eux-mêmes; alors seulement

l'amour véritable recouvrerait son empire; alors seulement, les mariages formés par des sympathies naturelles offriraient réellement la situation la plus satisfaisante de la vie, le seul paradis qui existe sur la terre.

Cependant, combien peu de parents se montrent prévoyants de l'avenir de leurs filles; généralement ils les élèvent d'après une routine commune, dans l'espérance de s'en décharger par le mariage, et abandonnant tout au hasard. Eh bien, ces parents sont horriblement coupables; ils n'ont pas le droit de mettre au monde une innocente créature qui ne demandait pas d'y venir, sans travailler d'une manière certaine à assurer son existence. Ils doivent ouvrir une carrière à leurs fils; ils doivent amasser une dot à leurs filles; c'est pour eux un devoir absolu, et ceux qui y manquent feraient mieux de tuer leurs enfants à leur naissance, que de les jeter ainsi dans le monde avec

une éducation fautive, et sans ressources pour subsister.

Je vous le répète, faites de vos filles des ouvrières à la journée, si vous ne vous sentez capables d'assurer autrement leur existence.

Mais enfin les choses sont ainsi, et les vieux parents ne se corrigeront pas. C'est aux jeunes filles, qui à leur tour deviendront épouses et mères, que je m'adresse, et je leur dis : Ayez de l'indulgence pour vos vieux parents, ils vous ont élevées par routine comme eux-mêmes l'ont été ; mais considérez combien votre éducation est fautive et superficielle, et prenez la ferme résolution de la réformer. Réglez dès maintenant votre caractère, votre esprit, votre conduite, comme si un jour vous deviez devenir épouse et mère de famille ; cette idée amenant avec elle l'image des devoirs les plus saints, vous élèvera à la hauteur de ces devoirs dans toutes les situations

de la vie ; toutefois gardez-vous d'un préjugé vulgaire, généralement funeste aux femmes : que vous soyez pauvre ou riche, ne croyez dans aucun cas que le mariage soit jamais une nécessité de position, et ne l'envisagez jamais ainsi, sous peine de faire votre propre malheur et celui de votre époux ; soyez certaine qu'il ne vous est permis de vous marier qu'avec la certitude de rendre heureux l'homme que vous associez à votre sort ; soyez certaine que le mariage ne saurait être simplement un changement de position, mais qu'il quadruple les peines s'il ne quadruple les joies ; soyez certaine qu'il n'est pas d'état pire au monde lorsque les humeurs ne se conviennent pas ; qu'importe que vous soyez pauvre tant que vous n'avez à penser qu'à vous ; si vous étiez mère et inquiète de vos moyens de subsistance, c'est alors que vous auriez à souffrir ; et si vous avez de la fortune, bon Dieu, quelle folie d'aller la par-

tager avec un homme que vous n'aimeriez point, tandis que, conservant votre indépendance, vous pouvez en faire un si noble usage, et gagner par son utile emploi tant d'affections sincères. Le mariage sans doute doit être le partage de la généralité ; mais il souffre des exceptions : chacun doit consulter sa vocation et surtout l'occasion ; bien fou, bien imprudent, celui qui se charge d'un si lourd fardeau sans l'assurance d'y trouver la compensation des soins qu'il comporte. Non, pénétrez-vous de la maxime si juste de Silvio Pellico ; formez-vous l'idée des vertus que vous désirez rencontrer dans l'homme auquel vous consentiriez d'unir votre sort, et faites le serment en vous-même : *celui-là ou aucun.*

Et lorsque vous aurez discerné l'homme qui vous convient, et que vous serez au moment de vous unir à lui, ne pensez pas que votre sort soit fixé, mais bien que c'est une vie

nouvelle où vous entrez, pleine de chances bonnes et mauvaises qui dépendront essentiellement de votre conduite. De cette époque vous avez l'entière responsabilité de vous-même et de votre seconde famille : c'est vous qui en devenez le centre, le bien unique, toute la joie et le bonheur. Oh ! sachez remplir vos devoirs dans cette condition nouvelle, d'abord pour l'amour du devoir, et ensuite pour le bien que vous en retirerez. Ces devoirs sont simples et aisés ; ne cherchez à plaire qu'à votre époux, présidez à l'arrangement de la maison ; que la dépense n'excède jamais le revenu, soyez simple et modeste dans votre extérieur, ne vous distrayez rarement dans le monde que pour mieux apprécier le charme du foyer domestique, cultivez votre esprit, perfectionnez votre âme, afin d'être capable de comprendre votre époux en toutes choses et de bien élever vos enfants. — Ces devoirs sont sim-

ples et aisés, et leur accomplissement vous est un gage certain du plus grand bonheur que l'on puisse goûter en cette vie. Toutefois, vous n'acquerrez ce bonheur qu'à une condition, c'est que vous puissiez réellement sympathiser avec l'homme de votre choix; si vous vous étiez trompée, et que vos humeurs fussent incompatibles, alors tous vos devoirs seraient pénibles, et le mariage vous paraîtrait la condition la plus triste de la vie.

Il est deux erreurs funestes qui peuvent égarer l'esprit et conduire à un mauvais choix : la première que j'ai signalée, c'est de ne voir dans le mariage qu'un changement de position, et d'entrer légèrement dans cette union sans qu'elle soit basée sur une affection véritable et des sympathies naturelles. La seconde, non moins funeste, c'est de s'abandonner follement au sentiment de l'amour, de s'éprendre par les yeux et par l'imagination, de se créer des illusions et de se

^{reparaître}
reparaître de chimères qui s'évanouissent en très-peu de temps, ne laissant dans l'âme qu'un amer désappointement et un cuisant ennui. Ces amours désordonnés, fruits d'un esprit exalté, sont fort communs, et produisent les plus tristes mariages; car, plus l'illusion a été grande, moins on se console de l'avoir perdue; plus on s'est figuré de chimères, moins on est capable de remplir les devoirs réels. L'amour véritable, dont le feu s'alimente par l'intimité, qui résiste au temps, aux maladies, aux difformités, cet amour-là, le seul qui nous vienne du ciel, est le partage seulement des âmes d'élite. C'est la première des vertus, car il les donne toutes; c'est le plus grand des bonheurs, car il s'alimente de lui-même, et non pas des objets extérieurs; mais, pour le goûter, il faut s'en rendre digne, et être capable de toutes les générosités et de toutes les délicatesses qu'il exige. Quant à l'autre amour,

cette flamme subite et passagère, qui est toute dans la tête et point dans le cœur, qui tient aux impressions et pas au jugement, vient et se retire sans raison, ne laissant dans l'âme que dégoût et satiété, cet amour-là est le fruit d'une civilisation corrompue, où les idées sont faussées par l'éducation, l'imagination gâtée par de mauvaises lectures, et le sentiment avorté avant d'être éclos. Quel contraste pour une jeune fille que celui de ses lectures romanesques, des principes qu'on lui inculque, et du spectacle du monde! Là, tout est idéal et exalté; ici tout est vicieux et rebutant, dans l'éducation tout est sec et négatif. Que devient une tête de jeune fille imbue d'idées aussi contradictoires? son éducation est nulle, en ce qu'elle ne s'accorde avec rien de ce qui existe, tandis que le vice revêtu de brillants dehors s'accorde parfaitement avec les images romanesques qu'elle a créées ses lectures. Elle ne voit d'a-

bord le monde qu'à travers un prisme idéal qui lui prépare à chaque pas un désenchantement; à chaque homme elle croit trouver le héros que son imagination s'est créé, à chaque parole de galanterie elle rêve le ser-vage des anciens chevaliers; et lorsque chaque idole s'est brisée tour à tour, que son imagination s'est épuisée dans le vague, et s'est flétrie dans la réalité, elle finit par se créer un positif aussi faux que son exalta-tion première: à vingt ans, elle se pique de sécheresse, nie l'amour, recherche un ma-riage de fortune, étourdit sa sensibilité, et, dans ce but, se jette tête perdue dans la dis-sipation et les plaisirs: heureuse si elle ne s'égare totalement, et ne devient la proie du vice, qui désormais représente seul à ses yeux les riantes fictions dont s'était bercée son adolescence.

Eh bien! dans cette dégradation com-mune par où passent un si grand nombre

de femmes, exaltation romanesque, sécheresse d'âme et souillure du vice, tout est également mensonge, et la faute en est à leur éducation qui ne leur a pas montré la pure et simple vérité. Pourquoi ne leur dit-on pas que l'amour véritable est le plus grand des bonheurs, qu'elles doivent se rendre dignes de l'obtenir, et que c'est le plus grand don qu'elles puissent accorder? Pourquoi ne leur dit-on pas toute l'absurdité des fictions romanesques, et toute la punition du vice? Pourquoi, en un mot, ne leur dit-on pas simplement la vérité, qui contient toute règle de morale, et qui seule peut garantir des erreurs de l'esprit? Élevez votre fille sagement, dites-lui le vrai en toutes choses, ne laissez pas son esprit s'exalter dans l'oisiveté, mais développez-le au contraire par une sage culture; donnez un emploi utile à toutes les heures de la journée, faites considérer un

amour véritable et partagé comme le plus grand bonheur de la vie, et votre enfant sera à l'abri de toutes ces folles imaginations que les jeunes filles entre elles appellent amour, et qui fanent leurs pensées et décolorent leurs sentiments, si même cette exaltation ne les entraîne pas à des erreurs graves et à leur ruine totale.

\\ La vérité en toutes choses : que ce soit le principe fondamental de l'éducation, et l'application constante de la conduite.

\\ Celui qui agit mal, c'est qu'il se trompe. La vérité et la vertu sont synonymes; celui qui pratique le mieux la seconde connaît le mieux la première.

\\ Le méchant est un homme d'un jugement faux.

\\ Le vicieux et le criminel sont des hommes qui ont entièrement perdu la raison.

\\ Le plus sage est celui qui a pénétré le plus avant dans la vérité de toutes choses.

DEUXIÈME PARTIE.

INSTRUCTION.

L'éducation se divise en deux parties : l'éducation morale , c'est-à-dire le développement des facultés de l'âme , et l'éducation intellectuelle , c'est-à-dire la culture de l'esprit. Ces deux parties se tiennent

étroitement, car la conscience, qui est l'instinct de l'âme, n'est autre que le bon sens qui est l'instinct de l'esprit. Le sentiment et la raison exigent donc une culture simultanée pour qu'il y ait éducation.

Cultivez l'esprit aux dépens du sentiment, vous ne formez qu'un esprit faux; cultivez l'âme sans soigner l'esprit, et le sentiment ne servira qu'à égarer dans toute la conduite de la vie.

L'âme est une et indivisible; le langage humain la partage en facultés diverses pour se faire comprendre; ces facultés se développent à un degré plus ou moins élevé, mais néanmoins elles se trouvent toujours toutes réunies dans un être doué de raison, et ne sauraient être cultivées que simultanément. C'est dans cette culture simultanée, qui ménage à la fois le développement de toutes les facultés, que consiste le grand art de l'éducation.

Ces principes posés, cherchons leur application, et, après avoir parlé dans les chapitres précédents de la culture des qualités de l'âme, venons à la culture des qualités de l'esprit.

L'instruction proprement dite, c'est-à-dire la culture de l'esprit, est la partie qu'on soigne le plus spécialement dans les maisons d'éducation. Ce que l'instruction publique pour les femmes peut avoir en général de bon ou de défectueux, ce n'est pas ce que je veux signaler. Je continue, dans cette partie-ci comme dans les précédentes, à m'adresser aux femmes en général, soit qu'elles veuillent donner l'instruction aux autres, soit qu'elles veuillent s'instruire spontanément.

Je dis : l'instruction dure autant que la vie; c'est folie si l'on croit pouvoir la compléter en quelques années; quelque science, quelque art que l'on aborde, l'on n'en pos-

sède dans la première éducation que les éléments, et plus tard, si l'on marche plus avant dans la carrière, la limite s'étend à mesure que l'on avance.

Il en est ainsi de l'histoire : l'on connaît bientôt quelques dates, noms propres et faits principaux, mais si l'on sort des abrégés pour aborder les grands historiens et la philosophie de l'histoire, alors une étude infinie se présente à vous ; chaque époque, chaque règne, chaque fait mémorable a enfanté des milliers de volumes ; plus vous plongez dans cette étude, plus vous vous apercevez que tout devient confus, indécis, vague à vos yeux, et que même la science de l'histoire est encore presque entière à créer. Il en est de même dans la littérature : vous connaissez promptement les auteurs classiques, mais si vous étendez cette étude à toutes les branches de la littérature, si vous voulez connaître les auteurs étrangers dans les origi-

naux, alors cette étude n'a plus de bornes, elle se confond avec l'étude des langues étrangères, qui effectivement peut seule la compléter en lui offrant des points de comparaison. Alors l'étude de la littérature devient celle de la société, des mœurs, des lois, des constitutions, des langages, en un mot de la science sociale, et l'on s'aperçoit également que l'esprit humain en est encore aux premiers éléments.

Enfin, il en est de même des sciences et des beaux-arts.

L'on possède bientôt les éléments du dessin et de la musique, mais si l'on veut approfondir ces études, l'infini se présente, et l'on sent que la science elle-même est encore incomplète, et le sera toujours, nonobstant ses progrès, comme tout ce qui dérive de l'esprit humain.

Une éducation complète est donc un mot sans signification, les esprits superficiels

seuls ne se doutent pas de ce qui leur manque, et le mot de Socrate est parfaitement juste quand il dit que toute sa science lui a servi principalement à lui faire connaître son ignorance.

Ce ne sont donc point des connaissances étendues qu'il faut chercher à donner dans la première éducation, car, si étendues qu'elles soient, elles seront toujours fort bornées, mais simplement des notions justes de toutes choses. Peu importe d'ailleurs les connaissances que l'esprit acquiert; les connaissances pratiques sont les plus essentielles, et l'expérience seule de la vie les donne. Les connaissances théoriques doivent avoir, dans les commencements de l'éducation, pour but principal de développer les facultés, d'exercer la mémoire, d'activer la pensée, d'exciter l'esprit à l'attention et à la réflexion. Ces connaissances doivent se borner à des notions essentielles, des principes cer-

tains qui ne s'effacent jamais de l'esprit, servent de base à toute l'instruction, et dont les conséquences découlent naturellement en s'enchaînant l'une à l'autre. En un mot, il faut exercer simultanément la mémoire, la réflexion et le jugement; si l'on exerce essentiellement la mémoire au préjudice des autres facultés, l'instruction sera fautive et superficielle, et l'esprit en restera gâté. Là, est le grand secret de toute l'instruction proprement dite: d'exercer toutes les facultés de l'esprit simultanément, et d'enseigner des faits dont les mots ne soient que la représentation, tandis que dans une éducation superficielle, toutes les connaissances se réduisent à une vaine science de mots.

D'ailleurs, le but de la première instruction doit être de sonder l'esprit, d'en approfondir les facultés, d'en connaître les penchants, la véritable vocation, afin que, plus tard, laissant de côté les choses aux

quelles il n'est pas propre, il s'adonne à une spécialité qui lui soit indiquée par sa véritable nature.

Ce n'est donc pas une chose à blâmer, si, dans les commencements de l'éducation, l'élève partage ses études sur un grand nombre d'objets; seulement l'on doit prendre garde à ce qu'il n'acquière que des notions essentielles; car des connaissances superficielles ne lui serviraient à rien dans l'avenir, et pourraient avoir le danger de lui inspirer de l'amour-propre par l'idée qu'il sait quelque chose, tandis que dans le fond il ne connaît rien véritablement.

Mais, dira-t-on, serait-ce un mal que les femmes ne possédassent généralement que des connaissances superficielles? Oui, ce serait un mal; la généralité des femmes peut n'avoir qu'une instruction médiocre, mais jamais superficielle. Ce qui est superficiel est mauvais et corrompt l'esprit; c'est ce

que j'ai appelé tout à l'heure une instruction basée purement sur l'exercice de la mémoire; qu'une femme soit ignorante, cela peut ne pas porter préjudice à son bonheur; mais c'est à condition que son jugement ait été cultivé, sinon toute sa conduite sera incertaine, et dépendra du hasard des circonstances; or, la culture du jugement suppose toujours une certaine instruction; mais celle-là seule est nécessaire.

Cependant, il est vrai de dire que la mémoire est la faculté la plus prompte à se développer, et qu'elle n'est jamais si claire, si nette et si vive que dans l'enfance. Cela devait être, puisque c'est dans les premières années de la vie, à dater des premières lueurs, je ne dirai point de la raison, mais de la connaissance, que l'enfant apprend le plus de choses; le fond des connaissances usuelles qu'il acquiert instinctivement est tel, que tout ce qu'il apprendra

par la suite sera peu de chose comparative-ment à ce premier fond. Lorsque l'instruction commence, que l'on profite donc de cette aptitude merveilleuse de la mémoire, qui dans l'avenir ira décroissant; mais que ce soit en imitant la marche si sage de la nature qui enseigne à l'enfant d'abord des *faits*, et exerce, quoiqu'à des degrés moindres, la réflexion et le jugement, toujours simultanément avec la mémoire.

Je dirai plus, il n'est point de science véritable qui exerce la mémoire exclusivement aux autres facultés. C'est dans les écoles que l'on a créé une étude fautive et creuse consistant à apprendre et répéter de mémoire des morceaux de grammaire, de géographie, d'histoire et de littérature, dont l'enfant, faute de connaissances préalables, ne comprend pas le premier mot, qu'il récite comme un perroquet, et qu'il oublie totalement, sans qu'il lui en reste autre chose

qu'une certaine facilité de mémoire mécanique, et la funeste habitude de se servir de mots qu'il ne comprend point. Des éducations entières se font sans autre méthode; non-seulement l'enfant ne sait rien, mais son jugement est faussé presque irrévocablement.

Prenez donc pour première règle de l'éducation, et pour base de toute l'instruction, de chercher toujours la signification des mots nouveaux que vous entendez, et de n'enrichir votre mémoire d'un texte, qu'autant que vous en aurez parfaitement compris le sens.

Toutefois, il est des études qui exercent plus spécialement la mémoire, et exigent moins d'attention et de réflexion. Par exemple, l'étude des langues, où la mémoire joue le rôle principal; c'est pourquoi les enfants ont une extrême facilité à les apprendre, et qu'il est aisé même de leur en enseigner plusieurs simultanément; que l'on fasse attention cependant qu'il ne s'agit ici

que de langues vivantes, et que la méthode de les enseigner aux enfants doit être de les parler devant eux, et avec eux. A un âge plus avancé on leur enseignera la langue écrite, simultanément avec la langue parlée; alors commencera pour l'élève la connaissance approfondie du langage, de son génie particulier comparé au génie des autres langues, de sa grammaire particulière comparée à la grammaire générale, étude qui, à cette époque de l'instruction, exercera essentiellement la réflexion et le jugement; mais il est bon en ceci que la mémoire ait par avance préparé les matériaux.

La musique est encore une étude qui convient parfaitement à la première instruction. Ce n'est pas que la partie théorique, c'est-à-dire les principes de composition, n'exige, pour être comprise, de grands efforts d'intelligence; mais il y a dans la musique une partie presque purement méca-

nique, l'exercice des doigts; une autre partie qui est toute de mémoire et d'oreille, et qui consiste à retrouver sur le clavier des airs que l'on a entendus; une troisième partie, la copie de la musique, qui exerce la main en même temps qu'elle fortifie dans l'intelligence des notes; il y a enfin la musique vocale, qui peut servir de moyen à tout le premier enseignement, en même temps qu'il offre à l'élève une récréation, et qu'il pose les premiers principes à l'un des talents les plus enchanteurs que l'on puisse posséder. Toutefois, que l'on fasse attention que toutes les facultés de l'intelligence doivent être exercées dans ce premier enseignement, bien que la partie mécanique y soit d'abord étudiée; et que plus on avancera dans cet art, plus l'attention et la réflexion devront y jouer le premier rôle.

Il n'en est pas de même de l'art du dessin; je ne conseillerai point de l'apprendre

très-jeune, à l'exception de la partie linéaire. Cette dernière est une fort bonne étude pour le premier âge, et elle sera utile dans tous les états de la vie. Mais le dessin en lui-même est un art où il n'y a, à proprement parler, point de partie mécanique, et où la mémoire ne joue, pour ainsi dire, aucun rôle : tout est attention, jugement et réflexion. Je n'appelle point dessin ces copies pointillées qui ne font effectivement qu'exercer la main et point l'intelligence, et qui ne remplacent que trop généralement l'art véritable. C'est vraiment là une instruction fautive et superficielle qui vous laisse ignorer l'art, pour ne vous en donner que l'apparence. On peut avoir fait des dessins au pointillé durant dix ans, et n'être pas capable de tirer une ligne droite, ou de tracer un dessin de broderie. Le temps eût été beaucoup plus utilement employé au tricot et à la couture.

La lecture et l'écriture sont encore certainement des études du premier âge, mais l'on ne doit point croire qu'elles exercent simplement la mémoire et la main. C'est par le choix et l'arrangement des lettres, et puis des mots, et puis des phrases, que le raisonnement est activé en même temps que la mémoire. Tout dépend de la méthode, là est tout le secret d'une sage instruction.

L'arithmétique est encore une science tout à fait à la portée des enfants, à condition également que la méthode soit bonne. Pour les éléments il n'en est point de meilleure que celle employée dans les écoles gardiennes, où l'on enseigne au moyen du chant toute la table de multiplication.

Il n'est pas nécessaire de dire que les ouvrages de main, tricot, couture, broderie, entrent dans la première instruction des jeunes filles, et doivent y occuper la place principale.

Voici donc les premiers objets de l'enseignement : les langues vivantes étrangères, la musique instrumentale et vocale, le dessin linéaire, la lecture, l'écriture, le calcul, la couture. Je pense que ces objets doivent entrer nécessairement dans la première éducation, que les notions en seront toujours utiles, et que ce n'est qu'après s'être assuré des dispositions de l'élève, qu'on pourra lui faire continuer spécialement la musique, ou le dessin, ou les langues étrangères, ou bien la borner simplement à la couture qui en résultat est le seul art qui soit tout à fait nécessaire à une femme. Si l'élève ne montre point d'inclination pour les autres branches de l'instruction, l'on aurait le plus grand tort de la contraindre.

Que ce soit la règle essentielle de toute l'éducation, point de contrainte. La nature vous a donné le devoir de surveiller votre enfant, de l'aider, de l'éclairer, mais non

point de le forcer et de le violenter. L'éducation ne consiste nullement dans une discipline sévère, des réprimandes et des punitions, mais bien dans une sollicitude constante, de bons exemples, et des objets d'étude qui, par eux-mêmes, appellent l'enfant, et sont pour lui un agrément de plus à sa vie, un surcroît de jouissances, une révélation de ses facultés. Sans doute on voit des enfants plus ou moins studieux; mais respectez cette différence naturelle, et ne chargez pas un enfant à l'égal de l'autre. Quelle nécessité d'instruction y a-t-il dans le premier âge, surtout pour les jeunes filles? Si on la recommande, ce n'est point à cause de l'instruction en elle-même, mais pour prévenir l'ennui, et faire mieux sentir par le travail le prix de la récréation. C'est aussi pour aider le développement de la raison; mais trop souvent vos instructions vaines et futiles ne servent qu'à la re-

tarder, si ce n'est à l'étouffer ; tandis que l'on voit des enfants avoir naturellement mille inventions de jeux et de travaux qui leur développent beaucoup mieux l'intelligence que ne sauraient le faire des études méthodiques. D'ailleurs dans ce premier âge, où l'intelligence est si vive et si prompte, tout sert d'instruction, chaque objet que voit l'enfant, chaque parole qu'il entend. Il n'y a donc point de règle pour le commencement de l'instruction méthodique ; tout dépend du caractère et du penchant de l'élève ; tel enfant, dès cinq ans, aspirera après des leçons suivies, et sera apte à en profiter ; tel autre les repoussera avec dégoût, et ne fera aucun progrès.

Qu'importe, son intelligence se développe néanmoins, et le goût pour une instruction suivie peut naître en lui chaque jour, si vous ne l'étouffez point dans son germe par la contrainte. Le défaut à craindre et à com-

battre dans un enfant, c'est, non pas le dégoût de l'étude, mais une paresse naturelle, l'amour de l'oisiveté ; encore faut-il prendre garde que ce défaut ne tienne à un vice de constitution, et dans ce cas il faudrait s'occuper uniquement de fortifier sa santé. Mais si la répugnance de l'enfant pour l'étude ne naissait que d'un certain amour d'indépendance, et de sa passion pour le jeu, qu'on ait toute indulgence, et qu'on attende le moment où cette fougue d'elle-même se calmera.

J'ai dit que l'enfant apprenne à lire. La lecture, quand elle est basée sur une bonne méthode, est une étude facile, prompte, amusante, aussitôt que l'élève est capable de comprendre ce qu'il lit. Ce plaisir peut devenir même l'un des plus vifs pour l'enfance comme pour l'âge mûr. La lecture, à tout âge, quand elle est bien dirigée, est la source la plus féconde d'instruction. Em-

ployez donc tous vos efforts à cultiver ce goût dans l'enfant ; pour cela, ne le forcez point, attendez tout du temps, et ne lui offrez qu'une pâture à sa portée. Il semblerait, dès qu'un malheureux enfant sait lire, qu'au lieu de le laisser jouir de ce don qu'il acquiert, on doive tout aussitôt empoisonner pour lui cette jouissance, lui faire voir un but d'utilité dans son plaisir, le lui faire considérer seulement comme un moyen d'instruction, lui mettre dans les mains des grammaires, des géographies, des nomenclatures de dates et de noms propres, des fables en vers, des discours en prose, enfin tout ce qu'il faut pour dégoûter l'enfant de la lecture et de l'étude, et lui faire détester le don funeste de savoir lire.

Hé ! non, n'abîmez pas l'intelligence de votre enfant par des études stériles pour son âge, reposant sur des idées abstraites auxquelles sa raison ne doit que lentement se

former ; le temps viendra toujours assez tôt de lui faire servir la lecture à acquérir méthodiquement d'autres connaissances, qui, trop hâtives, ne pourraient que lui nuire. Mais pour le moment, laissez-le tout entier au plaisir de lire, et n'ayez de soin que de faire choix de livres bien faits, intéressants, et à portée de son âge. Il y aura toujours pour l'enfant de l'instruction à en retirer, et s'il vous est possible de lire avec lui ou de l'interroger sur ses lectures, en l'excitant ainsi à la réflexion et au raisonnement, soyez certain que vous ne pouvez donner à votre enfant un meilleur commencement d'instruction.

C'est en lisant ainsi avec intérêt et attention des livres à la portée de son âge, et comprenant toutes sortes d'objets, c'est en étant excité à rendre compte de ses lectures par l'écriture et par la parole, que l'enfant, non-seulement acquerra beaucoup d'idées

et de connaissances, mais encore viendra de lui-même à désirer une instruction méthodique, et en apprécier toute l'importance. Dans ses lectures, il aura acquis des notions d'histoire, de géographie et de chronologie, mais confuses et imparfaites : elles serviront précisément à lui faire sentir le besoin de mettre de l'ordre dans ses connaissances, et à les compléter. Si, au contraire, vous eussiez fait commencer à l'enfant l'étude de l'histoire et de la géographie par des abrégés, et des nomenclatures de noms propres, de lieux et de dates, il n'en eût conçu que du dégoût, et n'eût pas cherché à aller plus loin dans cette science, la plus belle et la première de toutes. Il aura également acquis des notions éparses de physique, d'astronomie, de botanique, et éprouvera également le désir de mettre de l'ordre et de la clarté dans ses connaissances, et de les compléter. S'il a essayé de mettre ses

idées par écrit, vous lui ferez aisément comprendre ce qui lui manque sous le rapport de la grammaire, de l'orthographe et du style, et il ne demandera pas mieux que d'être aidé pour se perfectionner. A cette époque commencent les études méthodiques et classiques; à cette époque commence l'éducation spontanée pour l'enfant qui ne peut se procurer de maîtres. L'on n'aura rien perdu à reculer ce moment; le seul moyen que l'élève profite de ce genre d'études, c'est qu'il ait été mis à même, par sa première éducation, de les désirer et les apprécier.

Au second degré d'instruction, la mémoire n'a plus qu'un rôle tout à fait secondaire, et désormais c'est le jugement et le raisonnement qui doivent être constamment exercés. Il n'entre pas dans mon plan de donner ici un détail complet de méthodes appropriées, soit à l'instruction publique, soit à l'instruction privée. De même que

pour l'éducation morale je n'ai voulu que jeter des idées sur la culture de l'âme, de même pour l'instruction proprement dite je ne veux qu'aider de mes conseils les jeunes demoiselles qui voudraient continuer elles-mêmes leur éducation.

La lecture, que j'ai indiquée comme un excellent moyen pour la première éducation, doit continuer à être sa base principale par la suite. Les livres sont un instrument à la portée de tout le monde; les livres contiennent toutes les sciences, depuis les premiers éléments jusqu'à leur plus haut degré de perfectionnement. Mais il y a beaucoup de manières de lire; le choix, la méthode, et la méditation sont absolument nécessaires pour qu'on en retire un véritable fruit.

Si vous lisez une quantité de livres pêle-mêle, qui ne laissent dans votre tête que des objets confus et qui s'effacent l'un l'autre, à quoi vous sert la lecture? peut-être à vous

amuser, mais nullement à votre instruction.

Il faut donc nécessairement faire un choix de bons ouvrages, et souvent relire les mêmes afin de se les fixer dans la mémoire.

M. Jacotot poussait ce principe à l'extrême en disant : *Sachez un livre et rapportez-y tous les autres*, voilà toute l'instruction. Le principe est vrai, mais l'application est outrée.

M. Jacotot a fait faire un progrès immense à l'enseignement, et réellement il a inventé une excellente méthode, ou, pour mieux dire, il a découvert des principes féconds pour l'enseignement. Malheureusement l'enivrement de ses premiers succès lui a fait dédaigner de perfectionner ses découvertes et de propager sa méthode à l'aide d'un livre méthodique. Ses ouvrages sont fort mal écrits, diffus, et ont surtout le tort d'avoir constamment un ton d'ironie, et d'affecter l'obscurité. Dans la pratique, M. Jacotot a poussé ses principes à l'exagération,

et parce que réellement le principe en lui-même de la méthode peut être d'une utilité universelle, il a cru que l'application pouvait en être uniforme à tous les arts et à toutes les sciences, et qu'il pouvait trouver cette application même pour les arts et pour les sciences qu'il ne connaissait point. En cela il s'est entièrement trompé; l'on n'enseigne point ce que l'on ne connaît pas, et l'on n'apprend entièrement seul quoi que ce soit. Si l'instruction antodidactique, c'est-à-dire spontanée, est possible, c'est seulement dans la littérature et quelques sciences, qui s'apprennent au moyen de livres servant alors eux-mêmes d'instituteurs; et encore faut-il qu'on vous ait appris à lire, et qu'on vous indique un choix de bons ouvrages. Mais il n'en est pas de même de la musique et du dessin, où l'on risque de contracter de mauvaises habitudes; il n'en est pas de même des langues étrangères, où il

faut nécessairement un maître de prononciation sous peine de ne savoir prononcer de sa vie. L'on peut faire immensément seul, mais il est absolument nécessaire que l'on ait reçu préalablement des notions et de bons principes dans quelque art et quelque science que ce soit. C'est ce que M. Jacotot a complètement négligé de recommander et de mettre à exécution. C'est ce qui a poussé de ses élèves, formés par lui pour le professorat, à donner pour ridicule propectus, *Ici on enseigne tout*. Et enfin c'est ce qui a fait crouler la méthode, et laisse dans l'oubli son inventeur, bien qu'il ait fait une belle découverte, qu'il possède peut-être le génie de l'époque le plus spécial pour l'enseignement, et que surtout il a le plus facilité l'enseignement antodidactique.

Il est très-vrai de dire que sa méthode est bonne, principalement appliquée aux langues étrangères; quand je dis sa méthode,

c'est l'application rigoureuse du principe *sachez un livre, répétez-le sans cesse, et comparez-y tous les autres*. Cette méthode est excellente pour les langues étrangères, parce qu'il s'agit d'apprendre des mots, et que la mémoire joue le principal rôle; elle est défectueuse pour la littérature et l'histoire, parce qu'il s'agit principalement d'acquérir des idées et des connaissances; que dès lors la mémoire ne joue qu'un rôle très-subalterne, que la réflexion et le raisonnement sont tout, et qu'il n'est point d'auteur dont il faille adopter aveuglément ni exclusivement le style ni les idées.

C'est d'après ces considérations, que je ne conseille l'éducation spontanée, ou plutôt que je ne la crois possible que lorsqu'on possède les éléments des arts et des sciences que j'ai indiqués comme objets de la première éducation. Et même arrivée à ce point, je crois qu'il faut à l'élève, si ce n'est un guide,

au moins de bons conseils, pour être capable de continuer seule, et qu'elle serait fort embarrassée de n'avoir d'autre fil conducteur que ce principe : *apprenez une chose, répétez-la sans cesse, et rapportez-y toutes les autres*.

Je dirai, moi : formez-vous peu à peu, selon vos moyens, une petite bibliothèque ne contenant que de bons ouvrages dans les branches diverses de la littérature, lisez-les par ordre, méditez-les, faites des exercices qui vous les gravent dans la mémoire, écrivez vos propres idées, et relisez constamment les mêmes ouvrages en agrandissant néanmoins toujours leur nombre.

Et encore tout ceci demande des explications. La première chose où vous deviez vous perfectionner, c'est dans votre langue maternelle.

Je suppose que vous avez déjà passablement de lectures. Le choix qu'on en a fait pour vous n'a pas dû être difficile; car il

existe un très-grand nombre de livres et de très-bons livres pour le premier âge. Il en existe immensément pour l'âge mûr; mais ils sont fort rares dans notre langue pour l'adolescence, principalement des jeunes demoiselles. L'Angleterre sous ce rapport nous est fort supérieure; et c'est une des choses les plus déplorables dans la littérature que nous avons vue éclore ces dernières années, que non-seulement il n'y ait pas un livre spécial pour les jeunes personnes, mais encore que le plus grand nombre soient très-pernicieux.

Les livres sont l'instrument du plus grand bien et du plus grand mal. On ne saurait y mettre trop de choix et de discernement. Si vous vous abandonniez à la lecture purement des romans et de la littérature contemporaine, votre intelligence et votre cœur seraient gâtés avant même d'avoir pris leur développement.

+ 7. p. 746.

Ce n'est pas que je veuille entièrement proscrire la lecture des romans. C'est une branche de la littérature qui a reçu un haut développement à cette époque, et où l'on peut puiser de fécondes instructions, puisque son but est de dépeindre la société, et de faire l'histoire du cœur humain. Ce que je voudrais proscrire, c'est l'abus et la lecture exclusive de ce genre. Il est impossible que la tête ne tourne point à une jeune fille qui en fait sa lecture habituelle, et qui n'a point d'autres notions du monde. Les plus grands travers de l'esprit et les plus tristes égarements du cœur proviennent généralement de la lecture des romans. Elle ne cesse d'avoir du danger que lorsqu'elle est balancée par de bonnes lectures qui fortifient l'esprit, développent le jugement, et donnent la connaissance du vrai. Encore, est-il un choix à faire : les romans qui peignent véritablement le monde, même en l'idéalisant,

sont utiles et point dangereux ; mais c'est le petit nombre ; les uns, ce sont ceux du siècle passé , empreints de l'esprit de chevalerie , sont pleins d'amour et de galanterie , et ne peignent qu'un monde absolument imaginaire ; les autres, ce sont ceux de l'époque, représentent au contraire une société flétrie, corrompue, des mœurs atroces , l'égoïsme , le vice , le crime , sous toutes leurs faces. Les uns et les autres sont faux et dangereux , principalement les derniers , car ils commencent par le désenchantement , qui est le plus triste résultat où les autres puissent aboutir.

Ne vous livrez donc que sobrement à cette sorte de lecture , et généralement mettez la plus grande circonspection au choix que vous ferez de vos lectures en tous genres. Voici l'indication de quelques bons ouvrages qui pourraient former la bibliothèque d'une jeune demoiselle.

+ v. p. 206 et suivantes.

J'indiquerai premièrement le *Télémaque* de Fénelon ; si l'on ne vous en a pas dégouté dans la première instruction , il sera toujours une des lectures auxquelles vous reviendrez avec le plus de plaisir. Considérez-le comme un résumé des beaux poèmes de l'antiquité, de l'Iliade et de l'Odyssee d'Homère, de l'Énéide de Virgile ; il en contient toute la substance et vous en donne une plus juste idée que ne le pourrait faire la traduction de ces mêmes ouvrages.

Je vous cite d'abord le *Télémaque*, car c'est un livre à part, comme il n'y en a pas un second dans notre langue.

Abordez ensuite avec choix nos grands classiques, poètes et prosateurs, qui renferment les plus grandes beautés de la langue, une philosophie profonde et de tous les temps, et où chaque mot recouvre une idée.

Que les *Fables de la Fontaine*, et le *Théâtre choisi de Molière et de Racine*, trois au-

teurs inimitables et qui ont atteint la perfection chacun dans leur genre, vous servent de lecture habituelle, apprenez-les par cœur, et recommencez encore à les lire.

Je vous les recommande principalement pour le style et la peinture du cœur humain. Joignez à l'étude de ces trois poètes celle de prosateurs, et prenez-les de préférence dans les écrivains religieux, dont la morale est généralement plus belle, plus pure et plus positive que chez les écrivains qui ne s'appuient que sur la philosophie. Bossuet, écrivain religieux, est un des plus grands génies qui aient jamais existé; lisez et relisez constamment ses *Oraisons funèbres*, joignez à cette lecture celle des *Sermons de Bourdaloue*, des *Oraisons funèbres de Fléchier*, le *Petit-Carême de Massillon*, et les *Pensées* immortelles de *Pascal*, l'un des génies les plus profonds et les plus concis qui existent dans notre langue.

Mascarion

Les *Théâtres choisis de P. Corneille et de Voltaire* offrent d'aussi grandes beautés que celui de Racine; mais les beautés, principalement du style, en sont moins égales; c'est pourquoi je vous ai indiqué Racine comme le poète qui doit vous servir d'étude constante; néanmoins, lisez et relisez les chefs-d'œuvre de son devancier *Corneille*, et de son successeur *Voltaire*, qui sont restés ainsi que lui sans rivaux.

La lecture des œuvres dramatiques, même lorsqu'elles seront médiocres, vous offrira toujours beaucoup d'agrément et rarement du danger. Après les trois grands tragiques que je vous ai signalés, et notre grand comique, il est encore des auteurs dramatiques très-estimables; tels sont pour la comédie: *Regnard*, *Destouches*, *Beaumarchais*, *Lesage* pour son *Turcaret*, *Piron* pour la *Métromanie*, *Gresset* pour le *Méchant*; *Dufresny*, *Boursault*, *Marivaux*, et la *Chaus-*

sée, qui tombent dans le drame ; *Fabre d'Églantine* pour la *Suite du Philinte de Molière*, *Colin d'Harleville*, *Andrieux*, *Picard*, *Étienne*, *Duval*, *Delavigne*, *Bonjour*, etc. ; pour la tragédie : *Crébillon*, *Saurin*, *du Belloy*, *Ducis*, *M.-J. Chénier*, *Arnault*, *Jouy*, *Lemercier*, *Soumet*, qui restent tous bien en arrière des grands maîtres, mais dont la lecture offre de l'agrément et de l'utilité. Nous citerons pour l'opéra, *Quinault* ; pour l'opéra-comique, *Favart* et *Sédaine*. Enfin il y a à notre époque quelques auteurs dramatiques entièrement originaux, tels que *Scribe* pour le vaudeville, *Leclerc* pour le proverbe, et enfin *Victor Hugo* et *Al. Dumas* pour le drame romantique ; toutefois vous ne devez prendre connaissance de ces derniers qu'avec la plus grande circonspection⁺, et seulement pour avoir une idée de la littérature dite romantique, et des modifications qu'ont reçues depuis Racine et Vol-

+ ft.

taire la langue et le genre de la tragédie aujourd'hui appelée drame.

Nos grands prosateurs sont encore *Buffon* pour l'histoire naturelle, dont toutefois je ne vous recommanderai guère que les descriptions des animaux comme étant à votre portée. Depuis *Buffon*, *Cuvier* est le nom le plus fameux dans les sciences naturelles. Je ne vous indiquerai de *Voltaire* que ses tragédies et ses livres d'histoire ; de *J.-J. Rousseau* qu'un recueil de *Pensées morales* tirées de ses œuvres, et qui forme un des ouvrages purs et excellents qui existent. *La chute et la décadence de l'empire Romain* par *Montesquieu*, est un ouvrage que vous ne pouvez assez lire et assez admirer pour la profondeur des vues, l'énergie et la concision du style. *Montesquieu* et *Pascal* sont les deux écrivains de notre langue les plus remarquables pour la concision, la clarté, l'énergie et la propriété des termes ; ce sont leurs

écrits qui renferment le plus de choses exprimées dans le moins de mots. *La pluralité des mondes*, de Fontenelle, est un ouvrage agréable ; les *Caractères de la Bruyère*, les *Considérations sur les mœurs* par Duclos, les *Maximes de la Rochefoucauld*, et les *Pensées de Vauvenargues*, sont tous ouvrages supérieurs, ayant pour objet la peinture du cœur humain et de la société. *Marmontel* est un auteur fort agréable dans ses *Contes*, *Mémoires*, *Romans*, *Tragédies*, et fort instructif dans ses *Éléments de littérature*. Lisez les *Éloges* de *Thomas* et d'*Alembert*, comme modèles du style académique. Les *Voyages du jeune Anacharsis en Grèce*, par *Barthélémy*, sont un excellent ouvrage. Deux auteurs de génie, qui se rapprochent de notre époque, et dont le style appartient au genre romantique, ce sont *M^{me} de Staël*, et *Châteaubriand* ; il est impossible d'avoir plus de chaleur, plus d'éclat, d'être plus entraî-

nant que ces deux écrivains ; mais précisément à cause de ces qualités qui touchent à de grands défauts, il est nécessaire de les lire avec choix et discernement, et surtout, en les admirant, il faut se garder de les imiter. Enfin, parmi les auteurs de notre époque, je vous recommanderai *Degerando* comme un excellent moraliste.

Je n'ai pas encore parlé d'un auteur classique tout-à-fait spécial pour les femmes, et que toutes doivent avoir dans leur bibliothèque. C'est *madame de Sévigné*, dont les *Lettres*, si pleines de grâce et de naturel, seront à jamais un modèle du style épistolaire. Mais l'on se trompe lorsqu'on s'imagine pouvoir aborder cette lecture de prime-abord ; il est absolument nécessaire d'avoir des notions historiques sur cette époque, sinon tous les détails minutieux qui remplissent les lettres de madame de Sévigné, et donnent une idée si juste des mœurs

du temps, restent obscurs, et paraissent fastidieux au lecteur, qui, faute de connaissances préalables, ne comprend pas. L'étude de l'histoire doit généralement précéder la lecture des Mémoires, Lettres, Biographies, qui sont ordinairement écrites pour des gens que l'on suppose connaître l'histoire, et qui ne servent qu'à la compléter. Je dirai même que l'étude de l'histoire doit précéder ou du moins accompagner la connaissance de presque toutes les branches de la littérature, car l'histoire forme le fond de presque tous les ouvrages dits purement littéraires, et si l'on ne connaît l'histoire par avance, ces ouvrages restent presque intelligibles. Par exemple, Mithridate, et Britannicus auront-ils leur vrai sens pour qui ne connaîtra pas l'histoire romaine? Pas plus que Phèdre et Iphigénie pour qui n'aurait aucune idée de la Mythologie. Je vous recommande donc essentiellement l'étude de

l'histoire; elle est la clef de la littérature, la vraie base de toute philosophie, de toute morale, de toute instruction. Toutes les autres études ne doivent servir qu'à corroborer celle-ci, qui, prise dans son sens le plus général, les contient toutes; car, faites l'histoire du progrès d'un art ou d'une science, ou d'une idée, et vous direz le développement entier de cet art, de cette science, de cette idée.

Quelle est la méthode d'apprendre l'histoire? Il n'y en a qu'une, c'est de lire les bons historiens, de se les graver dans la mémoire par la répétition, par des notes et des extraits, et de les comparer les uns aux autres pour se former une opinion d'après leurs opinions opposées. Faut-il commencer par l'histoire générale ou l'histoire particulière d'un peuple? par des abrégés, ou par une histoire détaillée? Tout cela est bon pourvu que la géographie et la chronologie accom-

pagnent constamment l'étude de l'histoire, dès lors vous pouvez aller d'un abrégé à l'histoire générale, d'une époque à une autre époque. L'histoire étant une étude infinie qui n'a point de bornes, il serait absurde de vouloir commencer par le commencement pour aller progressivement jusqu'à la fin. Il faut y prendre d'abord intérêt par des récits détachés, et ce doit avoir été là un des soins de la première éducation. Il y a une foule de livres excellents à cet usage; des vies d'hommes illustres de tous les pays, des traits historiques détachés, des anecdotes sur les grands hommes, etc. Tous ces recueils ont l'avantage d'instruire et d'amuser l'enfance, et d'être une excellente préparation à l'étude sérieuse et approfondie de l'histoire.

Lorsque la seconde éducation commence, et que le terrain a ainsi été préparé, je dirais faites lire un abrégé de l'histoire universelle, si j'en connaissais un seul qui pût

remplir le but d'être simplement une étude préparatoire. Je préfère donc l'usage de tables chronologiques, comme il en existe un grand nombre, où sont marqués toutes les dates et les faits principaux de l'histoire. La lecture de quelques abrégés d'histoire, et il en existe d'excellents sur presque toutes les époques, pourrait servir à les éclaircir. Passez alors à la lecture des grands historiens de l'histoire ancienne et moderne. *Hérodote, Thucydide, Xénophon*, pour l'histoire grecque; *Tite-Live, Quinte-Curce, Tacite, Jules-César*, pour l'histoire romaine, et enfin *Cornélius Nepos et Plutarque*, pour la biographie des hommes illustres de l'antiquité, sont tous des modèles de style et d'éloquence, que les modernes n'ont point surpassés et n'ont pas même atteints; il en existe d'excellentes traductions qui peuvent très-bien suppléer aux originaux pour ceux qui ne connaissent point les langues anciennes.

Les historiens modernes, peut-être inférieurs aux anciens sous le rapport du talent narratif et de la beauté des discours, leur sont très-supérieurs par la profondeur des vues, la saine critique, la philosophie, et la science sociale. L'Allemagne, l'Angleterre, l'Italie, et je dirai même la Belgique, possèdent des historiens du plus haut mérite, et la France ne le cède à aucun pays sous ce rapport; c'est surtout notre époque qui a vu se développer et s'agrandir cette branche de la littérature. Je continuerai à indiquer seulement les ouvrages les plus importants et pouvant convenir à une jeune demoiselle.

Bossuet est le plus grand historien des siècles passés dans son Histoire universelle. J'ai déjà cité comme un chef-d'œuvre les *Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains*, par Montesquieu; je joindrai à ces deux noms illustres le nom de Voltaire comme historien. Le Règne

de Louis XIV et de Louis XV, l'Histoire de Charles XII, et l'Histoire de Pierre le Grand, sont d'excellents récits. Mézeray, Hénault, Anquetil, Rollin, Fleury, Saint-Réal, Rulhières, sont encore des noms très-estimables parmi les historiens des siècles passés. Mais c'est à notre époque principalement que nous trouverons que l'histoire a fait un immense progrès. Les *Études historiques* de Châteaubriand sont admirables sous tous les rapports. Lisez et relisez sans cesse, l'Histoire Romaine de Michelet, le *Précis de l'Histoire moderne*, et l'Histoire de France, du même auteur; l'Histoire des Ducs de Bourgogne, de Barante; *Troubles des Pays-Bas*, de Vander Vinckt, auteur belge; l'Histoire des Croisades, par Michaud; *Lettres sur l'Histoire de France*, et *Conquête de l'Angleterre par les Normands*, d'Augustin Thierry; *Histoire de la Révolution d'Angleterre*, par Guizot, *Histoire de la civilisation en France*,

du même ; *Histoire de Cromwell*, par *Villemain* ; *Histoire des Républiques Italiennes*, *Histoire des Français*, par *Simonde de Sismondi* ; *Histoire de France sous Philippe-Auguste*, *Histoire de la Réforme et de la Ligue*, par *Capefigue* ; *Guerre de la Russie*, par *Séguir fils* ; *Histoire de Pologne*, par *Salvandy*, et enfin les deux admirables *Histoires de la Révolution Française*, l'une, détaillée, par *Thiers*, l'autre, abrégée, par *Mignet*, etc. Ajoutez-y les traductions, si vous ne pouvez les lire dans les originaux, de *Hume*, *Gibbon* et *Robertson*, principalement l'*Histoire de Charles-Quint*, de ce dernier, qui est le premier ouvrage que je vous conseille pour l'histoire moderne. La traduction des historiens allemands, *Schiller*, *Müller*, *Heeren*, *Herden*, etc. ; des historiens italiens *Guichardin*, *Machiavel*, *Murratori*, *Botta*, etc. Il est encore une foule d'autres historiens dans ces langues et dans la nôtre, d'un

très-grand mérite : je n'ai voulu vous en citer qu'un petit nombre, qui embrassent à peu près toutes les époques de l'histoire moderne, et dont l'élégance du style, la narration rapide et la profonde philosophie, vous offriront tout le charme de l'intérêt des meilleurs ouvrages de pure littérature.

Néanmoins, lisez ceux-ci et d'autres encore d'un mérite secondaire, ou traitant de matières de pure critique historique, ou de pure politique, ou d'administration et de constitution. Il serait trop long de vous les énumérer, et d'ailleurs il n'entre dans mon plan que de vous indiquer les premiers ouvrages qui soient à votre portée. Seulement, prenez pour règle, que la lecture de l'histoire, si vous avez commencé par de bons historiens, principalement de ce siècle-ci, ne peut jamais vous être nuisible, et, au contraire, doit toujours augmenter vos connaissances, et fortifier votre intelligence.

L'histoire sera toujours la meilleure pâture à votre esprit; l'intérêt que vous y prendrez ira toujours grandissant, et à travers les faits particuliers, qui au premier abord semblent épars, incohérents, bientôt vous découvrirez les vérités générales, et la marque d'une Providence éternelle et immuable dans ses desseins. Là est la véritable philosophie de l'histoire, source de toute sagesse. †

Il est encore une lecture que je vous recommande comme complément à l'histoire, ce sont les anciennes Chroniques, les Mémoires, les Biographies et les Voyages. † Il y a d'excellentes chroniques de l'histoire de France, par Joinville, Villehardouin, Froissart, Commines, et beaucoup d'autres encore. M. Guizot les a toutes réunies sous le titre de *Mémoires pour servir à l'Histoire de France*. Il a également publié une collection de *Mémoires pour servir à la Révolution d'Angleterre*. MM. de Barante et Ber-

† Mais avant de lire ce petit nombre de livres historiques et ceux qu'on y ajoute et après, rappelez-vous bien que vous avez lu, sur l'histoire, à la p. 216 - 4e partie p. 261 - 262.

† Il y en a plus de mille.

ville ont également publié une série de *Mémoires pour servir à l'Histoire de la Révolution Française*. Ces collections, composées de matériaux bons et mauvais, véridiques et fautifs, mais tous originaux, sont excellentes pour celui qui veut entièrement approfondir l'une de ces époques, sinon il faut en faire un choix. Je vous recommande beaucoup de circonspection dans la lecture des Mémoires; généralement ils sont remplis de mensonges, et d'une fatigante prolixité; d'autre part, il y a de petits détails caractéristiques que l'on ne trouve que là. Il faut donc les lire, ou plutôt les parcourir, mais avec circonspection et méfiance. La littérature fourmille de ce genre d'écrits, et notre époque principalement se montre étrangement féconde de Mémoires en tout genre. Vous citerais-je les *Mémoires de Bourienne*, de M^{me} d'Abrantès, de la marquise de Créquy? ou bien les Mémoires du xvii^e

siècle de M^{me} de Motteville, de M^{lle} de Montpensier, de la Rochefoucault? En vérité, il y a bien des mensonges et du bavardage dans tout cela. Néanmoins, parcourez-les, prenez des notes sur ce qu'il y a de plus important; mais je ne vous citerai que trois ouvrages en ce genre, qui vailent la peine, tant par le fond que par la forme, d'être lus et relus sans cesse: ce sont les *Mémoires du cardinal de Retz*, les *Mémoires du duc de St.-Simon*, et enfin les *Mémoires de M^{me} Roland*. Les biographies ont le même inconvénient, surtout les biographies contemporaines des hommes politiques; elles sont la plupart dictées par un esprit de parti; lorsqu'elles ne mentent point expressément, leur défaut est d'ignorer la vérité; d'ailleurs elles sont généralement mal écrites, verbeuses, et dénuées du véritable intérêt de la biographie, qui est la peinture des caractères. Les magnifiques biographies de

Plutarque n'ont pas été égalées par les modernes; d'ailleurs Plutarque ne nous parle que d'hommes véritablement illustres, et nos biographes nous parlent de toute espèce de gens. Il suffit qu'ils aient rempli un emploi élevé, pour mériter les honneurs de la biographie. La date de leur naissance et de leur mort suffirait. La véritable biographie est une branche de la littérature qui semble naître d'aujourd'hui; l'on trouvera un véritable mérite en ce genre dans les Revues qui paraissent en Angleterre et en France. Elles publient des biographies détachées, des vies de grands hommes à toutes les époques, particulièrement des artistes, qui sont des morceaux achevés, pleins de vérité et de talent. Je vous recommanderai la *Revue britannique*, parfaitement traduite, la *Revue de Paris*, la *Revue des Deux Mondes*, la *Revue universelle*, qui contiennent chacune d'excellents morceaux sur l'histoire, la po-

Revue contemporaine.

litique, la littérature, les voyages, les sciences, et les beaux-arts. C'est une des lectures les plus attachantes et les plus instructives, toujours cependant en faisant un choix des articles, principalement dans les Revues françaises.

La poésie est un délassement de l'esprit, elle charme l'âme et l'imagination. La langue française est la plus rétive sous le rapport de la poésie; elle ne marche absolument qu'à l'aide de la rime, qui lui donne une certaine monotonie. Mais aussi elle y trouve un avantage; pour être tolérable, elle a besoin d'être travaillée, et de s'asseoir sur un fond d'idées. Il y a d'autres langues, par exemple la langue italienne, qui par elle-même est si harmonieuse et jette tant d'éclat, que les mots peuvent presque se passer d'idées, et que l'oreille est charmée rien que des sons. Aussi est-ce la langue des improvisateurs, et c'est la littérature des poètes, ils

sont incomparablement plus nombreux que les prosateurs. Toutefois, en italien comme en français, les grands poètes sont seulement ceux qui n'ont considéré la langue poétique que comme un vêtement à leurs idées, et, en français comme en italien, il n'y a de vrais poètes que ceux qui savent cadencer et harmoniser la langue, et suppléer à son manque de sonorité par la justesse, la beauté, et l'éclat des images. Racine et Lamartine sont des modèles uniques, dans notre langue, du style poétique, on ne saurait être plus élégant et plus harmonieux.

Formez-vous donc une collection de bons poètes : vous possédez déjà les grands classiques, ajoutez-y Malherbe, Boileau, Delille, dont je vous recommande particulièrement les excellentes traductions du *Paradis perdu* de Milton, et de l'*Énéide* de Virgile; Voltaire, pour la *Henriade*; J.-B. Rousseau, Millevoye, Legouvé, le Brun, les deux Ché-

nier, et à notre époque, *Lamartine*, *Victor Hugo*, *A. de Vigny*, *Ste.-Beuve*, *M^{mes} Tastu*, *Valmore*, *Delphine Gay*, etc.

Nous n'avons pas proscrit les romans, mais c'est ici principalement que le choix le plus scrupuleux est nécessaire. Je vous recommande le *Gil-Blas* et le *Diable boiteux de le Sage*, comme offrant une exacte peinture de mœurs dans les deux pays où il place la scène; l'excellente traduction (à défaut de l'original) qu'a faite Florian de *Don Quichotte*, ouvrage éternellement neuf et original, l'une des plus excellentes satires qui existent; tous les ouvrages de Florian, qui sont charmants de grâce et de naïveté; le *Paul et Virginie*, de Bernardin de St.-Pierre, chef-d'œuvre de style descriptif; la *Chau-mière indienne*, du même; les charmants romans de M^{me} de Souza, la femme qui a le mieux écrit pour les femmes. Comme ouvrages de femme, j'ajouterai la *Princesse de*

Clèves, de M^{me} Lafayette; *Caroline de Lichtfield*, et les *Nouvelles de M^{me} de Montolieu*; le *Théâtre d'éducation*; et les *Nouvelles de M^{me} de Genlis*; *Élisabeth en Sibérie*, de M^{me} Cottin; les *Lettres de M^{me} de Sancerre*, de M^{me} de Riccoboni; deux charmants ouvrages de M^{me} Sophie Gay, *Anatole*, et *Léonie de Montbreuse*, si supérieurs à ses derniers ouvrages; le *Lorgnon*, et le *Marquis de Pontanges*, de *Delphine Gay*, aujourd'hui M^{me} de Girardin, et enfin *Indiana*, de M^{me} Dudevant, (Gérard Saint) pour avoir l'idée du talent magnifique de cette femme, et de son meilleur ouvrage; mais préservez-vous des autres: considérez-les comme ce que la littérature actuelle a produit de plus faux et de plus dangereux. Nous trouverons encore dans la littérature contemporaine un choix de bons romans; tels sont: *Notre-Dame de Paris*, et *Bug-Jargal*, de *Victor Hugo*; le *Vicomte de Béziers*, par Soulié; *Cinq-Mars*, et les *Diables bleus*,

par *Alfred de Vigny*; les *Œuvres de Ch. Nodier*; les *Scènes de la vie privée*, de *Balzac*; *Eugénie Grandet*, la *Recherche de l'absolu*, *Histoire des Treize*, du même auteur; les *Scènes de l'atelier*, par *Michel Raymond*. Je vous citerai encore un ouvrage charmant, bien qu'il sorte du cercle des romans, ce sont les *Impressions de voyage*, d'*Alexandre Dumas*. Ce n'est pas que je ne pourrais vous indiquer encore une foule de romans français, principalement des romans historiques, dont la lecture ne soit nullement dangereuse, et qui même n'aient un but moral. Mais la plupart sont de la dernière insignifiance, mal écrits, prolixes, ennuyeux, et dès lors il est préférable de lire une bonne page d'histoire. Les grands maîtres du roman historique sont *Walter Scott* et *Cooper*; tâchez de les connaître dans leur langue, et de les lire dans les originaux; mais nécessairement vous devez les connaître, car ce

sont deux génies du premier ordre. En anglais il existe une foule d'ouvrages écrits spécialement pour des femmes et par des femmes. C'est le pays où l'on s'occupe le plus d'éducation, et où l'on a le mieux conservé les principes moraux, base de la famille et de la société. C'est le pays où les femmes reçoivent l'éducation la plus saine et la plus solide, et où l'on rencontre les femmes les plus distinguées. En Allemagne également il existe un grand nombre d'ouvrages excellents sur l'éducation, c'est le pays par excellence pour les théories, et même pour l'application. La littérature, aussi riche que dans quelque autre pays que ce soit, y est restée saine; néanmoins, il y a peu d'ouvrages spéciaux pour les femmes; la littérature en général y est scientifique et métaphysique; les romans particulièrement, pleins de détails charmants d'intérieur, portent l'empreinte d'une exaltation de tête fort

dangereuse, et qui est véritablement le défaut des Allemands. Néanmoins, je ne saurais trop vous exhorter à connaître la langue allemande, ainsi que les langues italienne et anglaise; d'abord pour leur beauté comme langues, pour l'utilité dont vous sera leur étude comparativement avec la langue française, pour l'utilité et le fruit que vous en retirerez en mille circonstances, et aussi pour lire dans l'original les grands génies que chaque langue a produits, et qui ne peuvent être que défigurés, si ce n'est même rendus entièrement méconnaissables dans des traductions. Du moins, quant aux poètes, il est reconnu qu'il est à peu près impossible de les traduire, et que la difficulté augmente en mesure de leur génie.

Sachez donc l'allemand pour comprendre dans leur langue *Goëthe*, *Schiller*, *Lessing*, *Klopstock*, *Winkelmann*, *Kotzebue*, *Paul Richter*, *Holberg*, et tant d'autres génies

du premier ordre, que ce pays a produits.

Sachez l'anglais pour comprendre *Shakespeare*, *Milton*, *Pope*, *Gray*, *Burns*, *Richardson*, *Fielding*, *Goldsmith*, *Adisson*, *Young*, *Sterne*, *Swift*, etc.

Soyez persuadée que l'italien seul peut vous rendre les beautés de *Dante*, *Tasse*, *Pétrarque*, *Alfieri*, *Goldoni*, *Gozzi*, *Nota*, *Monti*, *Parini*, *Ugo Foscolo*, *Pindemonte*, *Silvio Pellico*, etc.

Ce n'est point un cours de littérature qu'ici j'ai voulu vous donner, mais simplement l'indication de quelques bons ouvrages qui soient la base de votre instruction. Je vous recommande en dernier lieu les cours de littérature de *la Harpe*, de *Chénier*, et de *Villemain*, qui vous ouvriront de nouveaux catalogues et achèveront d'affermir votre jugement.

Quelle est la méthode de bien lire, quel est le but de la lecture? Le but de la lecture, nous

l'avons dit, c'est l'instruction complète de l'esprit, c'est tout à la fois étudier la langue et acquérir des idées. La méthode, c'est de répéter, comparer, réfléchir, et se former des idées à soi par la combinaison des idées d'autrui.

Il y a dans la langue le langage écrit et le langage parlé. Ce dernier se développe dans la conversation journalière, et d'ailleurs il est aidé puissamment par la connaissance du langage écrit. L'étude de ce dernier est infinie; elle commence par la lecture, l'écriture, l'orthographe, la grammaire, le style, la composition, et va jusqu'à sonder les profondeurs de la langue, et analyser les nuances qui en composent le génie. Il y a cent méthodes pour la lecture et l'écriture, la meilleure est de ne pas laisser l'attention de l'élève, et de lui faire répéter souvent les mêmes pages afin qu'il les retienne, et possède des points de comparaison pour tout ce qu'il lit par la suite.

L'écriture est également l'art d'imiter, de comparer, et de répéter souvent le même exemplaire. Que les premières lectures de l'enfant soient les *Œuvres de Berquin*, et *Blanchard*,⁺ et une foule d'autres ouvrages à la portée de l'enfance. L'essentiel c'est d'amuser et d'intéresser cet âge. L'orthographe s'apprend par la lecture et l'imitation; les règles grammaticales n'y servent que de très-peu de chose, il n'y a absolument que l'usage qui puisse guider. Pour apprendre l'orthographe, ayez un livre que vous répétez sans cesse, et copiez-le en partie de mémoire. Par cette méthode vous saurez sûrement et parfaitement l'orthographe en très-peu de temps. La grammaire est nécessaire pour connaître la syntaxe, c'est-à-dire l'accord des parties du discours, qui indique la terminaison féminine ou masculine, singulière ou plurielle, des mots variables. Lisez une grammaire, et faites vous-même

⁺ Du crayon-duminié.

l'application des règles. Vous pouvez commencer par l'étude de la *petite grammaire de l'Homond* ; toutefois , à mes yeux , elle a le défaut d'être trop abstraite , et de renfermer un trop petit nombre d'exemples. Je vous recommanderai plutôt la *Grammaire des Grammaires* de Girault Duvivier , et la *Grammaire générale* de le Mare ; ce sont deux excellents ouvrages , où la méthode est excellente , et dont la lecture offre un puissant intérêt. Le style , qui est encore toute autre chose que l'orthographe et la grammaire , ne s'apprend également que par la répétition , la comparaison , et l'imitation. Faites un choix , comme je l'ai dit , de bons ouvrages , méditez , relisez-les sans cesse , apprenez par cœur les plus beaux morceaux , et tout en même temps essayez-vous à écrire vos propres idées. C'est en ce point-ci que je diffère entièrement de M. Jacotot ; il veut une imitation servile du style et des idées

d'un auteur ; je préfère une imitation instinctive quant aux idées et au style. M. Jacotot veut que l'élève puisse toujours indiquer telle phrase de l'auteur qui lui a inspiré telle phrase , telle idée qui lui a inspiré telle idée. Cette méthode est peut-être bonne pour les commencements lorsque l'élève tâtonne , doute d'elle-même , et prétend qu'elle n'a point d'idées ; mais aussitôt qu'elle a acquis quelque facilité à écrire , et qu'on l'a convaincue que nous possédons toutes un fond d'idées qui ne tarit jamais , mais , au contraire , qui va toujours augmentant , dès lors , tout en continuant la lecture et la méditation des bons écrivains , elle doit écrire d'inspiration , et rester originale dans ses compositions. C'est ici la juste limite entre la première et la seconde instruction.

Comment composer , où trouver des sujets de compositions ? d'abord , en vous-même ; si peu que vous connaissiez , si peu que vous

ayez réfléchi, néanmoins vous savez immensément, et vous avez déjà acquis immensément d'idées. Il ne s'agit que de vous rendre compte de ce que vous savez. Écrivez donc tout ce que vous avez appris soit dans les livres, soit dans la conversation, soit par votre propre expérience, et dites vos propres réflexions à chaque sujet que vous traitez. Dites ce que vous pensez du bonheur, de l'amitié, de la vertu, de la richesse, de la pauvreté, des plaisirs, de l'étude, de la beauté, de l'esprit, de la bonté, de la faiblesse, de l'énergie, de l'opiniâtreté; faites des parallèles, faites des portraits, faites des narrations; écrivez en forme de lettres, en forme de dialogues, en forme de chapitres, tout est bon du moment que vous vous comprenez vous-même, et que vous cherchez dans vos écrits la pureté, la clarté, l'élégance et la concision. Les deux premières qualités dépendent entièrement de l'attention que vous

apportez, les deux autres s'acquièrent peu à peu et vont toujours se perfectionnant par la lecture et l'étude des bons écrivains.

Il est un second genre d'exercice que je vous recommande à l'égal du premier. C'est de faire une analyse critique et raisonnée, et des extraits de toutes vos lectures. Cet exercice est excellent d'abord pour vous graver vos lectures dans la mémoire, vous forcer à les méditer, et aussi vous donner l'habitude d'analyser et de résumer; ce sont les deux exercices les plus essentiels pour former l'esprit, et lui donner le coup d'œil et la justesse.

Lorsque vous connaissez votre langue maternelle par principes et que vous l'écrivez avec facilité, alors commencez l'étude des langues étrangères. Si, dans votre première éducation, vous avez déjà acquis quelque habitude de les parler, alors l'étude de la langue écrite vous sera prompte et facile. L'es-

sentiel dans l'étude d'une langue étrangère, c'est d'être familiarisé avec la prononciation. Pour cette première partie un maître vous est absolument nécessaire. Lorsque vous possédez la prononciation, vous pouvez continuer seule l'étude de la langue écrite, car pour la langue parlée, on ne peut absolument la posséder que par l'usage. Ce n'est pas que je veuille dire que l'instruction du langage parlé et du langage écrit ne doit pas être simultanée, elle doit l'être au contraire, si cela se peut, parce que l'une aide l'autre, et que l'instruction n'est complète qu'à cette condition. Pour le langage écrit, prenez donc un *epitome* à votre choix, par exemple : *Mes Prisons*, de *Silvio Pellico*, pour l'italien, et le *Vicaire de Wakefield* pour l'anglais. Faites-vous donner la traduction mot à mot des premiers chapitres, répétez le français sur l'italien, l'italien sur le français, continuez vous-même la traduction

mot à mot à l'aide d'un dictionnaire lorsque vous commencez à comprendre, remarquez les différences grammaticales d'une langue avec l'autre, et les mille nuances qui en forment le génie particulier, et lorsque vous aurez ainsi étudié huit ou dix chapitres, apprenez-les par cœur, répétez-les tous les jours, et vérifiez, en étudiant une grammaire italienne ou anglaise, que vous en aviez déjà par vous-même remarqué les différences avec la grammaire française.

Lorsque vous saurez ainsi parfaitement huit chapitres de votre *epitome*, vous commencerez à très-bien comprendre le texte, et vous continuerez à lire votre *epitome* en recommençant en entier plusieurs fois chaque chapitre. Vous commencez également à parler, à causer, si vous en avez l'occasion, et en même temps à composer. Dans vos premières compositions, attachez-vous à imiter, je ne dirai pas le style, mais les

phrases et les mots de votre *epitome*, jusqu'à ce que vous ayez acquis quelque facilité à écrire; alors débarrassez-vous de cette imitation servile, et émettez spontanément vos idées. Faites corriger vos compositions si vous avez un maître; si vous n'en avez point, comparez vous-même vos compositions à vos lectures, et vous irez toujours vous perfectionnant. Vous êtes arrivée au point de comprendre parfaitement votre *epitome*, et de l'avoir lu en entier plusieurs fois. Passez à un ouvrage plus difficile, *I Promessi Sposi*, de Manzoni, apprenez-en une vingtaine de pages par cœur, et lisez plusieurs fois l'ouvrage en entier. Désormais vous connaissez la prose italienne, et vous pouvez passer d'un auteur à l'autre, les étudiant, non plus sous le rapport des mots et des phrases, mais sous le rapport des idées et du style, comme dans votre langue maternelle. Je vous recommande particu-

lièrement les *comédies* de *Goldoni* et de *Nota*, comme les ouvrages les plus propres à vous former à la langue parlée. Il vous reste à apprendre la langue poétique, qui vous offrira encore de grandes difficultés, lors même que vous connaîtrez la prose. Adoptez la même méthode pour la poésie que pour la prose; prenez, pour *epitome*, la *Jérusalem délivrée*, apprenez-en trois ou quatre chants par cœur, lisez et relisez attentivement la suite de l'ouvrage, vous comprendrez toute la poésie, et saurez la langue. Toutefois, faites attention que s'il vous est aisé par cette méthode, au bout de six mois d'un travail assidu, de comprendre la langue parlée et la langue écrite d'une langue étrangère, de comprendre la poésie comme la prose, de l'écrire et de la parler vous-même avec facilité, néanmoins vous ne saurez point pour cela *parfaitement* cette langue; l'étude d'une langue, soit une langue étrangère,

soit la langue maternelle, exige toujours des années de travail, l'étude même d'une langue est infinie, il reste toujours à apprendre; tout ce que vous pouvez prétendre, c'est de parler et d'écrire une langue étrangère comme votre langue maternelle, et rien n'est si rare que cette facilité.

Parvenue à ce degré d'instruction, vous pouvez la pousser aussi loin que vous en aurez la volonté; la direction d'un maître vous est désormais en tous cas inutile; tout dépend de votre capacité, de votre faculté de méditation, et du choix que vous continuerez à faire de bonnes lectures. Toutefois, retenez toujours que, quelque haut développement que vous donniez à votre intelligence, le but important, le but essentiel, c'est d'appliquer le raisonnement à la conduite; tout le reste de l'instruction est absolument accessoire.

L'instruction de la langue écrite vous

donne la clef de toutes les autres branches des connaissances: il existe une foule d'excellents traités élémentaires de géographie, sphère, astronomie, physique, chimie, arithmétique, géométrie, botanique; avec de l'attention il est aisé de les comprendre et d'acquérir ainsi des notions de toutes ces sciences.

Quant aux arts d'agrément, le dessin et la musique, je l'ai déjà dit, il n'est pas plus possible de les apprendre entièrement seul, qu'il n'est possible d'apprendre seul à lire; il faut nécessairement un commencement qui mette à même de poursuivre seul. Je ne puis assez recommander pour les éléments de la musique vocale et instrumentale la méthode du *Méloplaste*, qui, bien appliquée, est une des plus parfaites qui existent dans aucune branche des arts ou des sciences. La méthode pour le dessin doit consister tout entière à exercer constamment le ju-

gement et le raisonnement ; c'est l'art le plus difficile et qui exige le plus d'études ; pour le pousser un peu loin il est absolument nécessaire d'avoir des dispositions naturelles. *Comparez et imitez*, là est tout le principe. Mais je n'ajouterai point comme Jacotot : *répétez*. La nature est variée à l'infini, on ne la retrouve jamais deux fois semblable, il serait donc inutile et même pernicieux de donner un type auquel on rapporterait toutes choses. Dans l'imitation, au contraire, la première qualité, c'est la fidélité et l'exactitude, et dans la composition, c'est l'originalité et la spontanéité.

Je ne parle point de la leçon de danse, elle rentre dans l'éducation physique dont j'ai déjà eu l'occasion de signaler l'importance. J'ajouterai seulement, puisqu'il s'agit d'instruction spontanée, qu'il faut nécessairement un maître pour la danse, puisque c'est un art tout de convention et qu'on ne

saurait absolument deviner. J'ajouterai que l'usage de maîtres de danse, plutôt que de maîtresses, est encore une des bizarreries et des contradictions choquantes qui se trouvent dans l'éducation des jeunes demoiselles.

La connaissance des ouvrages de mains et des soins du ménage s'acquiert tout naturellement par l'imitation de ce que l'on voit. Je ne puis assez la recommander aux femmes ; tout ce qu'elles possèdent d'intelligence et de savoir doit leur servir principalement à reconnaître l'importance de cette partie de l'instruction.

Ici ma tâche a cessé. J'ai voulu assister les femmes de conseils que m'ont suggérés la réflexion et l'expérience ; c'est à leur propre expérience à suppléer à ce qu'il y a nécessairement d'imparfait dans toutes les théories. Du moins j'ai tenté de faire un livre qui leur fût tout à fait spécial, cherchant à

sortir des généralités , et à ne donner que des préceptes dont l'application soit aisée. Je suis entrée dans les détails pratiques de l'instruction comme de l'éducation morale , parce que je regarde le développement des facultés de l'âme et de l'esprit comme ne faisant qu'un et ne pouvant en aucune sorte se séparer. En un mot , j'ai eu le désir d'être utile aux femmes par mes écrits , comme je voudrais l'être par mes œuvres : car faire le bien sera toujours à mes yeux le premier but de la vie , et le seul qui fasse aimer la vie. La charité chrétienne qui porte à l'abnégation de soi-même pour le bien de tous , à commencer par ses proches , est le résumé de tout ce que j'ai pu vous dire ; c'est le seul principe vrai d'une morale éternelle , mais il ne suffit pas qu'il soit sur les lèvres , il faut encore qu'il soit la base de toute la conduite.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

	Page vii
PRÉFACE.	
INTRODUCTION. — PROGRÈS DE LA CONDITION DES FEMMES.	13
PREMIÈRE PARTIE. — ÉDUCATION MORALE.	55
CHAPITRE PREMIER. — Destinée commune aux femmes.	57
CHAPITRE II. — But de l'éducation.	58
CHAPITRE III. — Éducation.	79
CHAPITRE IV. — Bonheur.	87
SUITE DU CHAPITRE IV.	97
§ Ier. — Caractère.	99
§ II. — Force d'âme.	121

§ III. — Modestie.	Page 134
§ IV. — Esprit.	145
§ V. — Beauté.	153
CHAPITRE V. — Conduite.	163
CHAPITRE VI. — Mariage.	181
DEUXIÈME PARTIE. — INSTRUCTION.	215

FIN DE LA TABLE.